2

DORNAY

L'AUTRE DANGER

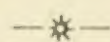
LE TORRENT



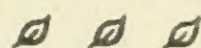


Madeleine.

MAURICE DONNAY
de l'Académie française



L'AUTRE DANGER



LE TORRENT

ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES DESSINS
DE
RENEFER



PARIS
MODERN-THÉATRE
ARTHÈME FAYARD et Cie, EDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20

PERSONNAGES

	MM.
FREYDIERES	LE BARGY.
ETIENNE JADAIN	DE FÉRAUDY.
JADAIN PERE	JOLIET.
LUYNAIS	DEHELLY.
HEYBENS	DELAUNAY.
CLEMENTIER	CROUÉ.
ERNSTEIN	HENRY MAYER.
PRABERT	GARRY.
UN JEUNE HOMME	LAUMONIER.
DE MEILLAN	RAMEIL.
	Mmes
CLAIRE (MADAME JADAIN)	BARTET.
MADAME ERNSTEIN	BERTINY.
MADAME JADAIN MERE	THÉRÈSE KOLB.
MADAME CHENEVAS	GÉNIAT.
MADAME LACORTE	CÉCILE SOREL.
MADELEINE	PIÉRAT.
MARIE	FAYLIS.
MADEMOISELLE CHOSCONESCO	ROBINNE.

L'AUTRE DANGER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française,
le 22 décembre 1902.





Madame Ernstein.



MADAME ERNSTEIN. — J'AI FAIT SERVIR LE CAFÉ DANS LE JARDIN...

ACTE PREMIER

A Paris, au mois de juin, chez les Ernstein qui habitent un hôtel avec jardin ; la plantation du décor est celle-ci :

Le jardin avec de grands arbres, une table, des fauteuils en paille ou en jonc de couleurs claires; à travers les arbres, on aperçoit la façade de l'hôtel et, par les fenêtres, un salon luxueux très éclairé; — auprès d'une fenêtre, un piano recouvert d'une vieille étoffe. On descend du salon dans le jardin par une porte-fenêtre et les cinq ou six marches d'un perron qui règne tout le long de la façade de l'hôtel.

Au lever du rideau, un domestique dispose un plateau avec le café sur la table... puis, par la porte-fenêtre du salon, descendent dans le jardin Mme Ernstein, donnant le bras à Etienne Jadain, Claire Jadain donnant le bras à Ernstein, puis derrière, Freydières, de Meillan.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE JADAIN, JADAIN, MADAME ERNSTEIN, ERNSTEIN, FREYDIERES, DE MEILLAN

MADAME ERNSTEIN. — J'ai fait servir le café dans le jardin... par cette chaleur, j'ai pensé que vous préféreriez le prendre dehors.

ÉTIENNE. — C'est une excellente idée.

CLAIRE. — C'est admirable d'avoir un parc en plein Paris.

ERNSTEIN. — Oh! un parc, c'est à peine un jardin.

CLAIRE — C'est très grand!

ERNSTEIN. — C'est tout petit... on ne voit pas les murs à cause des arbres; mais ils ne sont pas loin.

ÉTIENNE. — C'est égal, je m'en contenterais.

CLAIRE. — Vous avez des arbres magnifiques!

MADAME ERNSTEIN. — Nous avons même un cerisier.

ÉTIENNE. — Un vrai cerisier?

MADAME ERNSTEIN. — Et qui donne de vraies cerises... nous en avons eu vingt-trois cette année.

ÉTIENNE. — Combien ?

MADAME ERNSTEIN. — Vingt-trois; mon mari a même calculé que chaque cerise nous revenait à cinq mille francs... n'est-ce pas, Léon ?

ERNSTEIN. — Oui.. cinq mille trois cent soixante-quinze francs pour être exact.

ÉTIENNE. — Enfin ! c'est déjà très heureux qu'il ait donné des cerises.

CLAIRE. — Si on peut appeler ça donner.

ERNSTEIN, *répétant avec complaisance.* — Oui, si on peut appeler ça donner... (*Tapant sur l'épaule de Jadain.*) Ce brave Jadain, ça fait plaisir de le revoir... ce vieux camarade. (*A Madame Jadain.*) Vous venez souvent à Paris, madame ?

CLAIRE. — Oh ! souvent, non. Nous y venons une fois chaque année, vers cette époque, pour voir ma sœur qui est mariée.

ERNSTEIN, *à Jadain.* — Ainsi, tu viens tous les ans à Paris et je ne te vois jamais. Dans les premières années qui ont suivi notre sortie de l'Ecole, nous nous voyions encore assez souvent. Tu ne serais jamais passé à Paris sans venir me serrer la main. Tu me donnais de tes nouvelles de temps en temps... et puis, tout à coup, plus de nouvelles, plus rien... et encore cette fois-ci, si je ne t'avais pas rencontré par le plus grand des hasards...

ÉTIENNE. — Que veux-tu, mon cher ami, on se perd de vue, c'est forcé. D'abord, tu as séjourné assez longtemps en Tunisie.

ERNSTEIN. — C'est vrai.

ÉTIENNE. — Et puis, j'habite Grenoble... et puis, je me suis marié.

ERNSTEIN. — En voilà une raison ! moi aussi, je me suis marié.

ÉTIENNE. — Nos situations sont tellement différentes. Ah ! tu as marché, toi, à la bonne heure. Je savais que tu avais de grosses occupations, que tu t'étais lancé dans d'immenses affaires, alors, je me disais...

ERNSTEIN. — Tu te disais des bêtises. Tu savais bien que j'aurais toujours eu le plus grand plaisir à revoir un vieux camarade comme toi... plus qu'un camarade, un ami... car enfin nous étions très liés à l'école.

A ce moment, Mme Ernstein offre à Jadain un verre de liqueur.

MADAME ERNSTEIN. — Monsieur Jadain, de la chartreuse, du curaçao, du cognac ?

ÉTIENNE. — Je prendrai un peu de cognac, madame.

ERNSTEIN, *à Claire.* — Je regrette, madame, que votre mari soit resté aussi longtemps sans venir me voir : cela a retardé pour moi le plaisir de vous connaître.

CLAIRE. — Vous êtes trop aimable.

ERNSTEIN. — Je ne savais pas que Jadain avait épousé une femme aussi charmante, tout à fait charmante. Alors, vous ne venez à Paris qu'une fois par an ?

CLAIRE. — Oui.

ERNSTEIN. — C'est bien peu. Paris doit vous manquer, pourtant ?

CLAIRE. — Pas du tout.

ERNSTEIN. — En tout cas, vous lui manquez.

CLAIRE. — Croyez-vous ?

ERNSTEIN. — Cela ne fait pas de doute ; mais vous êtes Parisienne ?

CLAIRE. — Non, je suis Vendéenne.

ERNSTEIN. — La Vendée fait bien les choses.

Claire sourit et revient près des autres personnes.

MADAME ERNSTEIN. — Sentez-vous ? Il commence à y avoir un peu de fraîcheur.

ERNSTEIN, *à sa femme.* — Ma chère amie, vous devriez mettre quelque chose sur vos épaules ; j'ai peur que vous ne preniez froid.

DE MEILLAN. — Votre mari a raison, madame, n'oubliez pas que vous chantez vendredi.

MADAME ERNSTEIN, *à son mari.* — C'est vrai, ayez donc l'obligeance de faire dire à Armande de m'apporter mon boa de plumes. (*S'adressant à Claire.*) Et vous, madame, vous ne craignez pas que la fraîcheur... ?

CLAIRE. — Merci, madame, il n'y a pas de danger.

ÉTIENNE. — Il n'y a pas de danger... Il n'y a pas de danger...

FREYDIÈRES. — Je vois, madame, que vous n'êtes pas plus prudente que lorsque vous étiez jeune fille.

ÉTIENNE. — Ah ! monsieur, lorsqu'elle était jeune fille, elle obéissait sans doute à ses parents ; mais moi, je n'ai aucune autorité sur elle.

CLAIRE. — Si vous écoutez les plaintes de mon mari, vous n'avez pas fini. Encore pour vous, elles sont nouvelles... mais moi qui les connais, je m'en vais.

FREYDIÈRES. — Restez au moins pour vous défendre.

CLAIRE. — Je préfère compter sur vous.

Elle va rejoindre le groupe formé par Mme Ernstein, Ernstein et de Meillan.

ÉTIENNE. — Ma femme ne pensait pas, en venant ici ce soir, retrouver un ami d'enfance.

FREYDIÈRES. — Non... n'est-ce pas?

FREYDIÈRES. — Oui, j'étais à Paris, je passais un examen de droit ce jour-là.

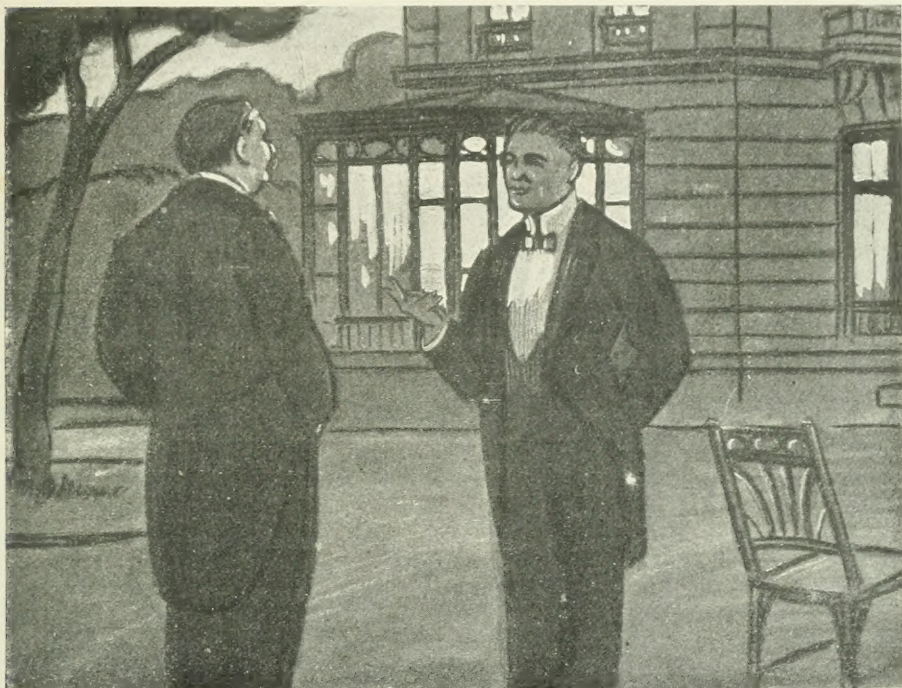
ÉTIENNE. — Et ils vont bien vos parents?

FREYDIÈRES. — Je n'ai plus que ma mère.

ÉTIENNE. — Ah! Enfin, vous avez fait parler de vous depuis ce temps-là.

FREYDIÈRES. — Oh!

ÉTIENNE. — Chaque fois que vous plaidiez une cause retentissante, nous lisions votre



FREYDIÈRES. — JE N'AI PLUS QUE MA MÈRE.

ÉTIENNE. — Vous avez été élevés ensemble, pour ainsi dire?

FREYDIÈRES. — Oui... vous savez ce qu'est l'existence en province, dans une petite ville; nos familles se voyaient beaucoup... les maisons de nos parents étaient voisines.

ÉTIENNE. — C'est une jolie ville, Clisson.

FREYDIÈRES. — C'est une vieille ville charmante, malheureusement, elle se modernise de jour en jour.

ÉTIENNE. — Vous n'étiez pas à notre mariage?

FREYDIÈRES. — Non, je n'y étais pas.

ÉTIENNE. — C'est ça... parce que je ne me rappelle pas vous avoir vu et je me souviens très bien d'avoir été présenté à vos parents.

nom dans les journaux : Maître Freydières! et je disais à ma femme : « Tu vois, ton ami d'enfance est devenu un avocat célèbre. »

Cependant, Armande, la femme de chambre, a apporté un boa qu'elle a posé sur les épaules de Mme Ernstein.

MADAME ERNSTEIN. — Croyez-vous qu'il a fait une chaleur aujourd'hui! Et ce n'est pas fini : il paraît que nous allons avoir un été abominable.

FREYDIÈRES. — A quoi voyez-vous ça?

MADAME ERNSTEIN. — On a observé des taches sur le soleil.

ERNSTEIN. — Oh! le sale!

MADAME ERNSTEIN. — C'est affreux de rester à Paris par un temps pareil.

CLAIRE. — Vous êtes obligée, madame, de rester ?

MADAME ERNSTEIN. — Obligée... c'est-à-dire qu'il y a une fête de charité, à la fin de la semaine, chez la duchesse de Mortagne, et un garden-party avec une représentation théâtrale.

FREYDIÈRES. — Ce sera charmant !

MADAME ERNSTEIN. — Et je dois chanter un duo avec M. de Meillan ; mais après, je partirai pour la campagne.

FREYDIÈRES. — Voilà encore un préjugé, la campagne ! Paris est cent fois préférable quand on est installé comme vous l'êtes. A quoi bon quitter ça pour aller en Touraine, où il fait beaucoup plus chaud qu'ici ?

MADAME ERNSTEIN. — C'est vrai.

FREYDIÈRES. — Et ce soir, regardez quel calme, quel silence ! On peut se croire loin de Paris. Vous avez des fleurs, des arbres, un cerisier, vous entendez les oiseaux chanter.

ERNSTEIN. — Nous avons même trois poissons rouges dans un petit bassin en marbre.

FREYDIÈRES. — Que voulez-vous de plus ? C'est absolument la campagne.

MADAME ERNSTEIN. — Aimez-vous les poissons rouges, madame ?

CLAIRE. — Mon Dieu, madame, je ne les crains pas.

MADAME ERNSTEIN. — Moi, je les adore, j'en suis folle, je les trouve exquis. (*Rêveuse.*) Souvent je m'amuse à les regarder pendant des heures... je me demande à quoi ils peuvent penser.

FREYDIÈRES. — Et vous ?

MADAME ERNSTEIN. — Je pense que vous êtes un insolent... Vous êtes à Paris pour quelque temps, madame ?

CLAIRE. — Nous repartons demain matin.

MADAME ERNSTEIN. — Déjà !... Vous habitez Grenoble, je crois ?...

CLAIRE. — Oui, Grenoble.

MADAME ERNSTEIN. — Je ne connais pas du tout... c'est joli ?

CLAIRE. — C'est une jolie ville de province.

FREYDIÈRES. — On y fabrique des gants. On a élevé une statue à M. Jouvin, tandis que Stendhal n'a pas même son buste.

MADAME ERNSTEIN. — Et alors ?

FREYDIÈRES. — Alors, c'est tout.

MADAME ERNSTEIN. — Ah ! je croyais que vous alliez me raconter une histoire.

FREYDIÈRES. — Je m'en garderais bien.

MADAME ERNSTEIN. — C'est drôle de parler pour ne rien dire.

FREYDIÈRES — N'est-ce pas ?

MADAME ERNSTEIN. — Et il faut que vous repartiez demain ?

CLAIRE. — Oui, mon mari n'avait que quinze jours de congé et il faut qu'il soit à son poste vendredi matin.

ERNSTEIN, *à Jadain.* — Tu es encore assez tenu ?

ÉTIENNE. — Je suis très tenu... J'ai tout juste un mois de vacances que je prends en deux fois... tu sais bien ce que c'est qu'une administration ; on n'est pas du tout son maître, il faut être là, même s'il n'y a pas grand'chose à faire. Avant tout, il ne faut pas déplaire aux grands chefs !

ERNSTEIN. — Mais tu ne dois plus trembler devant les grands chefs et tu dois avoir une situation au chemin de fer qui te permet...

ÉTIENNE. — Mais pas du tout, on avance très lentement dans ces boîtes-là... à moins d'être recommandé. Oh ! alors, ça va tout seul... Ah ! ce n'est pas une carrière brillante... on a bien des déboires et des désillusions.

ERNSTEIN. — Tu fais toujours des ponts.

ÉTIENNE. — Oui, des ponts, des gares, des magasins... enfin toutes les études qui concernent ma section.

ERNSTEIN. — Ça t'intéresse ?

ÉTIENNE. — Oh ! ce n'est pas passionnant... c'est toujours la même chose... alors, ça devient de la routine, on s'abrutit et, sans être envieux, on ne peut s'empêcher de se dire que ce n'était pas la peine de sortir le premier de l'Ecole pour voir les autres passer devant soi.

ERNSTEIN. — C'est vrai, tu es sorti le premier de l'Ecole.

ÉTIENNE. — Oui... tu vois que ça ne m'a pas servi à grand'chose.

ERNSTEIN. — Je me rappelle, tu étais un sujet tout à fait remarquable... C'est même toi qui m'as fait mon projet de sortie, et et c'est grâce à toi que j'ai mérité mon diplôme d'ingénieur, l'avant-dernier, il est vrai.

FREYDIÈRES. — Ah ! il y en avait un après vous ?

ERNSTEIN. — Oh ! si je n'ai pas eu le dernier, c'est parce que mon oncle faisait partie du conseil d'administration de l'Ecole. Alors, par considération pour lui...

FREYDIÈRES. — J'ai un petit cousin qui est dans un collège de religieux. Il est toujours le vingt-deuxième sur vingt-trois et, comme je lui demandais un jour qui était ce vingt-troisième, il m'a répondu que c'était un petit garçon qui n'existait pas.



Etienne. — Nécessairement, il y a, a l'heure actuelle, dans toutes les carrières, un tel encombrement.

ÉTIENNE. — Comment cela?

FREYDIÈRES. — Oui, c'était un élève que les bons pères avaient inventé pour que mon petit cousin ne fût pas le dernier. De cette façon, l'enfant ne se décourageait pas et ses parents n'étaient pas humiliés.

ERNSTEIN. — Eh bien! on m'a traité comme votre petit cousin.

FREYDIÈRES. — Enfin, vous étiez le dernier.

ÉTIENNE. — Ça ne t'a pas empêché de réussir.

FREYDIÈRES. — Parbleu, sans ça, il ne s'en vanterait pas, et même, il y met de la coquetterie.

ERNSTEIN. — De la coquetterie?

FREYDIÈRES. — C'est un sentiment bien naturel : quand on a passé pour un crétin aux yeux de toute une promotion, il y a un rare plaisir à en appeler de ce jugement précisément devant le premier de cette promotion.

ÉTIENNE. — Tandis que les premiers sont les derniers.

FREYDIÈRES. — Ce n'est pas une vérité absolue; mais, en général, ces classements d'Ecole sont bien illusoires et la vie se charge de les modifier. Un concours de sortie, comme le nom l'indique, n'est pas une arrivée, mais un départ pour l'existence. Ça m'a toujours fait l'effet de ces courses de cyclistes où deux cents coureurs sont engagés; on est bien obligé de les mettre sur plusieurs rangs et on tire au sort les numéros; mais ceux du dernier rang n'ont pas moins de chances que ceux du premier parce que la route est longue et semée de difficutés de toutes sortes : montées rapides, descentes vertigineuses, tournants dangereux.

ÉTIENNE. — Nécessairement, il y a, à l'heure actuelle, dans toutes les carrières, un tel encombrement. Et puis, il faut tout dire, il y a la chance... la chance! Quand je songe à la carrière rapide, foudroyante de quelques-uns de nos camarades! Tiens, tu as connu Devigny à l'Ecole?

ERNSTEIN. — Oui, je me rappelle.

ÉTIENNE. — Ça n'était pas un aigle.

ERNSTEIN. — Je ne me souviens pas de lui comme d'un aigle.

FREYDIÈRES. — Et ça vous aurait frappé.

ÉTIENNE. — Eh! bien, voilà un garçon... en sortant de l'Ecole, il était entré comme dessinateur, à Lille, chez un fabricant de machines à vapeur, qui avait des filles. Devigny était très joli garçon... l'aînée des filles l'a remarqué... elle l'a même remarqué à un tel point qu'elle est devenue enceinte. Naturellement, Devigny a épousé; le beau-père est mort et son gendre est maintenant à la tête d'une belle usine.

FREYDIÈRES. — Moi, je trouve ça très bien.

ÉTIENNE. — C'est piquant... je le reconnais... c'est piquant; mais c'est pour vous dire par quels moyens on arrive maintenant.

ERNSTEIN. — Il ne faut pas généraliser.

ÉTIENNE. — Devigny a profité d'un physique avantageux; mais comment expliquer la fortune d'un homme comme Harduc, par exemple?... Alors, non, Harduc, enfin!... songe donc, Harduc.

FREYDIÈRES. — Qui est-ce donc, ce Harduc?

ÉTIENNE. — Imaginez-vous le garçon le plus médiocre, qui ne savait rien de rien, qui ne comprenait rien à rien. A la dernière exposition, à force d'intrigues et de protections, il obtient des petits travaux à faire, entre autres un kiosque à gaufres qu'il avait élevé sur un rocher, au milieu d'un petit lac. Au premier coup de vent, le kiosque est tombé dans l'eau. Eh bien! on l'a décoré et il est à présent architecte du gouvernement, comblé d'honneurs, parce qu'il est le fils de son père. Et combien pourrais-je vous en citer comme celui-là! D'ailleurs, tu le sais bien, il n'y a qu'à feuilleter l'Annuaire de l'Ecole : c'est très édifiant.

FREYDIÈRES. — L'Annuaire, je crois bien. C'est un livre admirable et d'un enseignement merveilleux. Par où en sont les autres, on constate exactement où l'on en est soi-même. Excellent exercice de comparaison! On s'enorgueillit du chemin que l'on a fait on plaint ceux qui sont restés en arrière, dans une situation inférieure, à leur place en un mot; ceux-là on les traîne dans la pitié; mais, contre ceux qui sont arrivés aux plus hautes situations, on s'indigne, on s'étonne tout au moins et, c'est l'ensemble de ces sentiments : mépris, égoïsme, jalousie et même haine qui constitue, à proprement parler, la camaraderie.

ERNSTEIN. — Il y a du vrai dans ce que vous dites.

Un silence.

ÉTIENNE. — Et ton cousin, le constructeur, Georges Ernstein, qu'est-ce qu'il devient?

ERNSTEIN. — Ah! mon pauvre cousin, il n'a pas eu de chance, lui... il est complètement ruiné... avec ça, pas de santé, incapable de remonter sur sa bête.

ÉTIENNE. — Qu'est-ce que tu me dis là? Mais c'est tout nouveau?

ERNSTEIN. — Oh! ce n'est pas vieux, il y a deux mois.

ÉTIENNE. — Alors, sa maison?

ERNSTEIN. — Je la reprends... je lui avais prêté deux cent mille francs, je ne tenais pas à les perdre, je ne voulais donc pas le laisser faire faillite. D'abord, c'est mon cousin, nous portons le même nom, et puis c'était le seul moyen que la maison ne fût pas revendue dans des conditions désastreuses.

ÉTIENNE. — Tu as bien fait.

ERNSTEIN. — De sorte que me voilà à la tête d'un atelier de constructions métalliques. Il faut même que je trouve quelqu'un pour s'occuper de la partie technique, parce que moi!... Tu ne connaîtrais pas quelqu'un, par hasard?

ÉTIENNE. — Ma foi, non.

ERNSTEIN. — Mais, au fait, j'y pense. Puisque tu ne parais pas satisfait de ta situation dans ton chemin de fer, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi?

ÉTIENNE. — Venir avec toi, comment?

ERNSTEIN. — Comme directeur associé. Tu aurais des appointements fixes, une part dans les bénéfices. Pour ça, je suis tranquille, nous nous mettrions toujours d'accord. Plus tard, tu pourrais me racheter la maison. Eh bien! qu'en dis-tu?

ÉTIENNE. — Je ne sais pas... tu me proposes ça, comme ça, tout à coup.

Il regarde Claire.

ERNSTEIN. — Tu regardes ta femme... tu as raison... il faut toujours regarder sa femme, surtout quand elle est jolie. Voyons, qu'en pensez-vous, madame?

CLAIRE. — Oh! dans ces questions-là, mon mari est seul juge. En tout cas, il faut réfléchir.

ERNSTEIN. — Réfléchir à quoi? Je connais Jadain... c'est un ancien camarade... un ami... je sais ce qu'il vaut.

CLAIRE. — Croyez-vous que ce nouveau genre de travaux puisse lui convenir?... Ça demande peut-être un apprentissage?

ÉTIENNE. — Mais, ma chère amie, je ferais chez Ernstein ce que je fais depuis douze ans au chemin de fer, ce sont les mêmes travaux... je ne fais pas autre chose... Alors, je connais ce métier-là.

ERNSTEIN. — Et puis, avec toi, je pourrais faire des choses très intéressantes. Ainsi, pour commencer, je suis très lié avec Harduc.

ÉTIENNE. — L'homme au kiosque?

ERNSTEIN. — Précisément, et, par lui, j'obtiendrai des travaux importants pour l'Exposition dont il est un des grands lamas. Tu vois qu'il ne faut pas en dire de mal.

ÉTIENNE, *très sincèrement*. — Mais je n'en ai pas dit de mal; son kiosque est tombé dans l'eau, ça peut arriver à tout le monde.

ERNSTEIN. — Je te le répète, il y a des choses très intéressantes à faire. D'ailleurs, si tu veux venir avec moi, dans mon cabinet, je te montrerai les plans. Harduc me les a prêtés justement ces jours-ci. Tu peux toujours te rendre compte, ça ne t'engage à rien.

ÉTIENNE. — Oh! certainement.

Les deux hommes remontent en causant vers l'hôtel.

SCÈNE II

FREYDIERES, CLAIRE, MADAME ERNSTEIN, DE MEILLAN

Ernstein et Etienne sont partis. Pendant la conversation qui précède, Mme Ernstein et de Meillan n'ont cessé de causer à voix basse, complètement isolés.

FREYDIÈRES, *à Claire*. — Vous savez qu'Ernstein considère déjà la chose comme faite.

CLAIRE. — Il va un peu vite.

FREYDIÈRES. — Il est comme ça en tout et, quand ses décisions sont mauvaises, il a du moins l'excuse de les avoir prises rapidement.

CLAIRE. — Ce n'est pas une excuse.

MADAME ERNSTEIN. — Que sont donc devenus ces messieurs?

FREYDIÈRES. — C'est étonnant comme vous êtes à la conversation!

MADAME ERNSTEIN. — Vous disiez des choses qui n'avaient aucun intérêt.

FREYDIÈRES. — Ces messieurs sont en train d'examiner les plans de la prochaine Exposition; votre mari veut entreprendre de grands travaux.

MADAME ERNSTEIN. — Ah! (*Un silence.*) Dites donc, Meillan, vous savez que vous n'êtes pas ici pour vous amuser. Nous avons à travailler.

FREYDIÈRES. — Qu'est-ce que vous allez faire?

MADAME ERNSTEIN. — Nous allons répéter les duos que nous devons chanter vendredi au garden-party de la duchesse de Mortagne.

FREYDIÈRES. — Comme ça, après dîner, vous n'aurez pas de voix.

MADAME ERNSTEIN. — Il faut bien que nous répétions, nous n'avons plus beaucoup de temps... mardi, mercredi, jeudi, vendredi, c'est dans quatre jours et Meillan n'est jamais libre dans la journée : on ne peut pas mettre la main dessus.

FREYDIÈRES. — C'est à se demander où il passe ses après-midi.

MADAME ERNSTEIN. — Alors, je profite de ce qu'il est là. (*A Claire.*) Vous voyez, madame, que je ne me gêne pas. Vous m'excusez.

CLAIRE. — Mais vous avez bien raison, madame.

MADAME ERNSTEIN. — D'ailleurs, comme nous chantons en plein air chez la duchesse, vous pouvez nous rendre un service : c'est de nous écouter d'ici et vous nous direz si l'on nous entend, si la voix porte. Vous voulez bien ?

FREYDIÈRES. — Certainement. Qu'est-ce que vous allez chanter ?

MADAME ERNSTEIN. — Les duos du *Poème d'amour*. Venez-vous, Meillan ?

DE MEILLAN. — Je suis à vos ordres, madame.

Ils se dirigent vers la maison. Freydières et Claire restent seuls.

SCÈNE III

FREYDIÈRES, CLAIRE

FREYDIÈRES. — La façon dont Mme Ernstein se débarrasse de nous et nous prie de rester à notre place ne manque pas d'une certaine désinvolture.



FREYDIERES. — Vous savez qu'Ernstein considère déjà la chose comme faite.

CLAIRE. — Il n'y a là rien que de très naturel.

FREYDIÈRES. — Oui... Enfin !... Comment trouvez-vous M. de Meillan ?

CLAIRE. — Distingué... C'est un très joli garçon.

FREYDIÈRES. — Voilà pour le physique.

CLAIRE. — Autrement, je n'ai guère pu le juger. Il n'a pas ouvert la bouche.

FREYDIÈRES. — Il ne l'ouvre que pour chanter et, il faut être juste, il chante bien.

CLAIRE. — Ah !

FREYDIÈRES. — Vous allez l'entendre. C'est même en chantant qu'il a touché le cœur de Mme Ernstein. Vous savez qu'elle en est folle ?

CLAIRE. — Pourquoi dites-vous cela ?

FREYDIÈRES. — Parce que c'est la vérité.

D'ailleurs, vous vous en êtes fort bien aperçue.

CLAIRE. — Moi?... Pas du tout.

FREYDIÈRES. — Allons donc?

CLAIRE. — Je vous assure que non. Mon caractère n'est pas de soupçonner le mal comme ça, sans savoir. Et puis, même en supposant que ce soit vrai, il est étrange que elle se gêne peu devant vous qu'elle voit ce soir pour la première fois; c'est une femme que son mari délaisse et qui se console.

CLAIRE. — C'est très malheureux.

FREYDIÈRES. — Oui, c'est malheureux. Elle était charmante, cette petite Mme Ernstein, quand elle s'est mariée; elle aimait son mari, elle ne demandait qu'à lui rester fidèle jus-



CLAIRE. — MAIS ELLE EST ADORABLE.

vous parliez si légèrement et devant n'importe qui d'un amour qui est peut-être toute la vie de cette femme et qu'elle croit secret.

FREYDIÈRES. — D'abord, pour moi, vous n'êtes pas n'importe qui et je vous en parle légèrement, parce que c'est ainsi qu'il convient de parler de choses légères. Et puis enfin, ce n'est pas un secret. Mme Ernstein ne cache pas cette liaison, pas assez même... elle l'affiche presque... Vous voyez combien qu'au dernier jour; mais Ernstein n'a vraiment pas fait ce qu'il fallait pour ça. Alors, elle a cherché des distractions : elle était musicienne, elle avait une jolie voix, elle s'est jetée à cœur perdu dans la musique.

CLAIRE. — Elle est entrée en musique comme on entre en religion.

FREYDIÈRES. — A peu près, et ce qui devait arriver est arrivé, elle a rencontré le ténor... le ténor!

CLAIRE. — Et puis, elle n'a pas d'enfant.

FREYDIÈRES. — Ça n'aurait rien empêché.

CLAIRE. — Si elle avait aimé cet enfant..

FREYDIÈRES. — Vous croyez donc qu'on ne peut être à la fois amante et mère?

CLAIRE. — A la fois... non : il faut choisir.

FREYDIÈRES. — Qu'en savez-vous?

CLAIRE. — C'est vrai, au fait, on ne sait pas.

FREYDIÈRES. — Vous avez des enfants?

CLAIRE. — J'ai une grande fille.

FREYDIÈRES. — Oh! si grande que ça?...

CLAIRE. — Elle a déjà douze ans...

FREYDIÈRES. — Elle est jolie, votre fille?

CLAIRE. — Comment voulez-vous que je vous réponde? Pour moi, pour moi, elle est la plus jolie; mais elle vous paraîtrait peut-être insignifiante.

FREYDIÈRES. — Elle vous ressemble?

CLAIRE. — On le trouve.

FREYDIÈRES. — Alors, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites.

CLAIRE. — C'est vrai, je fais de la modestie et c'est absurde, car ce n'est pas parce que c'est ma fille...

FREYDIÈRES, *souriant*. — Naturellement...

CLAIRE. — Mais elle est adorable.

FREYDIÈRES. — Alors, elle est jolie.

CLAIRE. — Etrange... Oh! non, oh! non, c'est trop... comment dirais-je?... spéciale. Oui, c'est ça, spéciale. Et puis, elle a une âme délicate, un cœur charmant.

FREYDIÈRES. — Comment s'appelle-t-elle?

CLAIRE. — Madeleine.

A ce moment, on entend les premiers accords du premier duo des *Poèmes d'Amour*.

FREYDIÈRES. — Quelle drôle de chose que la vie!... Ce matin encore...

Il allait commencer quelque chose, mais il s'arrête.

CLAIRE. — Ce matin encore?

FREYDIÈRES. — Je vous dirai ça tout à l'heure, laissons passer ce duo...

On entend la voix de Meillan qui commence :

Ouvre tes yeux bleus, ma mignonne,
Voici le jour !

Puis la voix de Mme Ernstein qui finit :

Et le grand soleil qui nous brûle
Est dans mon cœur !

CLAIRE. — Mme Ernstein a une très jolie voix.

FREYDIÈRES. — Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, c'est à elle. Ça lui fera bien plus de plaisir.

SCÈNE IV

Les Mêmes, MADAME ERNSTEIN, à la fenêtre du salon

MADAME ERNSTEIN. — Est-ce qu'on nous entend?

FREYDIÈRES. — On n'entend que vous!

CLAIRE. — C'est ravissant!

MADAME ERNSTEIN. — Alors, ça va bien?

CLAIRE. — Très bien.

MADAME ERNSTEIN. — Où donc êtes-vous?... Je ne vous vois pas.

FREYDIÈRES. — Nous sommes exactement à la place où vous nous avez laissés. Nous n'avons pas bougé.

MADAME ERNSTEIN. — Je ne vous vois pas du tout.

FREYDIÈRES. — Il y a des arbustes qui nous cachent.

MADAME ERNSTEIN. — Et vous, est-ce que vous nous voyez?

FREYDIÈRES. — Non, pas du tout.

Mme Ernstein rentre.

SCÈNE V

FREYDIERES, CLAIRE

CLAIRE. — Pourquoi dites-vous ça? Puisque nous les voyons très bien à travers le feuillage?

FREYDIÈRES. — Pourquoi j'ai dit ça? (*On voit de Meillan et Mme Ernstein s'embrasser.*) Tenez!... Regardez... j'ai dit ça pour ça!

CLAIRE, *riant*. — Oh! mais c'est une trahison!

FREYDIÈRES. — C'est une complicité. Il faut toujours protéger les amoureux.

CLAIRE. — Comme ils sont imprudents!... Son mari qui est à côté... et nous ici qui les voyons... un domestique pourrait venir...

FREYDIÈRES. — Ils ne pensent pas à tout ça.

De Meillan et Mme Ernstein s'embrassent encore.

CLAIRE. — C'est très amusant : la musique a tout à fait cessé.

FREYDIÈRES. — Une autre commence. Je vous disais tout à l'heure : quelle drôle de chose que la vie ! Nous voilà tous les deux, ce soir, dans ce jardin. Ah ! je ne savais pas, en venant dîner ici, que je vous rencontrerais.

CLAIRE. — C'est vrai ?

FREYDIÈRES. — Ernstein m'a téléphoné seulement ce matin de venir dîner avec de Meillan et un de ses anciens camarades d'école dont il ne me disait même pas le nom. Alors, quand je suis entré dans ce salon et que je vous ai aperçue, je me suis senti pâlir... vous avez bien dû le voir d'ailleurs ?

CLAIRE. — Je n'ai pas remarqué.

FREYDIÈRES. — Ah ! vous n'avez pas remarqué, c'est possible. Enfin, de vous voir là, après treize ans... comprenez donc, c'est toute une époque de ma jeunesse qui ressuscitait soudain. Pendant tout le temps de ce dîner, je vous regardais... vous n'avez pas changé.

CLAIRE. — Vous êtes trop aimable.

FREYDIÈRES. — Certes, la jeune fille que j'ai connue est devenue une femme ; mais ça n'a pas été chez vous comme chez d'autres une transformation, non, c'est une continuation ; c'est autre chose et c'est la même chose. La profonde expression de votre regard, la douceur prenante de votre voix, l'harmonie de vos gestes, tout ce qui fait votre grâce infinie, rien de tout cela n'a changé... Alors, une foule de sentiments que je croyais... ou plutôt qui n'étaient que... enfin, je suis bouleversé ! Mais vous ? vous ?

CLAIRE. — Moi ?

FREYDIÈRES. — Oui, vous. Ça ne vous a rien fait de me revoir ?

CLAIRE. — J'ai été surprise.

FREYDIÈRES. — Oui, vous avez été surprise d'abord... mais maintenant ?

CLAIRE. — Ça me fait plaisir.

FREYDIÈRES, *brusquement*. — Ah ! vous ne dites pas le mot qu'il faut.

CLAIRE. — Je dis ce que je pense. Mais vous, vous me parlez avec une brusquerie !

FREYDIÈRES. — Oh !

CLAIRE. — Vous feriez croire... ma parole d'honneur, je ne sais pas, moi...

FREYDIÈRES. — Oui, je sais ce que vous pensez. Je n'ai pas le droit de vous parler ainsi. Il n'y a rien eu entre nous. Non, évidemment, il n'y a rien eu au sens vulgaire où l'on entend y avoir quelque chose. Il n'y a rien eu et pourtant il y a eu tout. Il y a eu six années passées l'un près de l'autre dans l'intimité la plus tendre, la plus fervente. Il y a eu mes rêves, mes espérances, mes désirs... il est impossible que vous ayez oublié tout cela.

CLAIRE. — C'était un roman d'enfants, comme il y en a tant.

FREYDIÈRES. — Vous n'étiez pas une enfant : six mois après, vous épousiez M. Jadain. Je n'ai pas voulu assister à ce mariage, d'ailleurs... Je vous détestais.

CLAIRE, *souriant*. — J'espère que maintenant vous m'avez pardonné ?

FREYDIÈRES. — Je ne sais pas.

CLAIRE. — Vous ne pouviez pas m'épouser, vous étiez si jeune.

FREYDIÈRES. — C'est vrai, nous sommes du même âge.

CLAIRE. — Vous avez même un an de moins que moi.

FREYDIÈRES. — Pourtant, il faut bien croire que l'impression qu'a faite une jeune fille sur un cœur de dix-huit ans peut être profonde... ineffaçable... c'est bête, n'est-ce pas, ce que je dis ? Oh ! je le sens bien. Enfin, qu'est-ce que vous croyez ?

CLAIRE. — Je crois... je crois... Mon Dieu ! je crois qu'en ce moment, vous êtes en train de vous suggestionner vous-même et que ma présence soudaine a, pour quelques heures, tiré de l'oubli où elle était raisonnablement ensevelie votre première et lointaine aventure d'amour.

FREYDIÈRES. — Eh bien ! vous vous trompez... je ne vous ai jamais oubliée et vous devez me croire... car pour vaincre la pudeur que j'éprouve à vous dire des choses qui peuvent vous paraître aussi banales, il faut que moi-même je me sente profondément sincère. Autrement, ce serait trop facile et ridicule... et inutile, puisque vous repartez demain et que je ne vous reverrai peut-être jamais. Voyez-vous, par cela seul que nous avons été élevés ensemble, que nous avons vu les mêmes horizons, il y a entre nous mille rapports de sensibilité qui nous lient plus étroitement que nous ne le pensons nous-mêmes et, si lointain que vous paraisse ce premier amour, j'y suis resté fidèle.

CLAIRE. — Vous allez un peu loin.

FREYDIÈRES. — Mais oui, fidèle par le souvenir.

CLAIRE. — Ah ! bien !

FREYDIÈRES. — Evidemment, j'ai eu des liaisons, mais pas bien dangereuses.

CLAIRE. — Mlle Blanche Guillot, par exemple.

FREYDIÈRES. — Mais comment savez-vous ?

CLAIRE. — La renommée... Vous êtes célèbre... On s'occupe de vous.

FREYDIÈRES. — C'est bien agréable.

CLAIRE. — Non, je vous taquine... j'ai appris ça par hasard, il y a deux ans, pendant un séjour à Paris. Nous étions allés voir une pièce dans laquelle cette personne jouait et, pendant un entr'acte, des gens parlaient d'elle dans une loge à côté de la nôtre et quelqu'un disait : « Elle est avec Freydières. » Voilà!... Vous avez l'air contrarié... je me mêle de ce qui ne me regarde pas?

FREYDIÈRES. — Pas du tout... pas du tout... C'est une vieille histoire. D'ailleurs, elle vous ressemble... je ne dis pas ça pour les besoins de la cause; vous avez pu le constater vous-même, puisque vous l'avez vue.

CLAIRE. — C'est vrai... c'est sans doute ce que vous entendez par votre fidélité.

FREYDIÈRES. — Oui, il y a des hommes qui, dans des circonstances et sous des formes différentes, restent fidèles au même idéal, au même type de femme.

CLAIRE. — C'est dangereux pour celles qui aiment ces hommes-là : elles ont à craindre toutes les femmes qui leur ressemblent.

FREYDIÈRES. — C'est moins dangereux que si elles avaient à craindre toutes les femmes qui ne leur ressemblent pas... il y en a bien davantage.

CLAIRE. — Evidemment.

FREYDIÈRES. — Mais, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, on voudrait oublier, souvent on ne le pourrait pas et, quand bien même on ne garderait pas un culte fervent pour une certaine femme, mille images d'elle se sont formées dans le cerveau qu'une musique, un parfum, une couleur de ciel, un arbre, un mot, les détails extérieurs les plus insignifiants, font réapparaître avec une netteté singulière. C'est une mémoire spéciale dont quelques êtres sont doués, une mémoire sentimentale. Ainsi, je ne peux pas entendre un air que vous avez joué, sans être plongé dans une mélancolie, un regret profonds... Et alors, vous m'apparaissez dans le salon de la vieille maison de Clisson, le salon blanc et or, avec les meubles recouverts de velours rouge et, sur la cheminée, l'éléphant de bronze qui porte sur son dos une pendule que surmonte un amour doré. Je vous vois, je vous vois assise devant votre piano et, à un ruban près, je pourrais vous décrire quelle robe vous aviez ce jour-là.

CLAIRE. — C'est curieux.

FREYDIÈRES. — C'est très curieux.

CLAIRE. — Comment faut-il dire?

FREYDIÈRES. — Non, non, vous dites bien... c'est curieux. Tenez, il y a cinq ans, après votre mariage, lorsque mon père est mort, nous suivions, pour le conduire au cimetière, ce chemin creux que l'on appelle la Cavée et où nous nous sommes promenés si souvent ensemble.

CLAIRE. — Oui, je me rappelle.

FREYDIÈRES. — C'était un matin d'été. Pourquoi me suis-je rappelé tout à coup une matinée semblable où nous suivions le même chemin? C'était la première fois que vous mettiez ce parfum dont vous vous servez encore, n'est-ce pas?... Je l'ai reconnu...

CLAIRE. — Oui.

FREYDIÈRES. — Vous en aviez trop mis.

CLAIRE. — Comme quand on commence.

FREYDIÈRES. — Et vous attiriez un essaim de guêpes que vous enivriez. J'étais fort occupé à les chasser... vous riiez et vous aviez très peur. Vous portiez une robe de toile blanche semée de petits bouquets d'œillets et un grand chapeau tout blanc garni de roses trémières avec des dentelles qui retombaient.

CLAIRE. — Oui, c'est vrai, je me rappelle.

FREYDIÈRES. — Eh bien! dans cette circonstance affreuse, tandis que je marchais derrière le cercueil de mon père, c'est donc à vous que je pensais! C'est curieux, n'est-ce pas? Et par un soir comme celui-ci, croyez-vous que vous auriez besoin d'être près de moi, pour que je revoie d'autres soirs de douceur et d'étoiles où nous étions assis dans le jardin, l'un à côté de l'autre, où je vous tenais la main dans l'ombre, et rien qu'à la tenir, cette petite main que j'adore et qui est bien la main de votre âme, il me semblait que je vous possédais tout entière. (*Il lui prend la main pendant ces dernières paroles.*) A quoi pensez-vous?

CLAIRE, *lentement*. — Je pense à tout ce que vous me dites. Je ne savais pas que vous m'aviez aimée ainsi.

FREYDIÈRES. — Et ça vous fait plaisir?

CLAIRE. — Je trouve cela très doux... je suis très émue... très troublée...

FREYDIÈRES. — C'est vrai?

CLAIRE. — Oui... mais à quoi bon parler de tout cela? A quoi nous sert-il d'évoquer ainsi le passé?... Et puis, demain, je reprends ma vie tranquille entre ma fille que j'adore et mon mari...

FREYDIÈRES. — Que vous estimez.

CLAIRE. — Et que j'aime... oui, que j'aime bien.

Cependant, dans le salon, Mme Ernstein et de Meillan, cessant leurs jeux, se sont décidés à

travailler et chantent le dernier duo des *Poèmes d'amour*. — Voix mêlées :

Oh ! ne finis jamais, nuit clémente et divine !

. . . .

FREYDIÈRES. — Mais vous pouvez revenir à Paris... vous avez entendu tout à l'heure, Ernstein vous en offrait le moyen et je suis sûr que vous avez assez d'influence sur M. Jadain...

CLAIRE. — Oh! non... Oh! non... Paris me fait peur. Chaque fois que j'y viens, je suis trop contente d'y venir. Les premiers jours, c'est une espèce de fièvre, une véritable griserie. J'en aime le bruit, l'agitation. Et puis, bientôt, une lassitude immense m'envahit, une indéfinissable tristesse à me sentir seule dans cette foule... toute seule... toute seule.

FREYDIÈRES. — Seule? Vous n'y venez donc pas avec votre mari?

CLAIRE. — Mais si!

FREYDIÈRES. — Ah! (*Un silence.*) Oui. c'est cette sensation-là qu'on éprouve dans certaines villes, lorsqu'on y vient seul et sans amour; alors la joie des autres vous devient insupportable. Il y a des matins de printemps où l'employé et la modiste qui passent en se tenant la main et en se souriant sont les jeunes dieux que l'on jalouse et, certains soirs de fête, la ville entière peut être illuminée, embrasée, elle paraît sombre si l'on ne porte en soi-même son illumination...

CLAIRE. — Mais elle paraît plus sombre encore, lorsqu'on est deux et que l'un des deux n'apporte dans le frissonnement qui l'entoure que la douceur amère de la fidélité et la poignante satisfaction du devoir rempli.

FREYDIÈRES. — Claire!

CLAIRE. — Laissez-moi, laissez-moi... je suis lâche... je n'ai pas le droit de me plaindre... je suis très heureuse... et je n'ai qu'à rentrer chez moi, dans ma province, pour retrouver la tranquillité et certainement le bonheur.

FREYDIÈRES. — Un bonheur auquel vous vous résignez.

CLAIRE. — Non, mais que je choisis, que j'accepte librement et dont je sens tout le prix.

FREYDIÈRES. — Il y a un autre bonheur pourtant : c'est celui d'aimer et d'être aimée.

CLAIRE. — Taisez-vous, taisez-vous... C'est mal ce que vous faites; vous abusez d'un instant d'abandon et de faiblesse.

FREYDIÈRES. — Je vous demande pardon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ETIENNE, ERNSTEIN, puis MADAME ERNSTEIN

Pendant ces derniers mots, Jadain et Ernstein sont descendus.

ÉTIENNE. — Oh! évidemment, c'est très intéressant, ça me séduit beaucoup.

ERNSTEIN. — Et puis, je te dis, c'est une affaire faite, je déjeune demain avec Harduc... après déjeuner, j'aurai la commande.

ÉTIENNE. — Claire, tu sais quelle heure il est?

CLAIRE. — Je ne m'en doute pas.

ÉTIENNE. — Minuit, il faut t'apprêter.

CLAIRE. — Je crois bien.

ERNSTEIN. — Il n'est pas tard.

FREYDIÈRES. — A Grenoble, il y a beau temps qu'à cette heure-là les coccinelles sont couchées.

CLAIRE. — Ne vous moquez pas.

MADAME ERNSTEIN, *descendant le perron.* — Madame, vous allez prendre une tasse de thé... ou des boissons glacées, si vous préférez... J'ai fait préparer ça dans le petit salon...

ÉTIENNE. — C'est que...

MADAME ERNSTEIN. — Ah! non, par exemple, vous n'allez pas me laisser ce thé sur les bras. Léon, insistez auprès de Mme Jadain.

ERNSTEIN. — Tout de suite, chère amie, nous vous suivons, j'ai seulement un mot à dire à Mme Jadain.

MADAME ERNSTEIN. — Faites donc. (*A Jadain et à Freydières.*) Venez-vous, messieurs?

Freydières et Jadain remontent vers l'hôtel. Ernstein et Mme Jadain restent seuls.

SCÈNE VII

ERNSTEIN, CLAIRE

ERNSTEIN. — Est-ce ennuyeux que vous soyez obligée de partir demain matin! Enfin, je compte bien vous revoir bientôt.

CLAIRE. — L'année prochaine.

ERNSTEIN. — L'année prochaine? Avant! avant! Je viens de causer très sérieusement avec votre mari... j'ai travaillé pour vous... dans deux mois, il est plus que probable que vous serez installés à Paris.

CLAIRE. — Comment?... Alors, ça s'est décidé... comme ça?

ERNSTEIN. — Mais oui.

CLAIRE. — Ah! mon Dieu.

ERNSTEIN. — Vous avez l'air atterrée.

CLAIRE. — Oui... les choses nouvelles m'épouvantent toujours.

ERNSTEIN. — Que craignez-vous?

CLAIRE. — Je ne sais pas... tout. D'abord, vous ne connaissez pas Etienne, il est d'un caractère ombrageux... peut-être ne s'entendra-t-il pas avec vous, s'il devient votre associé.

ERNSTEIN. — On s'entend toujours avec moi et l'on ne risque jamais rien à entrer dans le cercle d'un homme qui a de la chance. Avant de se servir de quelqu'un, Mazarin demandait toujours : « Est-il heureux ? » C'est une autorité ça, Mazarin.

CLAIRE. — Je ne la conteste pas.

ERNSTEIN. — Or, je suis heureux ; en même temps que la mienne, j'ai toujours fait la fortune de ceux que j'ai intéressés dans mes affaires.

CLAIRE. — Oh! la fortune!...

ERNSTEIN. — C'est à considérer, pourtant. Dites-moi donc, vous n'allez pas empêcher Etienne d'accepter la situation que je lui offre?

CLAIRE. — Hélas! s'il a dans son idée d'accepter, tout ce que je pourrai dire n'empêchera rien.

ERNSTEIN. — Comme vous dites ça! Je ne vous comprends pas... je vous assure que ce que je propose à votre mari n'est pas à dédaigner... et il faut toujours saisir l'occasion qui passe... elle ne passe qu'une fois. On n'a pas le droit de rester dans une situation médiocre, modeste tout au moins, lorsqu'on peut en occuper une plus brillante : il faut toujours chercher à s'améliorer, à s'élever. Allons, ne faites pas cette figure-là... vraiment, je croyais vous annoncer une bonne nouvelle.

CLAIRE. — Je vous demande pardon... mais cette décision prise si brusquement, si fatalement... oui, si fatalement... et puis tant d'événements qui viennent me surprendre ce soir...

ERNSTEIN. — Tant d'événements... il n'y en a qu'un... et des plus simples...

CLAIRE. — Des plus simples... non, c'est tout un changement d'existence.

ERNSTEIN. — Vous aurez tout de même une existence plus gaie, plus vivante, plus en rapport avec vos goûts. Voyons, une femme comme vous, à Grenoble! Alors, quoi? c'est de la décentralisation! Tandis qu'ici, nous vous distrairons, nous vous entourerons, nous vous fêterons. Vous êtes-vous ennuyée ce soir?

CLAIRE. — Oh! non!

ERNSTEIN. — Eh bien! ce sera tous les soirs la même chose. Allons, venez prendre une tasse de thé. (*Il lui offre son bras.*) C'est ma foi vrai, vous êtes toute tremblante.

Et pendant qu'ils remontent vers l'hôtel, le rideau tombe.





MONSIEUR JADAIN. — RIEN A FAIRE AVEC CE JEU-LA...

ACTE DEUXIÈME

*Quatre ans après. — La scène se passe à Paris, chez les Jadain. Un petit salon ; fenêtre à gauche, porte au fond par laquelle on va dans le cabinet de Jadain, porte à droite communiquant avec le reste de l'appartement. Au lever du rideau, Étienne et son père, assis devant une petite table, jouent aux cartes; M*me *Jadain, la mère, assise dans un fauteuil, lit un journal. Madeleine dessine le portrait de sa grand'mère. M*me *Chenevas est occupée à quelque ouvrage de femme. M*me *Jadain est une bonne dame de province d'une soixantaine d'années. Madeleine est une jeune fille de seize ans.*

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JADAIN PERE, ETIENNE JADAIN, MADAME JADAIN MERE, MADELEINE, MADAME CHENEVAS.

MONSIEUR JADAIN, *jetant ses cartes avec mauvaise humeur sur la table.* — Rien à faire avec ce jeu-là... Donnes-tu des cartes?

ÉTIENNE, *résolument.* — Non.

MONSIEUR JADAIN. — Naturellement.

MADELEINE, *riant.* — Bien sûr, grand-père, tu ne dissimules pas assez ton mécontentement : alors, papa voit tout de suite que tu as un sale jeu et il ne te donne pas de cartes... mets-toi à sa place.

MONSIEUR JADAIN. — Evidemment.

ÉTIENNE. — D'ailleurs, j'ai le roi.

MONSIEUR JADAIN. — C'est un bel homme.

ÉTIENNE. — Ça me fait quatre et voilà mon jeu.

Il étale ses cartes.

MONSIEUR JADAIN. — Tu as encore gagné... Faisons-nous une autre partie?

ÉTIENNE. — Oh! non, père, j'ai à travailler... et puis, je t'avouerai que je ne suis pas fou de l'écarté.

MADELEINE. — Ah ! papa, ça t'ennuie de ne pas avoir ton Freydières pour te faire ta partie d'échecs ?

ÉTIENNE. — Ah ! il me manque beaucoup. Allons ! je vais travailler.

MADAME JADAIN. — Comme ça, tout de suite après ton déjeuner, c'est mauvais pour la digestion. Tu ne te reposes donc jamais ?

ÉTIENNE. — Jamais, mère, jamais.

Il s'en va dans son cabinet.

SCÈNE II

MADAME JADAIN, MONSIEUR JADAIN, MADELEINE, MADAME CHENEVAS

MONSIEUR JADAIN. — Où donc est ta mère ?

MADELEINE. — Maman ? Je ne sais pas, elle doit être dans sa chambre.

MONSIEUR JADAIN. — Ah ! ah ! qu'est-ce que tu fais donc là, la Bichette ?

MADELEINE. — Je fais le portrait de grand'mère.

MONSIEUR JADAIN. — Ah ! ah ! Tu apprends donc le dessin, maintenant ?

MADELEINE. — Maintenant ! Il y a quatre ans que je l'apprends, puisque j'ai commencé lorsque nous sommes arrivés à Paris.

MONSIEUR JADAIN. — Ah ! ah ! c'est juste, je ne me rappelais plus. (*Il va près de la fenêtre.*) Vous ne trouvez pas qu'on étouffe ici ?

MADELEINE. — La bouche du calorifère est pourtant fermée.

MONSIEUR JADAIN. — C'est égal, il fait beaucoup trop chaud ; on chauffe trop les appartements à Paris.

Il se promène en sifflant l'air du chœur des vieillards de *Faust*.

MADAME JADAIN. — Je t'en prie, mon ami, ne siffle pas comme ça : c'est insupportable quand on lit. Tu es comme une âme en peine... Je ne comprends pas qu'on soit désœuvré à ce point-là !

MONSIEUR JADAIN. — Je m'ennuie.

MADAME JADAIN. — Tu t'ennuies, tu t'ennuies... Occupe-toi... lis.

MONSIEUR JADAIN. — Tu accapares le journal.

MADAME JADAIN. — Tiens ! prends-le.

MONSIEUR JADAIN. — Je l'ai déjà lu.

MADAME JADAIN. — Alors, va te promener.

MONSIEUR JADAIN. — Merci.

MADAME JADAIN. — Mais oui, va te promener, va faire un petit tour, ça te distraira.

MONSIEUR JADAIN. — Avec ce temps-là... il pleut à verse.

MADELEINE. — Tiens, c'est vrai... Freydières dirait : « Si ça commence à cette heure-ci nous en avons pour toute la journée », et il ajouterait : « Mais ça tombe trop fort pour durer. »

Elle rit.

MADAME JADAIN. — Qu'y a-t-il de drôle làdedans ? C'est ce qu'on dit.

MADELEINE. — Précisément, c'est ce qu'on dit.

MADAME JADAIN. — Il faut croire que je ne suis pas initiée.

MADELEINE. — Grand-père, j'ai une idée : c'est aujourd'hui jeudi et la semaine du Jour de l'An... si tu allais à une matinée ?

MONSIEUR JADAIN. — C'est ça... donne-moi un conseil, la Bichette.

MADELEINE, *prenant le journal.* — Veux-tu voir une pièce triste ou gaie ? Veux-tu entendre de la musique ?

MONSIEUR JADAIN. — Qu'est-ce qu'on joue à l'Opéra-Comique ?

MADELEINE. — Le *Domino noir*... C'est joli, ça, le *Domino noir !*

Elle fredonne :

J'entends la danse
Qui recommence.

MONSIEUR JADAIN. — Il ne faut pas t'en moquer... c'est une musique très agréable.

MADELEINE. — Mais je ne me moque pas, grand-père, je respecte toutes les croyances.

MONSIEUR JADAIN. — J'irais bien entendre le *Domino noir*, mais rester assis pendant trois heures, sans bouger...

MADAME JADAIN, *faisant de grands bras.* — Ah !

MADELEINE. — Il y a une matinée aux Folies-Bergère pour les enfants.

MADAME JADAIN. — C'est tout à fait son affaire.

MADELEINE. — Il y a un promenoir, tu pourras te promener.

MONSIEUR JADAIN. — Eh bien ! c'est ça. Tu ne viens pas avec moi, Cloto ?

MADAME JADAIN. — Appelle-moi Clotilde... à nos âges, ces noms-là sont ridicules. Non, mon ami, je ne t'accompagnerai pas, j'ai des courses à faire, il faut que j'aille au Bon Marché.

MONSIEUR JADAIN. — Bien, bien, je m'en vais.

Il se dirige vers le cabinet d'Etienne.

MADAME JADAIN. — Où vas-tu par là?

MONSIEUR JADAIN. — Je vais dire au revoir à mon fils.

MADAME JADAIN. — Etienne travaille... ne le dérange pas, puisque tu vas revenir tout à l'heure.

MONSIEUR JADAIN. — Tu as raison... je vais tout de même lui dire au revoir.

Il y va.

SCÈNE III

MADAME JADAIN, MADELEINE, MADAME CHENEVAS

MADELEINE. — Pauvre grand-père! il s'ennuie! Pourtant, pour quelques jours que vous venez passer auprès de nous à la nouvelle année, il devrait être content de nous revoir et ne pas trouver le temps long.

MADAME JADAIN. — Depuis qu'il a pris sa retraite, il est ainsi. Encore, à Grenoble, il a ses amis, ses habitudes... ici, il est désœuvré.

MADELEINE. — Est-ce drôle d'être comme ça! Moi, je ne sais pas ce que c'est que de m'ennuyer.

MADAME JADAIN. — Oh! toi, ce n'est pas la même chose, tu es jeune.

MADELEINE. — Les journées passent, je n'ai même pas le temps de m'en apercevoir.

MADAME JADAIN. — Et puis, tu es d'un caractère très gai.

MADELEINE. — Oh! très gai, ça dépend. Je suis très triste aussi, quand je veux.

MADAME JADAIN. — Comment, quand tu veux?

MADELEINE. — Oui, j'aime ça être triste, et comme je n'ai aucune raison de l'être, je m'amuse à faire des exercices de tristesse.

MADAME JADAIN. — C'est une distraction singulière. Je voudrais bien savoir, par exemple, comment tu t'y prends.

MADELEINE. — C'est très simple : je reste dans ma chambre, sans lumière, quand la nuit tombe; le crépuscule contient en lui-même une mélancolie infinie... alors, les pensées tristes viennent toutes seules.

MADAME JADAIN. — Quelle drôle de petite fille tu fais! Mais qui t'a appris ça?

MADELEINE — C'est l'abbé Conderam, tu sais, celui qui prêchait la retraite, l'année de ma première communion. Le soir, à l'église, il nous faisait mettre à genoux et il nous disait : « Méditez! »

MADAME JADAIN. — Ça ne se commande pas.

MADELEINE. — Non, c'est vrai. Eh bien! on méditait tout de même : on songeait à la mort, au jugement dernier, dans l'église où, seule, une petite lampe brûlait... et l'on en sortait toute tremblante.

MADAME JADAIN. — Il y avait de quoi! Surtout toi, qui étais très exaltée à ce moment-là. Ça a duré assez longtemps, tu voulais même te faire religieuse.

MADELEINE. — A un certain âge, toutes les petites filles dont l'imagination est un peu vive croient qu'elles ont cette vocation. Tu as dû passer par là!

MADAME JADAIN, *avec orgueil.* — Jamais!

MADELEINE, *la toisant.* — Oui, toi, peut-être... mais je suis sûre que, lorsqu'elle avait treize ou quatorze ans, tante Alice voulait être religieuse; n'est-ce pas, tante?

MADAME CHENEVAS. — Tu as raison : il semble que quelques-unes d'entre nous, dans le moment qu'elles vont devenir femmes, cherchent instinctivement un refuge contre le monde où elles pressentent qu'elles ne seront guère heureuses.

MADELEINE. — Tu es triste, tante, aujourd'hui.

MADAME CHENEVAS. — Ça ne me change pas... Je n'ai pas de raisons d'être bien gaie.

MADELEINE. — Qu'y a-t-il encore?... Est-ce que cette lettre de ton avoué?...

MADAME CHENEVAS. — Oui, il m'écrit que je suis complètement ruinée; mon mari a embrouillé, ou plutôt ordonné ses affaires de telle façon qu'il n'y a aucun espoir que je rentre en possession du peu que j'avais.

MADELEINE. — C'est abominable.

MADAME CHENEVAS. — Ainsi, non content de m'avoir trompée et torturée au point que j'ai été obligée de demander le divorce, il m'a ruinée. Moralement et matériellement, je suis sa victime et me voilà, à trente-cinq ans, seule dans la vie, sans ressources et riche seulement de souvenirs désolés.

MADELEINE, *allant embrasser sa tante.* — Tu n'es pas seule... nous t'aimons tous... tu retrouveras au milieu de nous un foyer d'affection et de tendresse... maman n'abandonnera jamais sa sœur... tu es ici chez toi.

MADAME CHENEVAS. — Oui, ma chère petite, vous avez des cœurs excellents; mais tu ne peux pas comprendre ça : quelque généreux

et doux que soit l'accueil, il est toujours dur d'être non pas accueillie, mais recueillie.

MADELEINE. — Tout n'est pas perdu. . Freydières revient aujourd'hui... nous le verrons probablement tout à l'heure... tu sais comme il t'est dévoué, il te donnera un bon conseil.

MADAME CHENEVAS. — Il me conseillera de me résigner ou de faire un procès.

MADAME CHENEVAS. — Oui, d'amour... tu vois où cela m'a conduite... Que ça te serve d'exemple!

MADAME JADAIN. — Pourquoi dites-vous ça à cette enfant, Alice? Ce n'est pas une raison parce qu'un tel mariage ne vous a pas réussi à vous...

MADAME CHENEVAS. — A moi, comme à tant d'autres.



MADAME JADAIN. — DEPUIS QU'IL A PRIS SA RETRAITE, IL EST AINSI.

MADELEINE. — Et il le gagnera... il a tant de talent et ta cause est si juste!

MADAME CHENEVAS. — Tu as de belles illusions. Il ne suffit pas qu'une cause soit juste pour qu'elle triomphe.

MADELEINE. — C'est égal... moi, j'ai la plus grande confiance dans Freydières. Outre qu'il est très éloquent, il a la réputation de n'avoir jamais plaidé que des causes honnêtes.

MADAME CHENEVAS. — Faire éclater la vérité, c'est tenter un miracle.

MADELEINE. — Il l'accomplira.

MADAME CHENEVAS. — Je ne demande pas mieux.

Un silence.

MADELEINE. — Ma tante, tu avais pourtant fait un mariage d'amour?

MADAME JADAIN. — A ce compte-là, on peut en dire autant des mariages de raison.

MADELEINE. — Et toi, grand'mère, as-tu fait un mariage d'inclination ou de raison?

MADAME JADAIN. — Oh! l'un et l'autre.

MADELEINE. — *Half and haff*... Le mariage est une chose grave.

MADAME JADAIN. — C'est vrai... le moment sera bientôt venu pour toi d'y songer.

MADELEINE. — Oh! j'ai bien le temps!

MADAME JADAIN. — Eh! pas tant que ça... dans deux ans, tu auras dix-huit ans... tu seras bonne à marier.

MADELEINE. — Mais il ne s'agit pas de se marier pour se marier; il faut pouvoir choisir.

MADAME JADAIN. — Je suis bien tranquille :

jolie comme tu l'es, avec la dot que tu auras, tu pourras choisir.

MADELEINE. — Oh! la dot, ne parlons pas de ça... et puis, pour une femme, l'essentiel, ce n'est pas qu'elle soit jolie, jolie; mais qu'il se dégage d'elle un pouvoir de plaire... comme maman, par exemple. Il est incontestable que maman, en outre qu'elle est jolie, elle exerce sur tout le monde une grande séduction.

MADAME CHENEVAS. — Tu lui ressembles beaucoup, d'ailleurs, à ta mère.

MADAME JADAIN. — Vous trouvez, Alice? Je ne trouve pas; elle serait plutôt du côté de son père, c'est une Jadain.

MADELEINE, *riant*. — Ah! ah! grand'mère, une Jadain... une Jadain! Tu as dit comme s'il s'agissait d'une Montmorency. Tu veux que je ressemble à ton fils plutôt qu'à ta belle-fille, c'est tout naturel. Mais, pour en revenir à ce que je disais, ce pouvoir de plaire vous donne le droit de choisir et, avec ce pouvoir-là et de la volonté, l'homme que l'on a choisi doit vous aimer. D'abord, je veux connaître celui que j'épouserai.

MADAME JADAIN. — Comment, le connaître? Tu le connaîtras forcément.

MADELEINE. — Oui, mais je ne veux pas l'avoir rencontré dans un bal et me marier par présentation; un mariage de convenance, quelle horreur! Là-dessus, j'ai mes idées... et puis, surtout, je veux épouser quelqu'un qui soit quelqu'un.

MADAME JADAIN. — Oh! tu es ambitieuse; ça ne se trouve pas comme ça, et il est bien rare qu'un homme très jeune soit quelqu'un, comme tu dis.

MADELEINE. — Je ne tiens pas non plus à un homme très jeune.

MADAME JADAIN. — Oui, je sais, les jeunes filles d'à présent n'hésitent pas à épouser des hommes déjà mûrs.

MADELEINE. — Déjà mûrs! il ne faut pas non plus exagérer. On est bien avancé si l'on est assorti sous le rapport de l'âge et que l'on s'ennuie ensemble. Une telle chose n'est pas à craindre avec un homme supérieur, tandis qu'un imbécile est toujours vieux.

MADAME JADAIN. — Il me semble que tu as des idées bien arrêtées sur tout ça?

MADELEINE. — Il faut savoir ce que l'on veut.

MADAME JADAIN. — Est-ce que par hasard tu aurais déjà quelqu'un en vue?

MADELEINE, *qui rougit subitement*. — Ah! ma foi non!

MADAME JADAIN. — Tu es devenue toute rouge.

MADELEINE. — Pas du tout, c'est toi qui vois rouge.

MADAME JADAIN, *riant*. — Voyons, Alice, regardez-la.

MADELEINE. — J'ai le sang à la tête, il fait très chaud ici. Et puis, c'est ridicule, c'est stupide... naturellement, maintenant que tu m'as dis ça, c'est fini. Non, grand'mère, je t'en prie, ne ris pas comme ça... Je ne trouve pas ça drôle du tout.

MADAME JADAIN. — Bien... bien... Je ne cherche pas à pénétrer tes secrets.

MADELEINE. — Mais je n'ai pas de secrets... c'est curieux qu'une jeune fille ne puisse pas parler de mariage d'une façon générale, sans qu'aussitôt on prenne des airs entendus et qu'on fasse des personnalités.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

MADAME JADAIN. — Tu t'en vas? Tu es fâchée?

MADELEINE, *sur la porte*. — Oh! pas le moins du monde, grand'mère. Je m'en vais dans ma chambre, parce qu'il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec toi. Je croyais que nous étions entre femmes, je me suis trompée, voilà tout.

MADAME JADAIN. — Tu vas faire tes exercices de tristesse?

MADELEINE. — Peut-être.

Elle sort.

SCÈNE IV

MADAME JADAIN, MADAME CHENEVAS

MADAME JADAIN. — C'est qu'elle a l'air vraiment contrarié. J'ai sans doute touché juste. Vous ne trouvez pas que tout ce qu'elle a dit correspondrait assez au signalement de M. Freydières?

MADAME CHENEVAS. — Oh! je ne sais pas. Non, pourquoi?

MADAME JADAIN. — Vous l'avez entendue; elle ne tient pas à épouser un tout jeune homme, mais quelqu'un qui soit quelqu'un et, d'un autre côté, en fait d'hommes, elle ne voit guère que M. Freydières dans l'intimité, car il vient fréquemment ici.

MADAME CHENEVAS. — Oui, il s'occupe de mon divorce et comme j'ai élu domicile chez ma sœur, il vient assez souvent dans la maison.



Madame Chenevas. — Vous croyez ?

MADAME JADAIN. — Il y venait aussi avant : je l'ai toujours vu ; il ne serait pas impossible que la petite l'eût remarqué et se fût monté la tête pour lui.

MADAME CHENEVAS. — Vous croyez ?

MADAME JADAIN. — Vous ne vous êtes aperçue de rien ?

MADAME CHENEVAS. — Non.

MADAME JADAIN. — Il est vrai que vous êtes absorbée dans vos préoccupations. Mais il est évident que Madeleine fait le plus grand cas de ce M. Freydières ; elle en parle volontiers. C'est un homme distingué, séduisant, célèbre... Quel âge peut-il avoir ? Trente-quatre, trente-cinq ans ?

MADAME CHENEVAS. — Oui.

MADAME JADAIN. — Pour un homme, c'est encore jeune, et une telle union ne serait pas invraisemblable.

MADAME CHENEVAS. — Il a vu Madeleine toute petite et il la considère toujours comme une enfant.

MADAME JADAIN. — Mais elle le considère comme un homme ; il y a peut-être là un danger, surtout si, lui, ne songe pas à l'épouser. Tout ceci entre nous et je vous en parle, c'est le cas de le dire, parce que vous êtes là... Je n'en parlerai même pas à Claire... bien que nous soyons en excellents termes, c'est ma belle-fille et elle entend que je ne me mêle de rien... Après tout, je me trompe peut-être. C'est égal, elle est devenue rouge comme une pivoine.

A ce moment, une femme de chambre introduit Freydières dans le petit salon.

SCÈNE V

MADAME JADAIN, MADAME CHENEVAS, FREYDIERES, puis CLAIRE

FREYDIÈRES, *après avoir serré la main à Mme Chenevas et s'inclinant devant Mme Jadain.* — Bonjour, madame.

MADAME JADAIN. — Bonjour, monsieur.

FREYDIÈRES. — Votre santé est toujours bonne, madame ?

MADAME JADAIN. — Comme vous voyez.

FREYDIÈRES. — Vous êtes ici pour quelque temps ?

MADAME JADAIN. — Nous repartons dans les premiers jours de la semaine prochaine.

FREYDIÈRES. — M. Jadain se porte bien ?

MADAME JADAIN. — Mais oui, je vous remercie ; il est allé aux Folies-Bergère.

FREYDIÈRES. — Oh ! oh !

MADAME JADAIN. — Sur les conseils de sa petite-fille.

FREYDIÈRES. — Ah ! ah !

Claire entre.

CLAIRE, *à Freydières.* — Bonjour... Vous êtes revenu ce matin ?

FREYDIÈRES. — Oui.

CLAIRE. — Vous avez vu votre mère. Comment va-t-elle ?

FREYDIÈRES. — Très bien, elle ne change pas : elle est vraiment extraordinaire pour son âge.

CLAIRE. — Elle était contente de vous voir ?

FREYDIÈRES. — Pauvre femme ! très contente.

CLAIRE. — J'ai reçu des belles fleurs, je vous remercie... Vous voyez, elles sont admirablement conservées.

MADAME JADAIN. — Je vous demande la permission de vous quitter. Monsieur, j'ai des courses à faire. D'ailleurs je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Elle sort.

CLAIRE. — Ma sœur vous a dit qu'elle avait reçu une lettre de son avoué ?

FREYDIÈRES. — Nous n'avons pas encore eu le temps de causer. *(A Mme Chenevas.)* Vous avez cette lettre ?

MADAME CHENEVAS. — Tenez...

Il lit la lettre que lui tend Mme Chenevas.

CLAIRE. — Qu'en pensez-vous ?

FREYDIÈRES. — Ce n'est pas très bon.

MADAME CHENEVAS. — Croyez-vous que nous obtenions quelque chose ?

FREYDIÈRES. — Ce sera difficile ; votre mari est insaisissable : il demeure chez sa mère et fait ses affaires sous un nom d'emprunt.

CLAIRE. — On ne peut pas exiger la liquidation ?

FREYDIÈRES. — Pas avant trois ans.

MADAME CHENEVAS. — Que faire ?

FREYDIÈRES. — Il faut d'abord aller voir votre avoué puisqu'il veut vous parler... dites-lui que je le verrai demain au Palais.

MADAME CHENEVAS. — Je vais y aller.

Elle sort.

SCÈNE VI

CLAIRE, FREYDIERES

CLAIRE, *voyant que Freydières fait un mouvement vers elle.* — Non, non, ne t'approche pas, je viendrais dans tes bras et sur tes lèvres et, ici, tout s'y oppose.

FREYDIÈRES. — Ma chère petite Claire!

CLAIRE. — Ah! mon Jacques, toute cette longue semaine sans te voir... il n'y a cependant que huit jours que tu es parti, il me semble qu'il y a des mois. Jamais le temps ne s'est aussi lamentablement traîné! Ah! je suis heureuse de te revoir! Et toi! t'es-tu bien ennuyé au moins? Pensais-tu à moi là-bas?

FREYDIÈRES. — J'ai passé, moi aussi, une triste semaine et surtout un jour de l'an transi... Quoi donc?

CLAIRE. — Rien, je croyais qu'on venait.

FREYDIÈRES. — Votre mari est là?

CLAIRE, *d'un ton officiel.* — Oui, je l'ai fait prévenir de votre visite. Vous êtes resté seul avec votre mère?

FREYDIÈRES. — Pendant quatre jours nous avons eu des oncles, des tantes, des cousins, que sais-je? un tas de parents soi-disant éloignés et qui sont toujours là, dans ces circonstances. Alors, il a fallu s'occuper de tous ces gens; on est distrait de ses plus chères pensées... c'est un supplice.

CLAIRE. — Oui, lorsqu'on est forcé d'être séparés, la seule chose à désirer, c'est la solitude. Certes, il est cruel de ne pas se voir; mais il est plus cruel encore de ne pas se penser.

FREYDIÈRES. — Et vous, comment avez-vous passé ce jour affreux?

CLAIRE. — Ah! mon pauvre ami, mon mari était de mauvaise humeur, ma sœur pleurait, ma belle-mère était ma belle-mère... je vous assure que ça n'était pas gai.

FREYDIÈRES. — On a bien raison de dire : jour de l'an, navrant quand on n'a pas de famille, odieux quand on en a.

CLAIRE. — Ecoutez donc... Est-ce qu'on n'a pas sonné?

FREYDIÈRES. — Si, je crois.

Voix dans l'antichambre.

CLAIRE, *prêtant l'oreille.* — C'est quelqu'un pour Etienne... on n'est pas très tranquille ici.

FREYDIÈRES. — Vous n'êtes pas du tout sortie?

CLAIRE. — Non... c'est-à-dire que nous sommes allés finir l'année chez les Ernstein.

FREYDIÈRES. — C'est vrai... au fait. Racontez-moi. Comment ça s'est-il passé? Mme Ernstein avait-elle donné suite à son projet de café-concert?

CLAIRE. — Mais oui. Mme Lacorte a dansé une valse renversée avec le jeune Listel, comme s'ils n'avaient fait que ça toute leur vie.

FREYDIÈRES. — C'était un joli numéro.

CLAIRE. — Mme des Trembles a chanté des chansons gaillardes : M. Loriot l'accompagnait au piano.

FREYDIÈRES. — Et Mme Ernstein n'a pas fait sa partie dans ce café-concert?

CLAIRE. — Elle a chanté et dansé avec M. de Meillan une jota aragonaise.

FREYDIÈRES. — Il y a encore des Pyrénées.

CLAIRE. — Elle avait un costume qui lui allait à ravir, une jupe très courte.

FREYDIÈRES. — Naturellement... dans cet ordre de plaisanteries, les plus courtes sont les meilleures.

CLAIRE. — De Meillan était en toréador.

FREYDIÈRES. — En garde! Ça devait être amusant toutes ces folles qui cabotinaient avec leurs amants.

CLAIRE. — Amusant, non, c'était plutôt attristant!

FREYDIÈRES. — Ah! il n'y a pas que les valses qui soient renversées dans ce milieu-là. Pourquoi riez-vous?

CLAIRE. — Je ris parce qu'il y a eu pourtant une chose réellement drôle. Toutes les personnes qui avaient ainsi chanté et dansé se trouvaient tellement bien dans leurs costumes qu'elles les ont gardés après, entre autres la petite Mme Plotter qui s'était habillée en petit tambour de la République, pour chanter des rondes enfantines.

FREYDIÈRES. — Non?

CLAIRE. — Je vous le jure.

FREYDIÈRES. — Mais c'est la femme de soixante ans!

CLAIRE. — Oui, et cet accoutrement était si peu en rapport avec son âge qu'il eût paru ironique de lui faire des compliments... Alors, pendant toute la soirée, on a fait semblant de ne pas s'en apercevoir. Elle a vraiment touché le fond du ridicule.

FREYDIÈRES. — On vous a fait la cour?

CLAIRE. — Oh! non. Lorsqu'une femme aime un homme comme je vous aime, elle est isolée; il y a autour d'elle une atmosphère qui la protège contre toutes les tentatives, comme il y a en elle une force qui la protège contre toutes les tentations. Les gens ne s'y trompent pas.

FREYDIÈRES. — Pourtant, Ernstein est toujours très assidu auprès de vous?

CLAIRE. — Oui, quand vous n'êtes pas là. Que voulez-vous? Il a commencé, il continue sans espoir, c'est un délicat hommage qu'il me rend.

FREYDIÈRES. — Oh! sans espoir. Ernstein est de ces hommes qui ont des théories générales sur les femmes : il attend toujours l'heure du muletier.

CLAIRE. — On attend l'heure que l'on peut. Vous n'êtes pas jaloux?

FREYDIÈRES. — Non... il ne faut même pas, vous, lui en vouloir.

Sur ces derniers mots, Etienne est entré.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIERES, ETIENNE

ÉTIENNE. — Ah! voilà ce bon Freydières... Vous allez bien, cher ami?... J'espère que vous avez pris des vacances!

FREYDIÈRES. — Oh! une semaine à peine.

ÉTIENNE. — Vous avez encore de la chance de pouvoir vous absenter même une semaine. Moi je ne le peux pas. Quand je pense qu'en quatre ans, depuis que nous sommes venus à Paris, je n'ai pas trouvé un moment pour aller chez moi, en Dauphiné!

FREYDIÈRES. — Vous êtes toujours très occupé.

ÉTIENNE. — Ne m'en parlez pas... Avec ça, Ernstein me laisse tout faire... il ne s'occupe de rien... il n'est jamais là... il part ce soir pour San Remo Ah! il ne se tue pas. A propos, Claire, tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre?

CLAIRE. — Non.

ÉTIENNE. — Delanglu sort d'ici.

CLAIRE. — Delanglu?

ÉTIENNE. — Oui... un ancien camarade d'école... Il m'a affirmé et il tient de source certaine qu'Ernstein va être nommé officier!

CLAIRE. — Comment, officier?

ÉTIENNE. — Oui, officier de la Légion d'honneur... Ça n'est pas dans la territoriale, bien sûr. C'est fait, la nomination va paraître dans quelques jours à l'*Officiel*.

CLAIRE. — Eh bien?

ÉTIENNE. — Eh bien! c'est indigne... c'est... c'est révoltant... c'est monstrueux!

CLAIRE. — Oh! monstrueux.

ÉTIENNE. — Ah! tu es bien comme les autres, toi... Parbleu, tu trouves ça tout naturel qu'Ernstein soit nommé officier, tandis que moi, ton mari, je ne suis rien, rien du tout. Tu admets aisément que ce soit moi qui travaille, qui m'esquinte comme je le fais, et que ce soit lui qui soit décoré.

CLAIRE. — Qu'est-ce que ça peut te faire?

ÉTIENNE. — Ça m'exaspère, ça me révolte... l'injustice me révolte... Ce n'est pas que je tienne à un misérable bout de ruban... Ah! grands dieux, je suis au-dessus de ça.

CLAIRE. — Eh bien! alors?

ÉTIENNE. — Seulement, dans tout ça, je trouve qu'Ernstein ne se conduit pas bien vis-à-vis de moi. Comment! c'est par Delanglu que j'apprends sa nomination!

FREYDIÈRES. — Il voulait sans doute vous en faire la surprise.

ÉTIENNE. — Et puis, surtout, je trouve qu'il manque de pudeur... oui, il devrait avoir la loyauté, la pudeur de dire aux personnages influents qu'il connaît : « J'ai là, à mes côtés, un collaborateur consciencieux, un ami dévoué qui fait toutes les études de ces travaux pour lesquels vous me comblez d'honneurs, parce que moi, Ernstein, j'en suis tout à fait incapable, et je suis resté ce que j'étais à l'école, c'est-à-dire un cancre, un véritable cancre. » Voyons, est-ce vrai?

FREYDIÈRES. — Reconnaissez, cher ami, qu'il est bien difficile à Ernstein de porter un tel jugement sur lui-même. Tout de même, il ne faut pas exagérer. Ernstein n'est pas dépourvu de mérite... c'est un administrateur de premier ordre.

ÉTIENNE — Il a surtout le mérite d'avoir de l'argent.

FREYDIÈRES. — C'en est un... Par là, il vous évite les préoccupations matérielles, et à des hommes d'études comme vous, il faut avant tout la tranquillité.

ÉTIENNE. — Et l'obscurité. (*Il se promène à grands pas. Claire et Freydières échangent des regards de lassitude.*) C'est comme pour ce dôme, le fameux dôme de l'Exposition... C'est moi qui en ai fait tous les calculs... Je les ai recommencés plus de dix fois, pour être sûr de ne pas me tromper... Pensez donc, cette responsabilité! J'ai passé les nuits à travailler, je ne mangeais plus, je ne dormais plus... tout ça, pour arriver à quoi? A ce qu'il soit connu dans le monde entier sous le nom de Dôme Ernstein... le Dôme Ernstein, c'est admirable!... c'est du plus haut comique!... Ah! la gloire et la popularité lui seront venues facilement à celui-là. Enfin,

je serai, toute ma vie, un collaborateur obscur.

CLAIRE. — N'as-tu pas toi-même des collaborateurs plus humbles. Il ne faut pas toujours regarder au-dessus de soi, mais au-dessous et, si tu te plains d'avoir passé quelques nuits à travailler, quelles paroles trouveras-tu donc pour plaindre ces malheureux ouvriers qui se sont tués, la semaine dernière, lorsqu'un échafaudage s'est écroulé?

ÉTIENNE. — Qu'est-ce que tu vas chercher là? Ça n'a pas le moindre rapport; il n'y a pas que les gens qui tombent des échafaudages qui se tuent Avec tous les tourments que j'ai, je pourrais bien y laisser ma peau, un de ces jours, moi aussi. Non, je fais un métier de dupe.

CLAIRE. — En quoi es-tu dupe? Ernstein a tenu ses engagements : il t'a fait une situation; il te donne une part dans ses bénéfices, c'est ce qu'il t'avait promis. Ces tourments dont tu parles, c'est toi-même qui te les crées et tu t'irrites là simplement pour des questions d'amour-propre.

ÉTIENNE. — D'amour-propre, tu as raison. Ah! tu en prends facilement ton parti. D'ailleurs les femmes ne comprennent rien à ces choses-là... les femmes, parbleu, les femmes... pourvu que le mari travaille, fasse de l'argent, comme on dit en Amérique, le reste importe peu. Il est là pour ça, le mari. C'est égal, j'étais plus heureux quand j'étais à Grenoble.

CLAIRE. — Mais là-bas, ton irritation était la même; tu voyais partout des injustices et des passe-droits; tout te portait ombrage et tu ne cessais de répéter que la vie, dans ces conditions, n'était plus tenable... enfin, exactement ce que tu dis maintenant et que j'avais prévu.



ÉTIENNE. — AH! VOILA CE BON FREYDIÈRES...

ÉTIENNE. — C'est entendu, j'ai un caractère insupportable, je ne peux rester nulle part, ni m'entendre avec personne. C'est ça que tu veux dire, n'est-ce pas? Mais alors, puisque tu me connais si bien, il fallait m'empêcher d'accepter les propositions d'Ernstein.

CLAIRE. — Aussi, c'est bien malgré mes conseils que tu les as acceptées, mais ta décision était irrévocable. N'intervertis donc pas les responsabilités. Au surplus, ce n'est pas

la première discussion que nous avons à ce sujet, et ce ne sera pas la dernière, hélas!

ÉTIENNE. — Tu as raison... tout est très bien... tu es contente, c'est le principal. (*Il tire sa montre.*) Trois heures et demie, il faut que je m'en aille.

CLAIRE. — Où vas-tu?

ÉTIENNE. — Je vais au chantier, voir où en sont les travaux, pendant qu'Ernstein se prépare à se reposer de mes fatigues sur la Côte d'Azur. Avec ça, il fait un temps de chien.

CLAIRE. — Tu ne peux pas remettre à demain?

ÉTIENNE, *haussant les épaules.* — Demain! c'est aujourd'hui que j'ai rendez-vous avec l'architecte. Un rendez-vous d'architecte, ça ne se remet pas comme ça. Enfin! tu n'es pas forcée de savoir. Il pleut, mon Dieu, il pleut, ça n'a aucune espèce d'importance, comme on dit maintenant. Je pataugerai dans la boue, voilà tout. Qu'est-ce que je risque? Un rhume; mettons les choses au pire, une bronchite, une fluxion de poitrine? Ce n'est pas à comparer, évidemment, avec ces malheureux ouvriers qui se sont tués en tombant d'un échafaudage... évidemment... Allons, au revoir, Freydières. Dites-moi, j'aurais besoin de vous parler à propos de ce brevet... je voudrais bien éviter un procès.

FREYDIÈRES. — Je suis à votre disposition.

ÉTIENNE. — Je passerai vous voir demain... Quel jour est-ce demain? Vendredi... c'est que ne pourrai peut-être pas... Au fait, venez donc dîner avec nous... c'est bien plus simple... nous causerons après dîner. Arrangez ça avec Claire.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLAIRE, FREYDIERES

CLAIRE. — Tu l'as entendu... tu vois que je n'exagère pas quand je te dis combien il devient désagréable.

FREYDIÈRES. — Il est resté celui qui est sorti le premier de l'Ecole; il ne supporte pas que, dans la vie, d'autres soient avant lui. Pauvre homme, il est à plaindre.

CLAIRE. — Sans doute, mais ceux qui sont autour de lui sont aussi à plaindre. Ah! je t'assure que la vie n'est pas drôle tous les jours.

FREYDIÈRES. — Pourtant tu devrais être habituée.

CLAIRE. — Je devrais; mais ça m'est toujours pénible, chaque fois que je le vois ainsi mécontent et injuste... Il ne peut plus souffrir Ernstein.

FREYDIÈRES. — C'est l'associé : en cela il ne fait qu'obéir aux lois de l'association.

CLAIRE. — Enfin! ne parlons plus de lui... tu es là, tu es là... c'est l'essentiel... Ah! vois-tu, j'ai tant besoin de me sentir aimée.

FREYDIÈRES. — Je t'aime, ma chère petite Claire, et je t'aime davantage quand je te vois un peu malheureuse.

CLAIRE. — C'est vrai... alors je voudrais l'être toujours.

FREYDIÈRES. — Non, ça n'est pas indispensable.

CLAIRE. — Et puis, je viens de rester huit jour seule... il ne faut plus être absent aussi longtemps. Loin de toi, mon cœur a eu bien froid.

FREYDIÈRES. — Ma pauvre chérie! mais je le réchaufferai, je le réchaufferai, ton cœur... oui, nous avons besoin d'être l'un à l'autre. Ecoute, écoute, je vais te dire au revoir.

CLAIRE. — Déjà!

FREYDIÈRES. — Attends... Je vais rentrer chez moi, chez nous, où tout est préparé pour te recevoir, et tu viendras me rejoindre tout à l'heure... Tu viendras?

CLAIRE. — Hélas! je ne pourrai pas.

FREYDIÈRES. — Pourquoi?

CLAIRE. — Il faut que je fasse une visite à Mme Ernstein.

FREYDIÈRES. — Oh!... Tu ne peux pas y aller une autre fois?

CLAIRE. — Mais non, c'est son premier jeudi... C'est son premier jeudi.

FREYDIÈRES. — Le diable emporte Mme Ernstein et son jeudi! Elle aurait vraiment pu choisir un autre jour.

CLAIRE. — Elle ne savait pas.

FREYDIÈRES. — Alors, fais ta visite tout de suite et viens après.

CLAIRE. — Après... c'est que je serai avec Madeleine...

FREYDIÈRES. — Ah! c'est juste, Madeleine, maintenant... Tu ne pourrais pas t'en débarrasser?

CLAIRE. — Oh! m'en débarrasser! je n'aime pas ce mot-là, quand il s'agit de ma fille.

FREYDIÈRES. — Bien sûr, quand il s'agit de ta fille, il faut peser ses paroles. Ah! je finirai par la détester, cette petite, si elle se trouve toujours entre nous.

CLAIRE. — Ah! ne dis pas ça...

FREYDIÈRES. — Mais si, je le dis...

Voyons, mets-toi à ma place; j'arrive ici, heureux de te revoir, et tout se ligue contre ma joie: c'est la mauvaise humeur de ton mari, c'est le jeudi de Mme Ernstein, c'est Madeleine! Comprends donc que j'aurais désiré te sentir plus à moi... Je te demande une heure, ce n'est pas beaucoup, pourtant... Depuis huit jours, je vis dans l'espérance et dans l'attente de cette heure-là, et tu me la refuses.

CLAIRE. — Je ne te la refuse pas... je la désire autant que toi... je t'explique pourquoi c'est impossible... je viendrai demain.

FREYDIÈRES. — Demain ce sera autre chose. Madeleine aura sans doute quelque cours de dessin ou de solfège auquel tu devras la conduire.

CLAIRE. — Il n'est pas question de ça... mais ce n'est plus une enfant, c'est bientôt une jeune fille, tu ne t'en aperçois donc pas?

FREYDIÈRES. — Alors?

CLAIRE. — Alors, tu devrais comprendre à quelles précautions je suis tenue envers elle.

FREYDIÈRES. — Quelles précautions?

CLAIRE. — Songe donc, si jamais elle se doutait! Car il suffit d'un hasard, d'une imprudence de ma part pour que ce témoin jusqu'ici candide devienne clairvoyant et même un juge. Je suis obligée de l'emmener aujourd'hui, n'en conclus pas qu'elle est toujours entre nous.

FREYDIÈRES, *criant.* — Certainement, elle est toujours entre nous.

CLAIRE. — Ne parle pas si haut.

FREYDIÈRES, *à mi-voix.* — Certainement, elle est toujours entre nous. Rappelle-toi, lorsque tu es venue à Paris, lorsque nous nous sommes retrouvés, c'est à cause d'elle que tu as lutté si longtemps contre moi et contre toi-même, contre ton amour... et, dans les commencements, lorsque je t'ai suppliée de partir avec moi et de nous aimer librement, c'est encore à cause d'elle que tu es restée.

CLAIRE. — Je ne pouvais pas l'abandonner ni mettre dans sa vie un exemple pareil. Certes, le scandale ne m'effrayait pas pour moi.

FREYDIÈRES. — Ce scandale n'eût été qu'un désordre apparent et momentané. En tous cas, il était préférable au désordre constant, à la régulière irrégularité que nous avons acceptée et dont nous souffrons tous les jours.

CLAIRE. — Ah! parfois, j'en arrive à le croire, surtout quand je te vois comme ça et que tu me reproches, à propos de la moindre contrariété, le sacrifice que j'ai fait en restant auprès de ma fille. Ce n'est pas généreux de ta part, car tu dois bien penser que, moi aussi, j'en sens profondément l'amertume.

FREYDIÈRES. — Je ne te reproche rien; seulement aujourd'hui, tu me fais prévoir que notre situation déjà si compliquée va se compliquer encore davantage parce que ta fille grandit... tu me fais prévoir, dans notre amour, encore plus de gêne, de contrainte, de ruses, de mensonges, de comédies, car c'est ça au fond... il y en a pourtant bien assez comme ça. Alors, dans ce cas, il vaudrait mieux avoir deux existences franchement séparées.

CLAIRE. — Séparées?... Comment ça?

FREYDIÈRES. — Je ne viendrai plus ici... je te verrai chez moi, quand tu pourras venir. De cette façon, je resterai en dehors de tant de choses qui me blessent, me chagrinent et me rendent injuste, je le sens bien; si nous n'avons que de rares instants à passer ensemble, je ne t'attristerai pas de ces récriminations qui jaillissent d'une existence irritante. Nous ne connaîtrons que des heures d'amour et d'étreintes.

CLAIRE. — Est-ce que deux êtres qui s'aiment peuvent se contenter de ces heures-là seulement, si ardentes et si rapprochées qu'elles puissent être? Mais, rappelle-toi, dans les commencements, nous avons essayé, nous n'avons pas pu.. Quel prétexte, d'abord, donnerais-tu pour ne plus revenir?

FREYDIÈRES. — J'en ai bien trouvé pour venir.

CLAIRE. — C'était plus facile!... Les circonstances ont permis que tu deviennes le familier et l'ami de cette maison... Profitons-en...

FREYDIÈRES. — Ah! nous en profitons... De ce côté-là, nous n'avons rien à nous reprocher. Mon couvert est mis ici tous les soirs, si je veux, entre le tien et celui de ta sœur, en face de ton mari et de ta fille.

CLAIRE. — Après tout, nous ne sommes pas des exceptions.

FREYDIÈRES. — Il faudrait en être.

CLAIRE. — Il aurait fallu commencer plus tôt et rester l'un et l'autre dans tout le devoir... Cette atmosphère de contraintes et de mensonges me pèse autant qu'à toi; mais nous la respirons ensemble et, quand je ne puis être à toi, comme aujourd'hui, j'ai du moins la consolation de te voir, de te parler, de t'entendre. J'ai besoin, comprends-tu, j'ai besoin que tu sois mêlé à ma vie, que tu sois dans ma vie... J'ai tout arrangé pour

ça... j'y suis trop habituée... et tu voudrais que brusquement...

FREYDIÈRES. — Ça peut se faire sans brusquerie.

CLAIRE, *dans les larmes.* — Alors, c'est la fin de tout... Il vaut mieux en finir tout de suite, si c'est ça que tu veux, plutôt que de séparer nos existences comme tu le proposes. Mais moi, je ne le veux pas... D'abord je ne le pourrai pas... c'est au-dessus de mes forces... rien qu'à cette pensée, vois-tu, il me semble que je tombe dans un grand trou noir... il me semble que je... je... je ne sais pas... tout m'est égal... tout m'est égal.

FREYDIÈRES. — Voyons, Claire, ne pleure pas... je t'en prie... ne pleure pas comme ça... si ta fille venait. Je suis désolé, je ne croyais pas... tu ne m'as pas du tout compris.

CLAIRE. — J'ai compris que tu me disais des choses effroyables.

FREYDIÈRES. — Non, mais raisonnables.

CLAIRE. — Oh!

FREYDIÈRES. — Je n'ai fait que te suivre; c'est toi qui as commencé... tu m'as dit...

CLAIRE. — Moi, je t'ai dit des choses raisonnables?

FREYDIÈRES. — Mais oui, tu m'as dit que Madeleine pourrait s'apercevoir...

CLAIRE. — Mais elle ne s'apercevra de rien du tout.

FREYDIÈRES. — Alors, bien.

CLAIRE. — C'est vrai, je ne sais même pas pourquoi je t'ai parlé de ça... Nous ne nous affichons pas, Dieu merci! Et puis elle a pour moi une adoration qui l'aveugle, elle est toute innocence, elle ne connaît pas d'autres jeunes filles plus averties, elle est toujours restée auprès de moi, elle t'a toujours vu dans cette maison. Alors, comment veux-tu qu'une telle pensée entre dans son esprit?



FREYDIÈRES. — JE N'AI FAIT QUE TE SUIVRE.

FREYDIÈRES. — C'est très juste.

CLAIRE. — Tu ris?

FREYDIÈRES. — Je souris et tu pleures... je suis doublement désarmé.

CLAIRE. — Tu me trouves inconséquente.

FREYDIÈRES. — Tu ne l'es pas plus que moi.

CLAIRE. — Il ne faut pas me demander d'être héroïque... Ah! vois-tu, tu n'as pas besoin de me tourmenter. Et surtout ne t'en prends pas à Madeleine... ne la déteste pas, aime-la au contraire. Si tu savais quelle exquise compagne elle est pour moi et combien le plus souvent la maison me serait pénible sans elle; tandis qu'elle en est le clair sourire et la tendre joie. C'est un lis gai qui fleurit auprès de moi et, quand tu es absent,

comme ces jours-ci, elle me fait tout de même trouver les heures moins noires. Et puis, c'est la seule qui sache bien me parler de toi.

FREYDIÈRES. — C'est vrai? Pauvre petite!

CLAIRE. — J'ai déjà assez de remords de partager ma tendresse entre elle et toi, car elle m'aime exclusivement et c'est en quoi elle m'est supérieure.

FREYDIÈRES. — Ce n'est pas la même chose : une femme peut être à la fois une amante et une mère, tu en es la preuve passionnée. Elle aussi, plus tard, partagera sa tendresse entre toi et l'homme qu'elle aura choisi... si elle la partage... car elle peut se donner corps et âme à cet étranger et tu ne compteras plus guère.

CLAIRE. — Ah ! tais-toi, tais-toi, tu dis peut-être la vérité... et c'est à elle pourtant que j'aurai sacrifié la plus belle chose qui soit au monde : la liberté dans l'amour.

FREYDIÈRES. — Oui, la liberté dans l'amour. Ah ! Claire, songes-tu parfois aux bonheurs qui nous sont défendus ? Tiens ! j'y pensais encore ce matin, dans le train qui me ramenait vers toi. Songes-tu que nous ne voyagerons jamais ensemble, seuls, tous les deux, que nul train ne nous emportera vers des rivages bleus et qu'il existe des villes de rêve et des paysages d'émotion et que nous mourrons sans les avoir jamais contemplés ensemble ? Et, jamais non plus, nous ne pourrons vivre seuls, sous le même toit, dans la maison tranquille, dans l'intimité charmante des longues causeries parmi les choses familières; nous ne connaîtrons jamais la tendre continuité des heures... Ah! vois-tu, je trouve cette pensée-là poignante. C'est toute la tristesse d'une liaison comme la nôtre. Enfin! la grande lumière n'est pas pour nous et nous sommes condamnés à n'être que deux pauvres petites ombres, dans un perpétuel crépuscule, comme en ce moment.

CLAIRE. — Nous ne sommes pas toujours des ombres : songe aux instants où je suis une femme contre ta poitrine et dans tes bras. Nous n'avons pas la liberté dans l'amour; mais en revanche, je te donne tant d'amour!

FREYDIÈRES. — C'est vrai; mais, moi aussi, je t'adore, tu le sais bien; je ferai ce que tu voudras, je te demande pardon de t'avoir fait de la peine et j'embrasse tes chers yeux qui ont pleuré.

CLAIRE. — Ah! mes pauvres yeux, auront-ils versé des larmes à cause de toi!... Tu as été bien méchant tout à l'heure... si méchant même...

FREYDIÈRES. — Que tu viendras demain.

CLAIRE. — Oui, et tu auras la maîtresse la plus fervente. (*Ils s'étreignent longuement lèvres à lèvres; on entend une porte se fermer. Elle le quitte brusquement.*) On vient... fais attention.

SCÈNE IX

CLAIRE, FREYDIÈRES, MADELEINE

MADELEINE, *entrant*. — Oh! comme il fait sombre ici!

CLAIRE. — C'est vrai. La nuit vient vite.

Elle va tourner les boutons d'électricité.

MADELEINE. — Bonjour, monsieur Freydières.

FREYDIÈRES. — Bonjour, Madeleine.

MADELEINE. — Maman, tu sais qu'il est cinq heures. Ne devons-nous pas aller chez Mme Ernstein?

CLAIRE. — Je vais m'apprêter.

FREYDIÈRES. — Au revoir, madame, je vais vous laisser faire votre visite.

MADELEINE. — Vous vous en allez quand j'arrive? Savez-vous que ça n'est pas très poli? Vous pouvez bien rester un peu avec moi.

CLAIRE. — Mais oui, restez donc avec Madeleine... nous descendrons ensemble... je n'en ai pas pour longtemps. A tout à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE X

FREYDIÈRES, MADELEINE

MADELEINE. — Vous devriez venir avec nous chez les Ernstein.

FREYDIÈRES. — Oh! non... il faut que je rentre chez moi... j'ai à travailler.

MADELEINE. — Vous avez fait un bon voyage?

FREYDIÈRES. — Très bon.

MADELEINE. — Votre mère se porte bien?

FREYDIÈRES. — Aussi bien que possible.

MADELEINE. — Je vous remercie des chocolats que vous m'avez envoyés dans une magnifique boîte... beaucoup trop belle même.

Venez ici que je vous gronde bien fort. Non, sérieusement, vous m'avez gâtée.

FREYDIÈRES. — Vous m'avez déjà remercié : vous m'avez écrit une lettre charmante.

MADELEINE. — Oui, je crois qu'elle était charmante. Je suis contente de vous revoir; vous n'avez pourtant été absent que huit jours et il me semble qu'il y a beaucoup plus longtemps que vous êtes parti. C'est étonnant comme votre absence a fait un vide ici. Je suis tellement habituée à vous voir, à causer avec vous. Alors, vous me manquez... Et puis, vous êtes mon ami... n'est-ce pas?

FREYDIÈRES. — Mais certainement. Et avez-vous reçu beaucoup d'étrennes?

MADELEINE. — Je n'ai pas à me plaindre. D'abord, maman m'a donné une très jolie bague. Tenez, regardez.

FREYDIÈRES. — En effet, elle est très jolie.

MADELEINE. — Oh! maman a tant de goût. Papa, lui, m'a donné un très bel album avec mon chiffre et un fermoir en or, un album qui ferme à clé.

FREYDIÈRES. — A clé?

MADELEINE. — Oui, c'est pour écrire mon journal.

FREYDIÈRES. — Votre journal? Marie Bashkirtseff.

MADELEINE. — Connais pas.

FREYDIÈRES. — Et qu'allez-vous écrire là-dedans, sans indiscrétion?

MADELEINE. — Dame, mes pensées, mes impressions.

FREYDIÈRES. — Vous avez donc des impressions?

MADELEINE. — Je ne sais pas... je crois... vous vous imaginez peut-être que je pousse comme une salade.

FREYDIÈRES. — Oh! oh. oh! une salade... la grossièreté de ça!

MADELEINE. — Mais vous devenez insolent!

FREYDIÈRES. — Alors, vous avez décidé qu'à partir du premier janvier de cette année, vous penseriez, vous sentiriez?

MADELEINE. — A partir du premier janvier exactement, vous l'avez dit et vous ne saviez même pas si bien dire. Oui, j'ai des sensations nouvelles... des pensées sérieuses, graves même... je n'envisage plus la vie comme avant.

FREYDIÈRES, *souriant*. — Vous évoluez?

MADELEINE. — Oui... il ne faut pas sourire. Je sais bien que vous me considérez toujours comme une petite fille.

FREYDIÈRES. — Oh! quelle idée. Je n'oserais pas... Qu'est-ce qui peut vous faire croire ça?

MADELEINE. — Si, si, vous me traitez toujours en backfisch.

FREYDIÈRES. — Oh! oh! en backfisch... qu'est-ce encore que ce mot-là?

MADELEINE. — C'est un mot allemand qui signifie poisson frit... et c'est par ce mot-là qu'on désigne en Allemagne les jeunes filles dans l'âge ingrat, ou si vous aimez mieux



MADELEINE. — JE N'AI PAS A ME PLAINDRE.

dans l'âge bête... vous savez les jupes courtes et les nattes dans le dos. Je ne suis plus cette personne-là. Je peux entendre des choses graves.

FREYDIÈRES. — Je n'en doute pas. Et qu'est-ce qu'on vous a donné encore?

MADELEINE. — Grand'mère m'a donné un bronze, pour orner ma chambre... un bronze artistique, puisque ça représente un amour qui fait des bulles de savon. Je l'ai mis sur mon bureau, mais quand grand'mère sera partie, je le fourrerai dans une armoire... Je ne connais rien de plus laid.

FREYDIÈRES. — Ce n'est pas si laid que ça.

MADELEINE. — Le voulez-vous?... Je vous le donne.

FREYDIÈRES. — Oh! non.

MADELEINE. — Vous voyez bien. Une bulle de savon en bronze, c'est tout de suite léger... ça a l'air d'un biscaïen.

FREYDIÈRES. — Calmez-vous... calmez vous!

MADELEINE. — Oui, je le fourrerai dans une armoire et ne l'en retirerai que lorsque grand'mère reviendra. *You comprend?*

FREYDIÈRES. — Oh! parfaitement.

MADELEINE, *l'imitant.* — Oh! parfaitement!

Elle éclate de rire. Claire entre.

CLAIRE. — Mon Dieu! comme tu es gaie! Tu as bien raison, va, tu ne riras pas plus jeune.

MADELEINE. — Je ne rirai peut-être pas plus vieille.

CLAIRE. — Eh bien! nous partons.

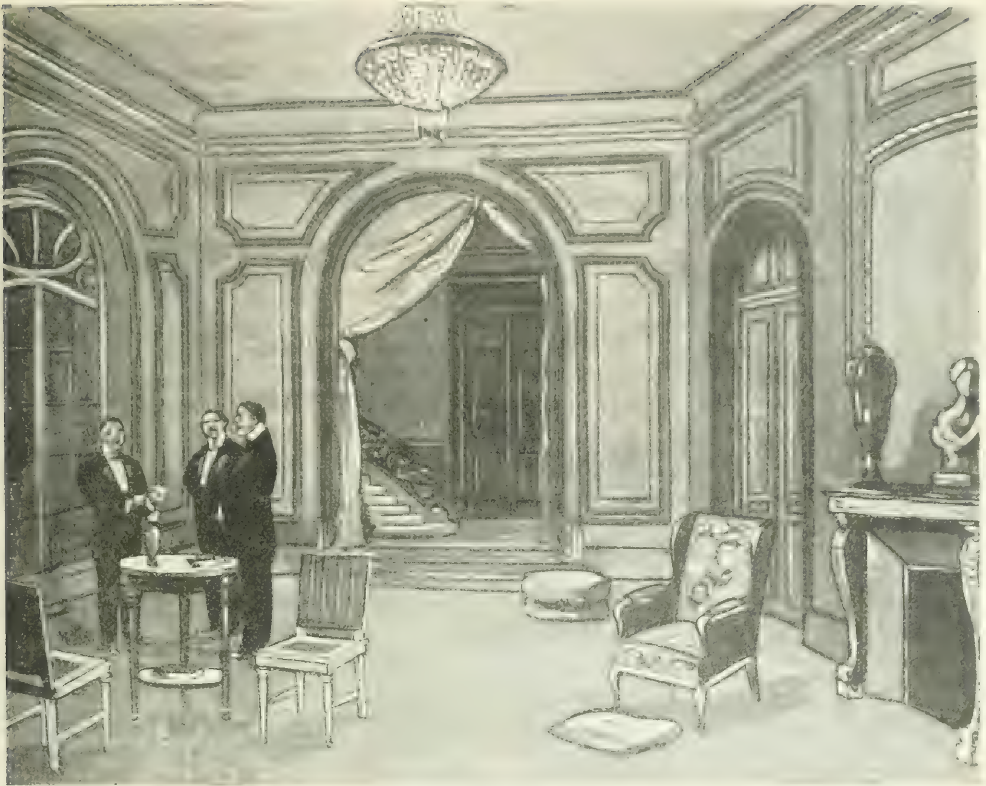
MADELEINE. — *Andiamo!*

CLAIRE. — Alors, vous dînez avec nous demain, Freydières?

MADELEINE. — Oh! quel bonheur! il dine avec nous.

Elle sort, puis Claire suivie de Freydières. Rideau.





PRABERT. — QU'EST-CE QUE VOUS FAITES LA ?

ACTE TROISIÈME

Dix-huit mois après, chez les Ernstein. — Un petit salon très élégant; porte-fenêtre à gauche donnant sur le jardin; dans le fond, un escalier par lequel on monte à une galerie conduisant à la salle de bal. Porte à droite.

Au lever du rideau, deux jeunes gens, Luynais et Clémentier, causent près de l'embrasure de la porte-fenêtre qui donne sur le jardin; un troisième, Prabert, vient les rejoindre.

SCÈNE PREMIÈRE

—

LUYNAIS, CLEMENTIER, PRABERT

PRABERT. — Qu'est-ce que vous faites là ?

LUYNAIS. — Tu le vois... nous prenons l'air entre deux airs.

CLÉMENTIER. — C'est toujours la partie de concert ?

PRABERT. — Vous n'entendez donc pas?

On entend une voix de femme qui chante.

« *Amour, viens aider ma faiblesse,*
Verse le poison dans son sein ! »

LUYNAIS. — Qui chante là ?

PRABERT. — Mais c'est Mme Ernstein.

CLÉMENTIER. — C'est son droit, elle est chez elle.

Une voix d'homme a succédé à la voix de femme :

« *J'ai gravi la montagne*
Pour venir jusqu'à toi.
Dagon qui m'accompagne
M'a guidé vers ton toit ! »

LUYNAIS. — Ah ! c'est Mme Ernstein... écoutez donc comme elle a une grosse voix ce soir !

PRABERT. — Ce n'est pas elle, la grosse voix... c'est le Grand-Prêtre...

CLÉMENTIER. — Quel Grand-Prêtre?

PRABERT. — D'où sortez-vous? Vous n'avez donc pas regardé le programme : on joue le second acte de *Samson et Dalila* avec les costumes, un magnifique décor.

CLÉMENTIER. — Vous m'en direz tant!

LUYNAIS. — Mme Ernstein doit être très belle en Dalila.

PRABERT. — Très belle... elle a surtout une coiffure qui lui va...

LUYNAIS. — Comme un gant.

PRABERT. — Tu es bête.

CLÉMENTIER. — Et Samson?

PRABERT. — C'est M. Fontenay.

CLÉMENTIER. — Bravo! bravo!

LUYNAIS. — Ainsi, une chose pareille se passe ce soir, chez les Ernstein et, demain, quelques privilégiés pourront dire avec fierté : « J'y étais. » C'est admirable!

CLÉMENTIER. — C'est renversant! Nous en avons une veine.

PRABERT. — Vous y êtes de loin... vous devriez vous rapprocher, avoir l'air au moins de vous intéresser à ce qui se fait; vous n'êtes pas polis en restant ainsi à l'écart.

LUYNAIS. — Mon brave ami, nous ne bougerons pas d'ici. Que Mme Ernstein chante, ça la regarde, c'est son affaire; dans une soirée comme celle-ci, chacun a ses attributions : la nôtre est de rester dans l'embrasure de cette fenêtre.

CLÉMENTIER. — Nous sommes les jeunes gens préposés aux embrasures.

PRABERT. — Eh bien! moi, je vais rentrer dans le grand salon.

LUYNAIS, *avec force.* — D'où tu n'aurais jamais dû sortir.

PRABERT. — Et où il y a des jeunes filles ravissantes.

LUYNAIS. — Je les connais, tes jeunes filles, c'est toujours les mêmes.

PRABERT. — Il y en a une nouvelle... une petite créature adorable, exquise, délicieuse, blonde, des yeux bleus, un petit nez pas plus gros qu'une noisette, une bouche comme une cerise... une taille de guêpe, une gorge...

CLÉMENTIER. — De guêpe, ne cherchez pas.

PRABERT. — Une gorge de jeune déesse... des hanches...

LUYNAIS. — De guêpe... vas-y donc!

PRABERT. — Comme c'est spirituel!... des hanches qui n'ont pas dit leur dernier mot...

LUYNAIS. — Et qui ne le diront peut-être jamais!

PRABERT. — Et une attache de cou... une nuque!... et vous savez si j'aime les nuques.

LUYNAIS. — Elles te le rendent bien.

CLÉMENTIER. — Et qui est cette merveille dont vous parlez comme le jeune Montaigut quand il vit pour la première fois Mlle Capulet ?

PRABERT. — C'est Mlle Jadain.

LUYNAIS. — La fille de Jadain, l'associé d'Ernstein?

PRABERT. — Oui.

CLÉMENTIER. — Je ne la connais pas; mais, d'autorité, je préfère sa mère. D'ailleurs, chaque fois qu'on m'a présenté une jeune fille, je suis tombé éperdument amoureux de la mère... c'est nerveux!... Ainsi je donnerais toutes les jeunes filles qui sont ici, y compris sa fille, pour Mme Jadain. Ah! celle-là, quelle maîtresse incomparable ça doit être. Ce n'est pas votre avis?

LUYNAIS. — Je ne sais pas, moi. C'est à Freydières qu'il faut demander ça.

CLÉMENTIER. — Elle en est toujours très amoureuse.

PRABERT. — Ça dure depuis cinq ans et il n'y a pas de raison pour que ça finisse; mais vous verrez sa fille, elle est très bien.

CLÉMENTIER. — Prabert a beaucoup de succès auprès des jeunes filles.

LUYNAIS. — Il est joli garçon et il a des gilets personnels, c'est une entrée en matière. Et puis, il ne manque pas d'aplomb. Sous son frac d'homme du monde, c'est un maréchal des logis; il me rappelle ce favori d'une reine d'Angleterre qui, sous des dehors séduisants, cachait une âme basse.

PRABERT. — Dis donc, toi.

LUYNAIS. — Ça ne t'enlève aucune de tes autres qualités, d'abord, parce que tu n'en as pas; mais te voilà emballé sur cette petite Jadain, tu vas te faire présenter, danser avec elle et lui dire des horreurs... c'est le résultat de tes mauvaises lectures. Quel plaisir peux-tu trouver à ça?

PRABERT. — Celui de sentir contre moi un être délicat, fragile.

LUYNAIS. — A quoi ça t'avance-t-il, puisque tu ne vas pas plus loin? C'est une jouissance de vieux monsieur. Tu n'es qu'un corrupteur... un corrupteur, pas même, un fricoteur. Voilà ce que tu es. C'est dégoûtant! Tu ne seras jamais l'initiateur.

PRABERT. — Qu'en sais-tu?... J'en épouserai peut-être une un jour.

LUYNAIS. — Oui... tu es bien capable de te marier avec une jeune fille qu'on t'aura

présentée, comme ça, un soir dans un bal. Quelle banalité! Ah! mieux vaut cent fois épouser sa maîtresse.

PRABERT. — Pourquoi n'épouses-tu pas la tienne?

LUYNAIS. — Parce qu'elle ne veut pas se marier avant sa mère. Elle me l'a dit : je ne veux pas être mariée et que maman reste fille.

CLÉMENTIER. — Le concert est fini. On éclate en applaudissements.

En effet, on entend le bruit des applaudissements.

SCÈNE II

CLAIRE JADAIN, MADELEINE, MADAME LACORTE, FREYDIERES, DE MEILLAN, JADAIN, HEYBENS, etc., qui entourent MADAME ERNSTEIN-DALILA, FONTENAY-SAMSON et le GRAND-PRETRE.

Des gens se répandent dans le petit salon et en exclamations admiratives. Tohu-bohu, brouhaha. On entend des phrases comme celles-ci :



PRABERT. — MADAME, VOULEZ-VOUS ME PRÉSENTEP A Mlle JADAIN?

VOIX DIVERSES. — C'est admirable! c'est superbe... Quelle voix délicieuse, chaude. La voix de Bréval... et ce costume... une merveille... etc.

MADAME ERNSTEIN. — Oh! c'est un plaisir de chanter avec lui.

Elle désigne Samson.

MADAME LACORTE. — Le fait est que vous vous complétez admirablement. Quel beau couple, quel ravissant duo! c'est une joie de vous entendre.

Cependant Luynais et Clémentier se sont rapprochés.

LUYNAIS, *à Mme Ernstein.* — Ah! madame, je ne vous fais pas de compliments.

CLÉMENTIER. — Vous m'avez donné le grand frisson.

MADAME ERNSTEIN. — C'est vrai?

LUYNAIS. — Rien qu'à vous écouter, nous étions devenus tout pâles.

CLÉMENTIER. — Il n'exagère pas... Comment vous remercier du plaisir que vous m'avez fait?

MADAME ERNSTEIN. — C'est bien simple, en vous occupant des jeunes filles, en leur offrant le bras pour les conduire au buffet, pendant qu'on va ouvrir les fenêtres dans le grand salon pour donner un peu d'air... Il faisait une chaleur là-dedans! Alors, il y a des jeunes filles qui doivent littéralement mourir de soif.

LUYNAIS. — Et elles espèrent le bras protecteur sur lequel s'appuyer pour glisser vers les coupes de champagne.

MADAME ERNSTEIN. — Vous avez compris?

LUYNAIS. — Elles n'ont donc pas de frères?

CLÉMENTIER. — Pas de parents?

LUYNAIS. — Pas d'amis?

MADAME ERNSTEIN. — Allez... Allez!...

PRABERT, *à Mme Ernstein.* — Madame, voulez-vous me présenter à Mlle Jadain?

MADAME ERNSTEIN. — Que vous avais-je dit? N'est-ce pas qu'elle est jolie?

PRABERT. — Ravissante!

MADAME ERNSTEIN. — Et puis, c'est une vraie jeune fille; elle vient d'avoir dix-huit ans; elle fait ce soir son entrée dans le monde; c'est son premier bal. Promettez-moi d'être très convenable.

PRABERT. — Mais je n'ai pas l'habitude...

MADAME ERNSTEIN. — C'est que je vous connais... vous avez une réputation...

PRABERT. — Je vaux mieux que ma réputation, je vous assure... On va danser, n'est-ce pas?

MADAME ERNSTEIN. — Oh! il est déjà tard. On va faire deux ou trois tours de valse avant le cotillon.

Elle amène Prabert auprès de Madeleine qui est dans un petit groupe avec sa mère, son père. Freydieres.

MADAME ERNSTEIN. — Madeleine, je vous présente M. Prabert.

PRABERT, *s'inclinant.* — Mademoiselle, voudrez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première valse?

MADELEINE. — Oui, monsieur.

PRABERT. — Vous n'avez pas soif, mademoiselle?

MADELEINE. — Si, monsieur, j'ai très soif.

PRABERT. — Me permettrez-vous de vous accompagner au buffet?

MADELEINE, *à sa mère.* — Maman, je te retrouverai ici.

CLAIRE. — Oui, ma chérie... tu me retrouveras ici dans ce petit salon.

Madeleine sort au bras de Prabert ; Mme Ernstein glisse vers un autre groupe. Fontenay cause avec le Grand-Prêtre, de Meillan avec une très jolie femme, Mme Lacorte ; Ernstein est venu auprès d'un jeune homme à barbe noire qui est tout seul et qui n'a pas l'air de s'amuser.

SCÈNE III

ERNSTEIN, HEYBENS

ERNSTEIN. — Vous êtes là tout seul, Heybens?

HEYBENS. — Mais oui...

ERNSTEIN. — Vous ne vous amusez pas beaucoup, peut-être?

HEYBENS. — Je ne m'ennuie pas. Comme Mme Ernstein a bien chanté! J'ignorais qu'elle possédât ce beau talent!

ERNSTEIN. — Comment, vous ne saviez pas?... C'est vrai, au fait, vous n'êtes plus Parisien.

HEYBENS. — Dame, parti depuis huit ans et arrivé d'avant-hier...

ERNSTEIN. — C'est juste... Eh bien! oui. ma femme est passionnée de musique et elle chante gentiment.

HEYBENS. — Elle chante tout à fait comme une artiste. Ça doit être bien agréable pour vous.

ERNSTEIN. — Agréable, oui... il y a les gammes... les gammes. On n'arrive pas à ce

résultat-là sans faire beaucoup de gammes Tout se paye.

HEYBENS. — Dites-moi... il me semble que je connais cet hôtel... est-ce que ce n'est pas l'hôtel de Juliette d'Herblay?

ERNSTEIN. — C'est lui-même. A l'époque où je me suis marié, elle a épousé un Roumain qui l'a emmenée dans son pays. Alors, j'ai acheté son hôtel.

HEYBENS. — Oh! mais alors, je crois bien que je le connais. J'y ai fait la fête dans cet hôtel. Un soir... je me rappelle... on avait bien dîné... Un Anglais complètement ivre avait parié de danser en tenant dans sa bouche le canon d'un revolver chargé. Il est tombé, tenez... là... près de cette porte. Le coup est parti et l'homme ne s'est pas relevé.

ERNSTEIN. — Oui, oui, je sais... on s'y est bien amusé... Vous ne venez pas prendre quelque chose au buffet?

HEYBENS. — Merci, je vais m'en aller... Je suis un peu dépaysé... vous comprenez, après quelques années d'absence... c'est étonnant comme tout change à Paris... Je ne connais plus personne.

ERNSTEIN. — Restez donc. Je vais vous présenter à ma nièce... c'est cette très jolie personne que vous voyez là, qui a l'air d'un Van Loo.

Il désigne Mme Lacorte.

HEYBENS. — En effet.

ERNSTEIN. — Ah! ah! Vous ne voulez plus vous en aller, à présent. D'ailleurs, vous l'avez connue quand elle était jeune fille : Floumoune, on l'appelait Floumoune...

HEYBENS. — Ah! c'est Floumoune! Je ne l'aurais pas reconnue.

ERNSTEIN. — Elle est mariée, elle s'appelle Mme Lacorte. Venez, je vais vous présenter ou plutôt vous représenter. C'est une adorable bavarde, elle vous mettra vite au courant.

Il entraîne Heybens auprès de Mme Lacorte.

SCÈNE IV

ERNSTEIN, HEYBENS, MADAME LACORTE

ERNSTEIN. — Pauline!

MADAME LACORTE. — Mon oncle?

ERNSTEIN. — Permets-moi de te présenter M. Heybens, un de mes bons amis que tu connais déjà; c'est un de nos prospecteurs les plus remarquables. Je l'ai envoyé en Annam étudier le terrain, et il vient de découvrir des mines d'or qui feront parler d'elles.

MADAME LACORTE. — Je reconnais très bien M. Heybens. Vous avez laissé pousser votre barbe?

HEYBENS. — Quelle mémoire vous avez, madame!

MADAME LACORTE. — N'est-ce pas, monsieur? et vous avez bruni.

HEYBENS. — Le soleil!

MADAME LACORTE. — J'allais vous le dire... Ça vous va très bien.

ERNSTEIN. — Imagine-toi qu'il voulait s'en aller...

MADAME LACORTE. — C'est un crime.

ERNSTEIN. — Parce qu'il ne connaît personne.

MADAME LACORTE. — C'est un enfantillage.

ERNSTEIN. — Alors, je te l'ai amené pour le mettre au courant.

MADAME LACORTE. — Je crois bien.

ERNSTEIN. — Ce sera une bonne action.

MADAME LACORTE. — Je ferai de mon mieux, mon bon oncle.

Ernstein les quitte. Ils causent.

SCÈNE V

CLAIRE, FREYDIERES, ETIENNE

ÉTIENNE, *très animé.* — Tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre? Ernstein va être nommé président de la chambre syndicale des constructeurs. Cet homme qui n'a jamais rien construit, c'est admirable!

CLAIRE. — Ne parle pas si haut. Ne t'indigne pas ici... ce n'est ni l'endroit, ni le moment. Tu t'indigneras à la maison. D'ailleurs, les honneurs viendront aussi pour toi... aie un peu de patience... tu sais bien qu'on s'en occupe.

ÉTIENNE. — Je t'affirme que si, au 14 juillet prochain, je ne suis pas décoré, je quitte Ernstein.

FREYDIÈRES. — Où irez-vous?

ÉTIENNE. — Ah! Je ne suis pas embarrassé... on m'offre des affaires superbes... Seulement, en France, nous sommes timorés... il ne faut pas hésiter à se déplacer, et au besoin à s'expatrier. Quoi?

CLAIRE. — Mais je ne dis rien, mon ami.

ÉTIENNE, *avec force.* — Eh bien! nous

irons à Beauvais... nous irons à Beauvais... On me propose d'acheter la maison Debelker qui deviendra la maison Jadain et, si je me donne du mal, ce ne sera pas pour Ernstein, mais pour moi...

Il continue de causer avec animation, tandis que Claire l'entraîne et tâche à le calmer.

SCÈNE VI

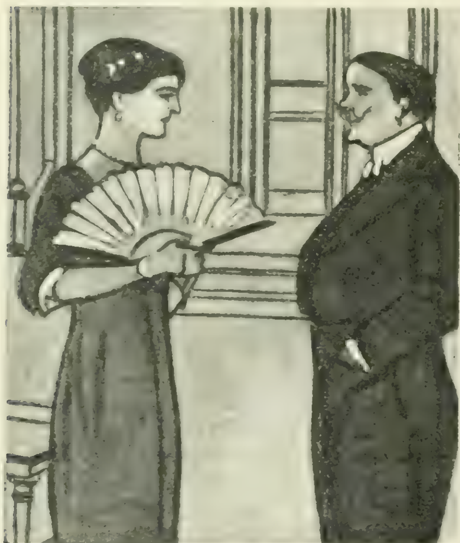
HEYBENS, MADAME LACORTE

HEYBENS. — Vous êtes très documentée.

MADAME LACORTE. — Nécessairement.

HEYBENS. — Continuez. C'est très intéressant. Alors, Mme Ernstein?...

MADAME LACORTE. — Oui, et le jeune homme avec lequel je causais quand mon oncle nous a interrompus, c'est M. de Meillan.



HEYBENS. — VOUS ÊTES TRÈS DOCUMENTÉE.

le prédécesseur de Fontenay, celui qui chantait Samson, ce soir, avec ma tante et qui est le ténor qu'elle aime pour l'instant. Naturellement, de Meillan trouve que Fontenay ne sait pas chanter, qu'il a une voix blanche et que c'est l'abomination de la désolation. Quant au Grand-Prêtre, c'est un petit jeune homme qui est aussi amoureux de ma tante et s'est mis à chanter pour l'approcher plus facilement. Il n'a aucune disposition et se couvre de ridicule. D'ailleurs, il perd son temps : c'est une basse, et les basses ne sont jamais aimées... pas plus dans la vie que dans les opéras. La clé de *fa* n'ouvre pas le cœur des femmes en général, ni de ma tante en particulier.

ERNSTEIN, *survenant.* — Eh bien! ça marche?... tu mets Heybens au courant?

MADAME LACORTE, *modestement.* — Oui, mon bon oncle, je fais de mon mieux.

ERNSTEIN. — Oh! je suis bien tranquille. (*Il tape familièrement sur l'épaule d'Heybens.*) Je vous le disais bien, vous êtes en bonnes mains.

Il s'en va.

MADAME LACORTE. — Ah! ah! C'est toujours drôle!

A ce moment, il n'y a plus dans le petit salon que Mme Lacorte et Heybens et, à l'autre extrémité, près de la porte-fenêtre, Freydières et Claire.

HEYBENS. — Vous êtes méchante, vous.

MADAME LACORTE. — Je suis très gentille, au contraire. Voyons, vous ennuyez-vous avec moi?

HEYBENS. — Pas une minute, vous me faites si bien les déshonneurs de la maison. Dites-moi, est-ce que ce n'est pas Freydières, l'avocat, qui est là, près de la fenêtre?

MADAME LACORTE. — Oui, c'est lui.

HEYBENS. — Avec qui donc cause-t-il?

MADAME LACORTE, *riant.* — Ah! ah!

HEYBENS. — Quoi donc?

MADAME LACORTE. — C'est vrai, au fait, vous ne pouvez pas savoir. C'est Mme Jadain, la femme de l'associé d'Ernstein. Je vais vous raconter ça... Oh! c'est tout un roman; mais ne restons pas là, d'autant plus que nous devons bien les gêner. Figurez-vous qu'ils étaient amis d'enfance et il paraît que, depuis l'âge de raison, ils s'aimaient à la folie... Les Jadain sont venus à Paris et naturellement...

Elle l'entraîne tout en causant. Maintenant le petit salon est vide. Claire et Freydières restent seuls.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES

CLAIRE. — Nous sommes seuls.

FREYDIÈRES. — Oh! seuls.

CLAIRE. — Tout le monde est au buffet;

maintenant, tu peux me dire si j'ai une jolie robe, si je te plais.

FREYDIÈRES. — Prenez garde, prenez garde.

CLAIRE. — Comme vous êtes prudent!

FREYDIÈRES. — Et comme vous l'êtes peu!

CLAIRE. — J'ai l'occasion de causer avec vous, j'en profite. Je ne vous vois plus... tous ces temps-ci, vous n'êtes pas venu déjeuner ni dîner une seule fois à la maison.

FREYDIÈRES. — Vous savez pourquoi... Je travaillais.

CLAIRE. — Nulle plus que moi ne respecte votre travail... vous avez dîné en ville, pourtant.

FREYDIÈRES. — Il y a des obligations auxquelles je ne peux me soustraire... comprenez donc que dans ma situation...

CLAIRE. — C'est vrai... j'ai tort... j'empiète sur votre existence et j'ai l'air de contrôler vos faits et gestes... Alors ça vous impatiente... je suis maladroite, n'est-ce pas?

FREYDIÈRES. — Mais non.

CLAIRE. — Ah! j'obéis à la règle commune qui veut que lorsqu'une femme se croit moins aimée, elle se rende encore moins aimable.

FREYDIÈRES. — Vous êtes sévère envers vous et vous vous alarmez sans raison.

CLAIRE. — C'est votre faute... vous avez un air singulier, ce soir; vous n'êtes pas comme d'habitude.

FREYDIÈRES. — Mais si, je vous assure.

CLAIRE. — Mais non, je vous jure. Voyons, vous n'êtes pas fâché? Je ne vous ai rien fait?

FREYDIÈRES. — Oh! Claire, fâché, pourquoi?

CLAIRE. — Je ne sais pas, moi... Quelquefois, il faut si peu de chose. Alors, je cherche. Vous ne me trouvez pas trop décolletée?... Je sais que vous n'aimez pas ça.

FREYDIÈRES. — Mais non... il me semble que vous êtes décolletée comme les autres femmes.

CLAIRE. — Comme les autres femmes, oui. C'est effrayant ce que vous venez de dire là.

FREYDIÈRES. — Pourquoi, effrayant?

CLAIRE. — Si vous ne comprenez pas pourquoi, c'est pis encore.

FREYDIÈRES. — Vous attachez à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas.

CLAIRE. — Vous avez raison, je vous demande pardon, ne faites pas attention... je suis très maladroite, je le sens bien. (*Elle va près de la porte-fenêtre.*) Ah! on respire... comme il fait doux! C'est par un pareil soir, il y a cinq ans, au mois de juin, que nous nous sommes retrouvés ici... vous vous souvenez?

FREYDIÈRES. — Oui, je me souviens.

CLAIRE. — Nous étions assis là-bas, sur ce banc, auprès des magnolias. Mme Ernstein et de Meillan chantaient et s'embrassaient tour à tour, mon mari examinait des plans avec Ernstein; cependant, vous me persuadiez que vous ne m'aviez pas oubliée, vous me disiez des choses infiniment douces et vos paroles me grisaient délicieusement. Le ciel était plein d'étoiles et, sans doute, à ce moment-là, la petite étoile qui préside à ma destinée a dû briller d'un plus vif éclat, car il faut bien croire que tout cela devait arriver et qu'une passion était inévitable. Vous ne le croyez pas? Alors, pourquoi Ernstein avait-il rencontré mon mari la veille, pourquoi nous a-t-il invités ce soir-là, pourquoi étiez-vous présent, pourquoi nous ont-ils laissés seuls, dans la nuit, pourquoi sommes-nous venus à Paris, pourquoi? pourquoi?

FREYDIÈRES. — Les hasards peuvent aider à la direction des événements, mais je crois que les étoiles s'en désintéressent et nous avons aussi notre part de responsabilité dans ce qui nous arrive.

CLAIRE. — Oh! certainement... d'ailleurs, qu'importe. Il faut aimer et le reste n'est rien... Il faut aimer, dût-on en souffrir, dût-on même en mourir, comme ces plantes qui élèvent très haut vers le ciel une grande fleur éclatante, généreux acte d'amour dont elles meurent.

Pendant ces derniers mots, Ernstein est entré dans le petit salon.

ERNSTEIN. — Ah! vous étiez là, Freydières... je vous cherche partout... Ces dames vous réclament : ma femme voudrait vous parler.

FREYDIÈRES. — J'y vais.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLAIRE, ERNSTEIN

ERNSTEIN. — Vous ne m'en voulez pas de vous avoir arrachée à Freydières?

CLAIRE. — Oh! arrachée...

ERNSTEIN. — D'ailleurs, ces dames ne le réclament pas du tout; c'est un prétexte pour vous avoir à moi tout seul.

CLAIRE. — C'est ingénieux.

ERNSTEIN. — Vous savez que vous avez un

très grand succès... On me fait beaucoup de compliments de vous.

CLAIRE, *un peu étonnée.* — A vous?

ERNSTEIN. — A moi, c'est une façon de parler... enfin on s'occupe beaucoup de vous.

CLAIRE. — On est bien bon.

ERNSTEIN. — Vous possédez un charme souverain, voilà la vérité. Et puis, c'est un certain air que vous avez et qui vous met au-dessus des autres. Je vous demande pardon d'être obligé de vous dire tout ça.

CLAIRE. — Il n'y a pas d'offense; mais vous exagérez... il y a ici des femmes très jolies, très séduisantes.

ERNSTEIN. — Aucune de ces femmes n'a ce qui fait votre rare séduction, ce je ne sais quoi ou plutôt ce je sais bien quoi... ces femmes-là n'aiment pas. Tandis que vous, on sent que vous avez un cœur, une âme, un cerveau, des nerfs, enfin que vous êtes une vraie femme! Tout en vous révèle la passion et elle rayonne autour de vous comme une lampe dans un phare.

CLAIRE. — Vous vous exprimez très bien : ce n'est pas possible, vous avez quelque chose à me demander.

ERNSTEIN. — La seule chose que je vous demanderais est précisément la seule chose que vous me refuseriez. Aussi, je ne vous demande rien; il y a longtemps que j'y ai renoncé; je vous aime avec un désintéressement fou.

CLAIRE. — Où voulez-vous en venir?

ERNSTEIN. — A rien... Absolument à rien... j'avais besoin de vous dire ça, voilà tout. Mais ce n'est pas seulement pour ça que je vous ai chambrée de la sorte; j'ai à vous parler de choses beaucoup plus sérieuses... Dites-moi, seriez-vous disposée à marier Madeleine?

CLAIRE. — Sans doute; mais je ne tiens pas à la marier tout de suite... elle n'a que dix-huit ans; j'aurais désiré la garder auprès de moi encore un an ou deux. Pourtant, il ne faut pas être égoïste et s'il se présentait un très beau parti...

ERNSTEIN. — C'est une idée que je viens d'avoir et vous me connaissez, quand j'ai une idée, je ne perds pas de temps.

CLAIRE. — Alors?

ERNSTEIN. — Il y a ici, ce soir, un jeune homme, un de mes prospecteurs, très intelligent, qui revient d'Indo-Chine. Il s'appelle Heybens, Paul Heybens; pas de parents, pas de fortune, mais surtout, si je m'en occupe, un très bel avenir. Par exemple, il a une chose contre lui.

CLAIRE. — C'est?

ERNSTEIN. — C'est qu'il est sorti le premier de l'Ecole... Oui, oui, que voulez-vous? on n'est pas parfait... C'est tout de même un garçon remarquable.

CLAIRE. — Quel âge a-t-il?

ERNSTEIN. — Trente ans. Physiquement, il est bien. D'ailleurs, je vous le montrerai tout à l'heure et si comme ça, à vol d'oiseau, il vous plaît, je vous ferai dîner avec lui la semaine prochaine.

CLAIRE. — Mais vous ne l'avertirez pas.

ERNSTEIN. — Non?

CLAIRE. — Non... pas plus que je n'avertirai Madeleine. Avec ses idées, un mariage par présentation, ça suffirait pour qu'elle ne voulût pas en entendre parler. Et, de votre côté, n'avertissez pas ce monsieur Heybens, parce que les hommes, dans ces circonstances, ont un air de ne pas avoir l'air qui est très caractéristique. Ma fille, qui n'est pas une bête, ne s'y tromperait pas.

ERNSTEIN. — Soyez sans crainte, il ne sera pas prévenu. Si ce mariage se fait, je nomme votre gendre directeur de la Société des mines de l'Annam, dont j'établis le siège à Paris; je lui fais une très belle situation. Si mon jeune ami ne plaît pas à Madeleine, je le renvoie en Indo-Chine où il me rendra encore de très grands services. Ce n'est pas plus difficile que ça. Qu'en dites-vous?

CLAIRE. — Ça ne me paraît pas impossible. Vous pouvez toujours me montrer votre Annamite.

ERNSTEIN. — Alors, venez avec moi.

A ce moment, Madeleine paraît au fond sur l'escalier, avec Freydières et descend auprès de sa mère.

MADELEINE. — Maman, restons-nous jusqu'à la fin?

CLAIRE. — Comme tu voudras, ma chérie, ça ne dépend que de toi. Comme tu as chaud! Tu devrais te reposer un peu.

MADELEINE. — Oui, je vais bavarder un peu ici avec Freydières.

Claire sort du petit salon au bras d'Ernstein.

SCÈNE IX

FREYDIERES, MADELEINE

MADELEINE. — Vous voulez bien me tenir compagnie et causer un peu avec moi?

FREYDIÈRES, *sur l'escalier.* — C'est que je m'en vais: il faut que je m'en aille.



MADELEINE. — VOUS VOULEZ BIEN ME TENIR COMPAGNIE ?

MADELEINE. — Comme c'est gracieux... Eh bien! je vous ordonne de rester; vous devez m'obéir, puisqu'il paraît que je suis la reine du bal.

FREYDIÈRES. — Justement, vous avez mieux à faire que de causer avec moi... on va venir vous chercher dans quelques secondes pour danser.

MADELEINE. — Non, on ne viendra pas me chercher, parce que je vous ai réservé cette valse.

FREYDIÈRES. — Vous savez bien que je ne danse pas.

MADELEINE. — Ça ne fait rien, nous allons la causer.

FREYDIÈRES. — C'est que...

MADELEINE. — Oh! non, oh! non, restez avec moi. Asseyez-vous d'abord, asseyez-vous... restez avec moi ou, sans ça, je serai très offensée... Je croirai que je vous ai fait quelque chose, que vous me fuyez. D'abord, il faut que je vous gronde, il y a des siècles qu'on ne vous a vu... Vous nous négligez Pourquoi n'êtes-vous pas venu à la maison tous ces temps-ci?...

FREYDIÈRES. — J'ai eu beaucoup à faire.

MADELEINE. — Ah! (*Un silence.*) Dieu! que j'ai chaud, j'étouffe. (*Elle va près de la fenêtre.*) Il doit faire très bon dehors... Vous ne savez pas ce que vous feriez si vous étiez gentil?

FREYDIÈRES. — Non.

MADELEINE. — Vous m'offririez votre bras et nous irions nous promener dans le jardin.

FREYDIÈRES. — Vous n'y pensez pas?

MADELEINE. — Je viens d'y penser... J'aimerais beaucoup à me promener avec vous, sous les arbres, par cette belle nuit, tandis que tous ces gens s'agitent ici... on aurait l'air d'être en voyage.

FREYDIÈRES. — Vous pourriez prendre froid... et puis...

MADELEINE. — Et puis?...

FREYDIÈRES. — Vous attraperiez du mal.

MADELEINE. — L'un est la conséquence de l'autre. Alors, vous refusez?

FREYDIÈRES. — Absolument.

MADELEINE. — Dieu! que vous êtes ennuyeux. C'est dommage! (*Elle va se rasseoir auprès de lui.*) Qu'est-ce que vous avez ce soir? Vous n'êtes pas comme d'habitude. D'ailleurs, vous ne me parlez plus jamais comme dans le temps, comme à une amie, à une camarade.

FREYDIÈRES. — Vous n'êtes plus la petite fille que j'ai connue, vous êtes maintenant une grande demoiselle.

MADELEINE. — Tant pis... si cette transformation doit faire cesser notre gentille intimité et vous imposer des façons aussi cérémonieuses. Alors, parlez-moi comme à une grande demoiselle : dites-moi si j'ai une jolie robe, si elle vous plaît. Tout le monde, ce soir, me fait des compliments... il n'y a que vous qui ne m'en fassiez pas.

FREYDIÈRES. — Vous faites, ce soir, votre entrée dans le monde et vous avez le plus grand succès. Vous n'avez pas besoin de mes compliments

MADELEINE. — Vous n'en savez rien... C'est certainement ceux qui me feraient le plus de plaisir. Alors, c'est vrai, même pour vous qui m'avez vue avec des robes courtes, je fais jeune fille?

FREYDIÈRES. — Très... vous faites jeune fille, comme vous dites. C'est au point que tout à l'heure, lorsque vous êtes entrée, je ne vous ai pas reconnue.

MADELEINE. — Oh! que je suis contente... J'ai beaucoup de succès. Est-ce vrai que je suis si jolie que ça?

FREYDIÈRES. — Que ça, je ne sais pas.

MADELEINE. — Vous ne savez pas?

FREYDIÈRES. — Vous voulez à toute force que je vous fasse des compliments?

MADELEINE. — Oui, à toute force.

FREYDIÈRES. — Eh bien! vous êtes plus que jolie, c'est évident, et vous répandez tant de clarté autour de vous que, malgré soi, on cherche l'appareil qui vous inonde de lumière, vous savez, comme les petites princesses de féerie; mais en réalité, cette clarté est faite de votre jeunesse et d'une grâce si pure qu'il faut bien se garder d'y jeter l'ombre d'un hommage banal.

MADELEINE. — Eh bien, je ne vous en demandais pas davantage et je suis heureuse que vous me parliez ainsi... cela me rend très fière et j'avais besoin de cet orgueil, car tout à l'heure, j'ai subi l'humiliation d'être moins délicatement appréciée. Mon danseur...

FREYDIÈRES. — Prabert?

MADELEINE. — Oui... m'a débité des galanteries un peu directes et comme, naturellement, je me taisais, l'imbécile a sans doute pris mon silence pour de l'acquiescement. Il m'a serrée plus fort dans ses bras, il regardait obstinément dans mon corsage, il m'enlevait, mes pieds ne touchaient plus terre, si bien que j'ai dû feindre un étourdissement et je l'ai prié de me reconduire à ma place.

FREYDIÈRES, *se levant et très irrité.* — Quel goujat!

MADELEINE. — Quoi?

FREYDIÈRES. — Rien... rien... que voulez-vous, il faut se faire une raison, c'est la

danse... il n'y a rien à dire, c'est la danse! Moi qui vous connais depuis cinq ans, qui suis votre ami, si je vous prenais seulement la main autrement qu'en vous disant bonjour ou bonsoir, ça paraîtrait extraordinaire, monstrueux; mais ce soir, le premier venu a le droit de vous enlacer, de vous serrer dans ses bras. Vous êtes offensée qu'il ait regardé dans votre corsage, mais c'est son droit, c'est son devoir : c'est un valseur. Un valseur, c'est effrayant ce qu'un tel titre comporte de privauté, d'immunités!... et puis ceux qui ne veulent pas qu'on voie ce qui se passe chez eux, n'ouvrent pas leurs fenêtres toutes grandes.

MADELEINE. — Quelles fenêtres? Ah! oui... vous me trouvez trop décolletée?...

FREYDIÈRES. — Moi... Oh! par exemple!... Vous pleurez?

MADELEINE. — Oui, non, je ne sais pas... Au fond, je crois que c'est de joie.

FREYDIÈRES, *se reprenant*. — Vous ne prenez pas au sérieux ce que je viens de vous dire. Je plaisantais. D'abord, ça ne me regarde pas... ça ne me regarde pas; je n'ai pas qualité pour... du moment que votre mère vous habille ainsi, c'est que c'est bien... elle sait mieux que moi ce qui est convenable ou plutôt ce qui convient. (*Pendant qu'il parle ainsi, Madeleine a mis une écharpe de tulle sur ses épaules.*) Mais ce n'est pas à cause de ce que je vous ai dit que vous mettez ceci sur vos épaules?

MADELEINE. — Pas du tout, c'est parce que j'ai un peu froid.

FREYDIÈRES. — Vous aviez trop chaud, tout à l'heure.

MADELEINE. — Oui, mais maintenant, j'ai froid... je vous assure.

FREYDIÈRES. — Madeleine, je ne vous ai pas fâchée?

MADELEINE. — Oh! non, mon grand ami, vous ne m'avez pas fâchée; je vous suis reconnaissante au contraire : vous ne m'aviez jamais parlé ainsi. Et, pour la première fois, il me semble que vous m'avez parlé comme à une femme. Dites-moi bien toujours ce qui vous déplaît en moi, pour que je me corrige.

FREYDIÈRES. — Mais rien ne peut me déplaire en vous, Madeleine, et, encore une fois, je n'ai pas le droit...

MADELEINE. — Je vous le reconnais, à vous seul; je vous jure que ça me fera plaisir, vous ne pouvez pas savoir quel plaisir ça me fera. Donnez-moi toujours cette preuve... d'affection, voulez-vous? D'ailleurs, je ne danserai pas, vous avez raison, la danse est une chose stupide.

FREYDIÈRES. — Ne faites pas ça... j'ai beaucoup exagéré, je suis allé un peu loin. La danse est un exercice élégant et même salutaire, quand on le pratique sans emportement, et un bon valseur n'est pas nécessairement l'être abject que je me suis plu à vous dépeindre. Prabert est heureusement une exception; mais on peut être bon valseur et honnête homme. Il y faut certaines qualités que je ne possède pas... je n'ai jamais pu valser, la tête me tourne; il y avait même un secret dépit dans mon cas.

MADELEINE. — Oui, c'est maintenant que vous plaisantez et je n'ai plus du tout envie de danser.

FREYDIÈRES. — Dansez, au nom du ciel! Autrement, vous commettriez une incorrection vis-à-vis des jeunes gens avec qui vous êtes engagée. Ce serait une faute grave envers les usages, envers le monde, et rien n'est plus sévère que le code du plaisir.

Sur ces derniers mots, un jeune homme est venu auprès de Madeleine.

LE JEUNE HOMME. — Mademoiselle, je crois que vous m'avez fait l'honneur de me promettre cette valse.

MADELEINE. — Parfaitement, monsieur.

Elle consulte du regard Freydières qui lui fait signe que oui et elle part au bras du jeune homme. Freydières la suit des yeux ; il ne s'est pas aperçu que, depuis quelques instants, Claire, tout en causant avec Ernstein, les observait et que, maintenant, elle est derrière lui.

SCÈNE X

CLAIRE, FREYDIERES

CLAIRE. — Comme vous voilà songeur, tout d'un coup!

FREYDIÈRES, *se retournant, surpris*. — Vous étiez là?

CLAIRE. — Que disiez-vous donc à Madeleine de si intéressant? Vous étiez tellement occupé que vous ne vous êtes pas aperçu que j'étais là depuis cinq minutes avec Ernstein; mais vous parliez avec une animation!...

FREYDIÈRES. — Votre fille ne voulait plus danser et je lui disais qu'elle devait tenir au moins les engagements qu'elle avait pris.

CLAIRE. — Je lui aurais donné le même conseil... (*Un silence.*) Je viens d'avoir une conversation des plus sérieuses avec Ernstein. Il veut marier ma fille.

FREYDIÈRES. — Ah!

CLAIRE. — Il m'a même parlé d'un jeune homme qui revient d'Indo-Chine... un garçon d'un très grand avenir, paraît-il... Il s'appelle Heybens, vous le connaissez?

FREYDIÈRES. — Il me semble que je connais ce nom-là... Et il vous l'a présenté?

CLAIRE. — Non, il me l'a montré... il m'a paru bien, très bien même, Ernstein doit nous faire dîner avec lui la semaine prochaine. Ce n'est d'ailleurs qu'un projet vague... il faut avant tout que ça plaise à Madeleine, n'est-ce pas? Mais cette conversation avec Ernstein a été pour moi une brusque révélation.

FREYDIÈRES. — Une révélation?

CLAIRE. — Oui... évidemment, je savais que j'avais une fille à marier... je savais qu'un jour ou l'autre il faudrait m'en séparer... J'avais souvent pensé au mariage de Madeleine; mais il m'apparaissait indéterminé, lointain, et voilà que, tout à coup, il est question d'un mariage, comprenez-vous?

FREYDIÈRES. — Oui, je comprends.

CLAIRE. — On me montre un monsieur comme un gendre possible... J'ai une fille à marier; depuis tout à l'heure, c'est un fait précis, immédiat, et alors, brusquement, j'ai compris avec une netteté singulière et tardive, que j'étais une femme très imprudente.

FREYDIÈRES. — Comment cela?

CLAIRE. — Oui... Il faut penser que plusieurs partis vont se présenter pour Madeleine... ce soir, elle fait sensation... je le dis sans fausse modestie, elle est éblouissante. Si ce n'est pas M. Heybens, ce sera un autre. Les parents intéressés prendront des renseignements sur la famille dans laquelle doit entrer leur fils et, si l'on apprenait que vous êtes mon amant, songez donc, c'est épouvantable, car c'est à l'établissement de ma fille que ça pourrait faire le plus grand tort.

FREYDIÈRES. — Mais vous paraissez bouleversée... il semblerait vraiment que cette idée que notre liaison puisse être connue vous a surprise subitement.

CLAIRE. — Non; mais, jamais, elle ne m'est apparue aussi menaçante que depuis un moment. C'est à ce point que j'imagine que notre liaison est, ce soir, le sujet de toutes les conversations...

FREYDIÈRES. — Pourquoi voulez-vous?...

CLAIRE. — Enfin, ça ne se discute pas, ça ne s'explique pas.. c'est une impression, un pressentiment... une femme, vous savez ce que c'est.

FREYDIÈRES. — Vous ne pourrez jamais empêcher les gens de parler, étant donné surtout que je suis reçu constamment chez vous et dans la plus grande intimité.



CLAIRE. — COMME VOUS VOILA SONGEUR, TOUT D'UN COUP!

CLAIRE. — Justement... j'ai pensé... il faudrait peut-être que vous vinssiez moins fréquemment à la maison... que vous espaciez peu à peu vos visites... jusqu'à ne plus venir du tout... de façon que le monde puisse croire...

FREYDIÈRES. — A une rupture?...

CLAIRE. — Oui. Je n'avais pas osé prononcer ce mot-là; alors même que cette rupture sera simulée, car je continuerai de vous voir autrement, n'est-ce pas?... Je vous verrai toujours.

FREYDIÈRES. — Sans doute, mais je vous en supplie, ne vous troublez pas à ce point... je ferai ce que vous désirez... comme toujours, je vous obéirai.

CLAIRE. — Je m'exprime mal.

FREYDIÈRES. — Je vous comprends bien.

CLAIRE. — Je vous verrai demain à

l'heure habituelle, nous parlerons de tout cela : mais ne restons pas ainsi à l'écart et même séparons-nous. Ça vaudra mieux.

FREYDIÈRES. — D'ailleurs, je vous dis au revoir, je m'en vais.

CLAIRE. — Au revoir! Je voudrais que cette soirée fût finie! A demain!

FREYDIÈRES. — Oui.

Il sort.

SCÈNE IV

CLAIRE, MADAME ERNSTEIN, MADAME LACORTE, MADELEINE, MADEMOISELLE CHOSCONESCO, HEYBENS, PRABERT, UN JEUNE HOMME, etc., etc.

Prabert entre par la porte de droite, suivi de deux domestiques poussant une sorte de traîneau sur lequel sont disposés les accessoires du cotillon.

PRABERT, *aux domestiques.* — Tenez... mettez ça là... et puis, vous irez chercher les corbeilles... vous les mettrez sur le canapé et sur les fauteuils.

Les domestiques exécutent les ordres de Prabert. Mme Ernstein descend l'escalier avec Mlle Chosconesco.

MADAME ERNSTEIN, *apercevant Prabert.* — Ah! mademoiselle Chosconesco, voici votre conducteur. (*A Prabert.*) Vous préparez vos petites affaires. Vous avez tout ce qu'il vous faut. ?

PRABERT. — Oui, oui, madame, je vous remercie.

MADAME ERNSTEIN. — Dans combien de temps serez-vous prêts?

PRABERT. — Oh! dans dix minutes, un quart d'heure, nous pourrons commencer. (*A Mlle Chosconesco.*) Vous voyez, mademoiselle, tous les accessoires sont là... Nous serons près de la porte et on nous les passera au fur et à mesure.

MADEMOISELLE CHOSCONESCO. — Par quoi commencerons-nous?

PRABERT. — Par les arceaux fleuris... Vous avez votre liste?

MADEMOISELLE CHOSCONESCO. — Oui... oui...

PRABERT. — Si vous voulez, nous allons revoir tout ça ensemble.

Cependant, Mme Lacorte est entrée suivie d'Heybens.

MADAME LACORTE, *en passant auprès de Prabert.* — Comme vous êtes beau, Prabert! c'est donc vous qui conduisez le cotillon?

PRABERT. — Oui... oui... ce n'est pas pour mon plaisir, je vous assure.

MADAME LACORTE. — Ni pour le mien, je vous en fiche mon billet.

Et, poursuivie par Heybens, elle vient s'asseoir.

HEYBENS, *très excité.* — Oui, c'est bien compréhensible, mettez-vous à ma place... j'ai été si longtemps sevré. Alors, ce bal, cette musique, ces lumières, ces fleurs, ces épaules, ça me grise, ça me grise! et pour avoir causé seulement une heure avec vous qui êtes si jolie, si spirituelle et qui devez être si bonne...

MADAME LACORTE. — Surtout!

HEYBENS. — Je vous aime : il n'y a pas d'autre mot. Je vous aime avec tout ce que ce sentiment comporte.

MADAME LACORTE. — A la bonne heure, vous ne perdez pas de temps, vous n'y allez pas par quatre chemins.

HEYBENS. — Il n'y en a pas quatre non plus.

MADAME LACORTE. — Vous êtes pressé... Ça pourrait s'appeler le retour du prospecteur. Il n'y a donc pas de femmes là-bas?

HEYBENS. — Il y a les congaïes.

MADAME LACORTE. — Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là?

HEYBENS. — Vous dites bien... Ce sont des petits animaux, des petits êtres passifs et sans intérêt... et puis, elles sont jaunes.

MADAME LACORTE. — Oui, je comprends, je vous fais l'effet du pain blanc après le siège.

HEYBENS. — Du pain très blanc, si l'on en juge par ce qui est en montre.

MADAME LACORTE. — Voilà un joli compliment de colonial.

HEYBENS. — C'est votre faute, vous êtes à moitié nue.

MADAME LACORTE. — Vous exagérez.

HEYBENS, *plongeant.* — Accordez-moi pourtant qu'entre ceci et un corsage montant, il y a un abîme.

MADAME LACORTE. — Il suffit de le remplir.

HEYBENS. — Vous le comblez, vous nous comblez.

MADAME LACORTE. — Comme vous avez dû souffrir! Mais je croyais, au contraire, que dans ces pays d'où vous venez, l'amour était un art très perfectionné.

HEYBENS. — Où avez-vous pris ça?...

MADAME LACORTE. — Dans le Kama-Soutra.

HEYBENS. — Oh! le Kama-Soutra, d'abord c'est très vieux et puis c'est dans les Indes qu'on pratiquait ainsi l'amour. Mais moi, je vous parle de l'Annam et je vous assure que les congaïes ne sont pas des artistes.

MADAME LACORTE. — Je voulais vous demander si c'est vrai que, dans ce pays-là... Oh! non, je n'oserai pas.

HEYBENS. — Mais si, osez!

MADAME LACORTE. — Eh! bien... oh! non, je ne peux pas.

HEYBENS. — C'est donc si effrayant?

MADAME LACORTE. — Approchez-vous alors... je vous le dirai tout bas.

Elle lui parle à l'oreille, derrière son éventail. Cependant Madeleine avec son jeune danseur est entrée dans le petit salon et vient auprès de sa mère.

MADELEINE. — Ah! maman, je te cherchais. Est-ce que Freydières est parti?

CLAIRE. — Oui, il vient de partir.

MADELEINE. — Monsieur m'a invitée pour le cotillon, je n'ai jamais dansé le cotillon... Alors je vais être très maladroite.

LE JEUNE HOMME. — Vous vous en tirerez très bien... Il faut d'abord vous familiariser avec les accessoires.

MADELEINE. — C'est ça... Allons prendre une leçon de choses.

Tous deux vont examiner les accessoires. Cependant, Mme Lacorte a cessé de parler bas à Heybens.

MADAME LACORTE. — Oh! vous êtes dégoûtant!

HEYBENS. — C'est vous qui m'avez demandé.

MADAME LACORTE. — Quelle horreur! on me l'avait affirmé, mais je n'avais jamais voulu le croire. Vous me dites la vérité?

HEYBENS. — L'impure vérité.

MADELEINE, *au jeune homme.* — Ah! j'ai oublié mon éventail... je dois l'avoir laissé sur la cheminée du grand salon.

LE JEUNE HOMME. — Je vous le rapporte dans un instant.

Madeleine restée seule, continue de regarder les accessoires du cotillon. A ce moment, elle se trouve à deux pas de Mme Lacorte et d'Heybens.

HEYBENS, *à Mme Lacorte et regardant Claire qui cause avec Mme Ernstein.* — Dites-moi donc? il n'est pas à plaindre, Freydières.

MADAME LACORTE, *qui sent Madeleine dans son dos.* — A quel propos dites-vous ça?

HEYBENS. — Parce que je regarde la personne qui cause avec Mme Ernstein.

MADAME LACORTE. — Quel rapport cela a-t-il?

HEYBENS. — Comment, quel rapport?...



MADELEINE — EST-CE QUE FREYDIÈRES EST PARTI?

Vous ne m'avez pas dit, tout à l'heure, que c'était sa maîtresse?

Madeleine, qui a entendu, tombe sur une chaise.

MADAME LACORTE, *avec des yeux aigus.* — Moi, je ne vous ai jamais parlé de ça.

Elle se lève et entraîne Heybens.

HEYBENS, *insistant.* — Oh! par exemple, c'est trop fort... Vous ne m'avez pas dit que cette Mme Jadain...

MADAME LACORTE, *lui prenant le bras.* — Mais taisez-vous donc!... taisez-vous donc!...

A ce moment, le jeune homme revient près de Madeleine.

LE JEUNE HOMME. — Mademoiselle, voici votre éventail... (*Et apercevant Madeleine évanouie, il appelle.*) Prabert!... Prabert!... Venez donc!

PRABERT. — Prévenez sa mère, elle est là.

Le jeune homme va prévenir Claire, qui accourt auprès de Madeleine... On s'empresse autour d'elle.

HEYBENS. — Qu'est-ce qu'elle a, cette jeune fille?

MADAME LACORTE. — C'est Mlle Jadain... c'est sa fille... sa fille!... Elle a tout entendu.

HEYBENS. — Oh! vous croyez?

MADAME LACORTE. — J'en suis sûre... Ah! vous n'êtes pas malin... On voit bien que vous revenez de Bac-Ninh.

CLAIRE, *à Madeleine.* — Qu'est-ce que tu as?... Tu es malade?...

MADELEINE. — Oui, partons, partons, je ne veux pas rester ici. Je ne sais pas ce que j'ai; je me sens très mal.

MADAME ERNSTEIN. — Voulez-vous prendre quelque chose, Madeleine?

MADELEINE. — Non, non, allons-nous-en; il n'y a rien à faire.

CLAIRE. — Mais voyons, mon enfant, tu vas peut-être te remettre!

MADELEINE. — Non, je ne me remettrai pas ici.

CLAIRE. — Mais qu'est-ce qu'a cette enfant? Ah! mon Dieu, elle est tellement nerveuse, elle me rendra folle. Au revoir, chère madame, et pardon.

ERNSTEIN, *survenant.* — Qu'est-ce qu'il y a? Comment, vous partez? Vous ne restez pas pour le cotillon?... On va danser le cotillon.

CLAIRE. — Non, Madeleine est souffrante... Ayez l'obligeance de prévenir mon mari.

Claire, Madeleine sortent accompagnées par Mme Ernstein. Prabert, Mlle Chosconesco et le jeune homme s'entretiennent de l'incident.

HEYBENS. — Je suis désolé.

MADAME LACORTE. — Je sentais venir ça... mais j'avais beau vous faire des yeux, vous alliez, vous alliez. Enfin, quand je vous ai poussé le pied, vous n'avez donc pas compris?...

HEYBENS. — Je ne croyais pas que c'était pour ça...

MADAME LACORTE. — Quelle gaffe! Ça m'a donné soif. Venez-vous boire.





MADAME CHENEVAS. — COMMENT VA MADELEINE, CE MATIN?

ACTE QUATRIÈME

Quinze jours après. Même décor qu'au IIe acte, c'est-à-dire le petit salon des Jadain. — Au lever du rideau, Claire, seule, est en train de feuilleter un livre, quand sa sœur entre dans le salon.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, MADAME CHENEVAS

MADAME CHENEVAS. — Comment va Madeleine, ce matin?

CLAIRE. — Toujours la même chose... elle n'a pas dormi cette nuit. Alors, vers huit heures, je lui ai fait prendre cette potion que le docteur a ordonnée et, enfin, elle s'est assoupie.

MADAME CHENEVAS. — Je croyais que le docteur, dans l'état de faiblesse où est Madeleine, avait recommandé de ne donner la potion que si c'était absolument nécessaire.

CLAIRE, *avec un geste de découragement.* — Ah! je sais bien; mais voilà tant de nuits qu'elle ne dort pas! Elle ne mange pas; si elle ne dort pas, cela ne pourra pas durer bien longtemps. Ah! je suis folle, folle!...

MADAME CHENEVAS. — Voyons, Claire.

CLAIRE. — Si encore on pouvait savoir ce qu'elle a, mais voilà plus de quinze jours qu'elle est dans cet état.

MADAME CHENEVAS. — Oui, depuis ce bal chez les Ernstein... ça fait quinze jours...

CLAIRE. — C'est affreux de voir son enfant malade et de ne pouvoir venir à son secours. Le médecin lui-même est impuissant : il l'a examinée, auscultée!... il ne lui trouve aucune maladie. D'ailleurs, elle ne se plaint pas... elle dit qu'elle ne souffre pas et, pourtant, elle dépérit.

MADAME CHENEVAS. — Il prétend que c'est de la neurasthénie.

CLAIRE. — C'est leur grand mot, quand leur science ne sait plus; mais on n'est pas

neurasthénique du jour au lendemain : il y a des symptômes, une progression, tandis qu'elle est devenue triste tout à coup et silencieuse... elle qui était la joie de cette maison et qui respirait l'ivresse de vivre. La veille encore, elle mangeait, elle dormait, elle chantait, elle riait !

MADAME CHENEVAS. — Elle rêvait aussi... elle a peut-être un chagrin secret, un mal moral dont il faudrait rechercher la cause.

CLAIRE, *avec un peu d'impatience*. — Quand tu répéteras toujours ça ! Tu penses bien qu'à plusieurs reprises j'ai interrogé Madeleine, avec quelle sollicitude ! C'est en vain... elle se tait... elle m'a vue angoissée et pleurant. Une fois, une seule fois, j'ai cru enfin qu'elle allait parler ; mais, tout de suite, elle s'est reprise et j'ai deviné, derrière son front pâle, la volonté, l'entêtement de ne rien dire. Que peut-il y avoir derrière ça... derrière ça... (*Elle se frappe le front*) Voyons, elle ne te dit rien à toi non plus ?

MADAME CHENEVAS — Non.

CLAIRE. — Pourtant, elle a une grande confiance en toi, tu es son amie.

MADAME CHENEVAS. — Toi aussi.

CLAIRE — C'est vrai ! Ah ! je ne sais plus que faire. Tout à l'heure, je lisais ce livre de médecine ; je pense que je serai plus clairvoyante que les médecins. Quelle misère !

MADAME CHENEVAS. — C'est dans son cœur qu'il faudrait lire.

CLAIRE. — Oui, dans son cœur, mais comment ?

MADAME CHENEVAS. — Ecoute, j'ai une idée.

CLAIRE. — Quoi ?

MADAME CHENEVAS. — Son journal ?

CLAIRE. — Tu crois ?

MADAME CHENEVAS. — Oui... ce cahier que son père lui a donné et où elle écrit ses pensées, ses impressions.

CLAIRE. — Oh ! nous n'y trouverons rien.

MADAME CHENEVAS. — Qui sait ? Nous y trouverons peut-être un indice.

CLAIRE. — Depuis quinze jours, elle n'y a rien écrit. Tu sais où il est ce journal ?

MADAME CHENEVAS. — Oui. Il est dans sa chambre... dans un des tiroirs de son petit bureau.

CLAIRE. — Eh bien, va le chercher, pendant qu'elle dort.

Mme Chenevas sort. Claire reste seule quelques secondes, puis Etienne, venant de son cabinet, entre dans le salon. Il a son chapeau, prêt à sortir.

SCÈNE II

CLAIRE, ETIENNE

ÉTIENNE. — Elle a fini par s'endormir ?

CLAIRE. — Oui.

ÉTIENNE. — Il faut espérer que ça lui fera du bien. Pauvre petite, c'est désolant. Je ne sais plus comment je vis, je n'ai de goût à rien. Au milieu de tout ça, il faut s'occuper de ses affaires. Enfin, je suis obligé de faire quelques courses avant le déjeuner. Je rentrerai à midi, midi et demi... A propos, j'ai reçu ce matin une lettre de Freydières... Il doit venir tout à l'heure nous faire ses adieux.

CLAIRE. — Ses adieux ?... Il part donc ?

ÉTIENNE. — Il faut croire.

CLAIRE. — Où va-t-il ?

ÉTIENNE. — Il va à Tunis, pour ce procès dont il nous a parlé. Il t'expliquera ça... En tous cas, retiens-le jusqu'à ce que je rentre. Je voudrais bien lui serrer la main avant son départ. Tâche qu'il reste déjeuner.

CLAIRE. — C'est bien.

ÉTIENNE. — Allons, au revoir.

Il sort.

CLAIRE, *restée seule*. — Il part !

SCÈNE III

CLAIRE, MADAME CHENEVAS

Mme Chenevas rentre avec le journal de Madeleine.

CLAIRE. — Tu l'as ?

MADAME CHENEVAS. — Oui.

CLAIRE. — Elle ne s'est pas réveillée ?

MADAME CHENEVAS. — Je suis allée si doucement.

CLAIRE. — Elle ne se méfie pas de nous, et nous en abusons.

MADAME CHENEVAS. — Puisqu'elle ne veut pas parler. Tu es sa mère... Tu as tous les droits et tous les moyens te sont permis.

CLAIRE. — Tu as raison ; mais ce livre fermé à clef... nous n'avons pas la clef... je tremble de l'ouvrir. Ah ! tant pis ! (*Elle prend sur un meuble à côté d'elle un petit coupe-papier en métal et fait sauter la serrure. — Elle lit.*) « 1er janvier... Je com-« mence aujourd'hui mon journal... J'ai be-

« soin d'un confident et de matérialiser les « pensées qui, depuis quelque temps, me « bercent et m'oppressent. J'ai comme un « vertige d'espoir. » — « 1 janvier... C'est « aujourd'hui qu'il revient. Toute cette se- « maine sans le voir m'a paru interminable. « Il fait froid, il pleut, et pourtant je suis « joyeuse d'une joie que je voudrais crier et « je comprends ceux qui ont la foi et qui, « dans certains pays, le jour de Pâques, « s'embrassent dans les rues en disant : « Christ est ressuscité! » — « Jeudi soir. Il « est venu. Hélas! ma pauvre joie, c'est « maintenant de la tristesse. Je suis décou- « ragée, il me parle toujours comme à une « enfant. Il ne s'aperçoit de rien... »

MADAME CHENEVAS. — C'est Freydières.

CLAIRE. — Ça ne peut être que lui.

MADAME CHENEVAS. — Qu'est-ce que tu as?

CLAIRE. — Rien, rien! (*Elle continue de lire.*) Oui, c'est bien ça, elle l'aime... elle l'aime, voilà... Ce n'est pas la peine de continuer... nous savons à quoi nous en tenir.

MADAME CHENEVAS. — Un amour de jeune fille, ça n'est pas bien grave...

CLAIRE. — Ses sentiments à elle ne sont jamais superficiels.

MADAME CHENEVAS. — Elle l'aime, mais ce n'est pas une raison pour être malade comme elle l'est. Il doit y avoir autre chose; lui, l'aime-t-il? tout est là.

CLAIRE. — Oui, laisse-moi, veux-tu, laisse-moi.

MADAME CHENEVAS. — Oui.

Elle s'en va. Claire reste quelques secondes accoudée, songeuse. Elle n'a pas entendu que Madeleine a ouvert tout doucement la porte du salon et que maintenant sa fille est derrière elle, enveloppée dans une toute blanche matinée et très pâle.

SCÈNE IV

CLAIRE, MADELEINE

MADELEINE, *très irritée.* — Ah! c'est toi qui avais mon journal? Pourquoi l'as-tu pris? Pourquoi as-tu fait ça? Tu n'en avais pas le droit... il est à moi, il n'est pas à toi... c'est mal ce que tu as fait là!

CLAIRE. — Madeleine, Madeleine, tu oublies que c'est à moi, que c'est à ta mère que tu parles.

MADELEINE. — Je parle à celle qui a pénétré avec effraction dans mes plus intimes pensées, à celle qui a violé mon âme.

CLAIRE. — Tais-toi, tais-toi!

MADELEINE. — Oui. (*Elle prend le livre et le jette à l'autre bout du salon.*) Oh! je n'en ai plus besoin, je n'y tiens plus... tu peux le garder. Tout le monde peut le lire maintenant... ça m'est bien égal.

CLAIRE, *très douce, va ramasser le livre.* — Tu as tort, Madeleine, de te révolter, et j'avais le droit de faire ce que j'ai fait.

MADELEINE. — Alors, pourquoi t'es-tu cachée? Pourquoi as-tu profité de mon sommeil pour te glisser dans ma chambre, pour fouiller dans mes tiroirs? Tu espérais remettre ce livre à sa place avant que je fusse réveillée et je ne me serais aperçue de rien; et ta curiosité eût été satisfaite. Malheureusement, tu as mal calculé, je me suis réveillée avant. D'ailleurs, j'avais rêvé qu'on entrait dans ma chambre et, dans mon sommeil, j'ai vu, oui, j'ai vu qu'on me prenait ce livre.

CLAIRE. — Ah! ma pauvre enfant, je ne me suis pas livrée à tant de calculs, et ce n'est pas ma curiosité que je désirais satisfaire, mais mon angoisse que je voulais éclairer. Voilà quinze jours, songe donc, que je te vois minée par je ne sais quelle souffrance, que je te vois infiniment triste et silencieuse obstinément; tu te replies sur toi-même, il semble que tu aies perdu ta confiance en moi et qu'un abîme se soit creusé entre nous.

MADELEINE. — Si je me taisais, c'est apparemment que je voulais garder mon secret et si j'avais voulu même mourir avec ce secret, cela ne regardait encore que moi. Ma vie intérieure m'appartient, j'imagine, et j'entends qu'on la respecte. Je n'avais et je n'ai rien à te dire. Je ne suis plus une enfant, et il arrive un âge où une jeune fille ne se montre plus toute nue, même à sa mère.

CLAIRE. — Ah! comme tu méconnais ma tendresse! Mais ta colère ne m'irrite pas, tes paroles blessantes ne me blessent pas. Ce n'est pas ma chère Madeleine qui parle en ce moment, ce n'est pas l'enfant que j'ai bercée, que j'ai nourrie, que j'ai élevée avec tant d'amour, c'est un être de douleur et de fièvre, et si j'ai tant désiré connaître ton secret, c'était pour tâcher à consoler cette douleur et à guérir cette fièvre... Alors j'ai employé le seul moyen qui était en mon pouvoir, puisque tu ne disais rien. Ce moyen te semble arbitraire, déloyal, soit. Eh bien!

je te demande pardon... je te demande pardon.

MADELEINE, *avec un geste vers sa mère.* — Oh! maman!

CLAIRE. — Et quelle chose si terrible ai-je donc découverte? Tu aimes... tu aimes... pourquoi t'en cacher? Ce n'est pas un crime d'aimer et ce n'est pas une honte, on n'est pas maître de son cœur.

MADELEINE. — Ce n'est pas ça, tu te trompes, ce n'est pas ça. D'abord, je ne l'aime plus, je ne peux plus l'aimer. C'est fini, c'est bien fini, va!

Elle tombe sur un canapé et éclate en sanglots.

CLAIRE, *venant auprès d'elle.* — Voyons, Madeleine, ma chérie, qu'est-ce qu'il y a?

MADELEINE. — Ah! mère, je suis trop malheureuse. Tu ne peux pas savoir ce que je souffre. Je te demande pardon, ce n'est pas ma faute, je ne voulais pas pleurer, je ne voulais rien dire, mais ma vie est brisée.

CLAIRE. — A ton âge, comment peux-tu dire ça?

MADELEINE. — Oui, brisée, je sais bien ce que je dis... Oh! j'ai mal, j'ai mal. Il me semble qu'on serre mon cœur gonflé dans ma poitrine et puis qu'on le piétine de façon à en faire une pauvre petite chose... une pauvre petite chose écrasée.

CLAIRE. — Mais je ne peux pas te laisser.

MADELEINE. — Tu ne peux rien faire.

CLAIRE. — Si, je peux t'entendre, t'écouter. Allons, viens tout près de moi, sur mes genoux, comme lorsque tu étais toute petite.

Elle la prend sur ses genoux.

MADELEINE. — Je ne peux rien dire... surtout à toi.

CLAIRE. — Pourquoi, à moi?

MADELEINE. — Parce que tu es ma mère, que j'adore.

CLAIRE, *parlant avec précaution et, pour ainsi dire, à tâtons, comme une personne qui marche, sans lumière, dans une sombre chambre inconnue.* — Oublie alors que je suis ta mère... dis-toi que nous sommes deux femmes et que les femmes sont égales dans la souffrance d'aimer... Voyons, parle, je vais t'aider... Pourquoi ne peux-tu plus l'aimer? L'autre soir, tu lui as peut-être dit... Je ne sais pas, je cherche, n'est-ce pas?... Quelquefois, lorsqu'on a un sentiment profond, on se trahit malgré soi... Et puis, dans l'atmosphère de ce bal, dans la joie d'être jolie et courtisée, tu as peut-être prononcé des paroles significatives... définitives... qu'il n'a pas entendues... qu'il n'a pas voulu entendre.

MADELEINE. — Oh! non, ça n'est pas ça, au contraire.

CLAIRE, *comme à elle-même.* — Au contraire, ah! Enfin, ce soir-là, il s'est passé quelque chose. Parle, aie un peu de courage.

MADELEINE. — Eh! bien, voilà... je vais tout te dire, parce que je ne peux plus garder ça en moi... ça m'étouffe. Eh! bien, voilà! Oh! non, ça n'est pas possible! ça n'est pas possible!

CLAIRE. — Madeleine, mon enfant, quoi que ce soit, je t'adjure de me le dire.

MADELEINE. — Eh bien! voilà, c'est une conversation que j'ai entendue... des gens qui parlaient... un homme et une femme que je ne connais pas. J'étais assise près d'eux... ils ne savaient pas que j'étais ta fille.

CLAIRE. — Oui, oui, et alors?

MADELEINE. — Alors, ils ont parlé de toi... et de lui... et ils ont dit que tu étais sa...

CLAIRE. — Ça n'est pas vrai.. ça n'est pas vrai!

MADELEINE. — Mais tu ne m'as pas laissé...

CLAIRE. — Je devine ce qu'ils ont pu dire et je crois les entendre. Je comprends maintenant ton désespoir et ton silence et pourquoi tu m'as parlé tout à l'heure, non pas comme une fille à sa mère, mais comme une femme à sa rivale; non, je ne suis pas ta rivale. Ma pauvre petite, c'est vrai, tu ne sais pas ce qu'est le monde, mais un cruel instant t'a suffi pour connaître sa méchanceté, sa légèreté et le ton habituel de ses conversations.

MADELEINE. — Mais ils ont dit ça de toi, maman, de toi.

CLAIRE. — Il n'y a pas de femme qui soit à l'abri de ces insinuations et de ces calomnies, tu t'en rendras compte plus tard. Un homme et une femme sont liés, sont amis, le monde en déduit de telles conséquences...

MADELEINE. — Mais ces gens-là ne te connaissent pas, tu ne leur as rien fait; ils sont donc méchants.

CLAIRE. — Non, ils ne sont peut-être pas méchants; ils ont dit ça sans y attacher d'importance, ignorant que tu étais là et que ce qu'ils disaient ainsi légèrement, retombait lourdement sur ton cœur... car tu l'as cru...

MADELEINE. — Non, non, je n'ai pas voulu le croire, c'est-à-dire que je ne sais pas... Je voulais oublier ces vilaines paroles, mais, malgré moi, je les entendais continuel-



MADELEINE. — NON,
JE NE LE CROIS PLUS.

lement, elles résonnaient en moi. C'était l'écroulement du plus tendre idéal en toi et du plus doux rêve en lui. Ah! ces paroles, je les aurais entendues toujours ou plutôt j'en serais morte... oui, morte!

CLAIRE. — Ne dis pas ça.

MADELEINE. — Ah! il n'y a qu'une heure encore, je t'assure que je ne tenais pas beaucoup à la vie... Je me rappelle, ce soir-là, j'étais si heureuse! je venais de causer avec lui et, pour la première fois, j'avais eu la certitude qu'il m'aimait.

CLAIRE. — Comment?

MADELEINE. — Oh! il ne me l'a pas dit... Il est bien trop délicat pour ça, mais tu sais, nous autres femmes, nous ne nous y trompons pas... ça se sent, ces choses-là; et puis, figure-toi, il m'a fait une scène... oui, une scène de jalousie à propos d'un imbécile avec qui j'avais dansé... un nommé Prabert... Prabert, je te demande un peu... c'est fou; il s'est repris tout de suite, naturellement... N'empêche qu'il s'est mis en colère... et j'étais si contente... Et puis, quelques minutes après, il a fallu que ces gens... Ah! c'est affreux. Alors, je m'expliquais sa réserve avec moi, sa froideur depuis quelque temps et pourquoi il ne venait plus si souvent à la maison, comme s'il voulait m'éviter, me fuir... Et puis, surtout, cette pensée qu'une chose pareille était l'obstacle à mon bonheur.

CLAIRE. — Mais tu ne le crois plus, maintenant?

MADELEINE. — Non, je ne le crois plus.

CLAIRE. — Ah! tu ne le dis pas bien.

MADELEINE — Non, ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai... Tu me l'affirmes... tu me le jures?

CLAIRE. — Oui, je te le jure.

MADELEINE. — Sur ma vie?

CLAIRE. — Oui, sur ta... (*Elle se reprend et dit :*) ou plutôt sur ton bonheur, car, vois-tu, la vie sans bonheur, ce n'est rien, sur ton bonheur...

MADELEINE. — Mais mon bonheur, c'est d'être sa femme!

CLAIRE. — Puisque tu l'aimes et qu'il t'aime, tu seras sa femme... me crois-tu maintenant?

MADELEINE. — Oh! oui, maman... je te demande pardon. Ah! si tu savais quel poids de moins j'ai là. Je respire, je revis, je vais bien me porter, je le sens, je te le promets. Tu n'auras plus de chagrin à cause de moi, je ne te ferai plus jamais pleurer.

A ce moment, la femme de chambre entre.

MARIE. — Madame, c'est M. Freydières qui désire parler à madame.

CLAIRE. — Dites à Mme Chenevas de venir... on fera entrer M. Freydières quand je sonnerai.

MARIE. — Bien, madame.

Elle sort.

MADELEINE. — C'est lui, lui, je ne veux pas le voir... je me sauve. Que vas-tu lui dire?... Surtout interroge-le adroitement... n'aie pas l'air de me jeter à sa tête. Enfin, je m'en rapporte à toi. Mon bonheur est entre tes mains.

CLAIRE. — Tu peux t'en rapporter à moi.

SCÈNE V

CLAIRE, MADELEINE, MADAME CHENEVAS

MADAME CHENEVAS. — Tu m'as fait demander?

CLAIRE. — Oui, Freydières est là... je voudrais lui parler... emmène Madeleine... reste avec elle.

MADAME CHENEVAS. — Oui.

Elle sort avec Madeleine. Claire reste seule, en proie aux réflexions que l'on devine ; puis elle sonne. La femme de chambre introduit Freydières.

SCÈNE VI

CLAIRE, FREYDIERES

FREYDIÈRES. — Bonjour, Claire, comment allez-vous?

CLAIRE. — Pas bien, mon pauvre ami, comme vous pouvez le penser.

FREYDIÈRES. — Comment va Madeleine, ce matin?

CLAIRE. — Mieux, je vous remercie, ou plutôt j'espère qu'elle va aller mieux. Ah! je viens de passer deux semaines affreuses. J'ai beaucoup réfléchi, il faut même que je vous parle très gravement. (*Elle lui fait signe de s'asseoir.*) Depuis quelque temps, la vie devient très sombre autour de moi et, au milieu de trop de soucis de toutes sortes,

j'ai compris, j'ai senti que je ne devais plus vous aimer comme par le passé. Oh! je vous garderai toujours, vous n'en doutez pas, une grande affection et je vous demande de transformer, tous les deux d'accord, en amitié, avec tout ce qu'un tel sentiment peut contenir de fidélité, de sécurité, de dévouement et aussi de souvenirs, un autre sentiment qui comporte, lui, bien des tourments et des remords et... peut-être des désastres! Une telle proposition de ma part vous surprend?

FREYDIÈRES. — Je l'avoue, mais comment un tel changement?...

CLAIRE. — Je ne suis plus la femme que vous avez connue. Oui, j'ai cru jusqu'ici que l'amour était tout... j'ai été imprudente, jalouse, sensuelle, exclusive, passionnée, mais, voyez-vous, il y a tout de même d'autres choses... je m'en aperçois bien aujourd'hui, et il a suffi que Madeleine tombât malade pour que je me croie punie en elle et que mes sentiments envers vous se soient transformés. Vous avez été pendant cinq années, Jacques, ma seule raison de vivre... vous resterez, quoi qu'il arrive, celui que j'aurai uniquement aimé.

FREYDIÈRES. — Ma chère Claire!

CLAIRE. — D'ailleurs, il paraît que vous partez?

FREYDIÈRES. — Oui.

CLAIRE. — C'est seulement tout à l'heure et par Etienne que j'ai appris cette nouvelle.

FREYDIÈRES. — Ne vous en offensez pas : tous ces jours-ci, je n'ai pas pu vous parler, au milieu de vos inquiétudes. D'ailleurs, la date de mon départ n'était pas absolument décidée; mais, en effet, je quitte Paris après-demain.

CLAIRE. — Oui, vous partez, parce que vous ne m'aimez plus.

FREYDIÈRES. — Claire, pourquoi dites-vous ça!

CLAIRE. — Parce que je veux venir au secours de votre faiblesse, au-devant de votre pitié. Il y a longtemps que j'ai senti que vous vous détachiez de moi et, si j'ai parlé la première, c'est pour vous faciliter le triste devoir de parler à votre tour... Ne m'épargnez donc pas... Soyez franc et fort, mais vous pleurez!

FREYDIÈRES. — Oui, je pleure... je pleure sur vous et de la peine que je vous fais, car je n'ai pas été dupe de votre ruse généreuse.

CLAIRE. — Non, vous n'avez pas été dupe, mais vous n'avez pas protesté, vous n'avez pas crié vers moi. Alors, pleurez, vos larmes sont un aveu. Vous ne m'aimez plus, ce n'est pas votre faute... je ne vous en veux pas... Je vous plains, au contraire, vous êtes malheureux. Il se passe en vous un drame poignant, car, non seulement vous ne m'aimez plus, mais vous en aimez une autre.

FREYDIÈRES. — Je vous jure...

CLAIRE. — Vous en aimez une autre et c'est ma fille...

FREYDIÈRES. — Non, Claire, vous vous trompez.

CLAIRE. — Ah! tant pis alors, parce qu'elle vous aime et, ce qui est plus grave, elle a pu croire que vous l'aimiez.

FREYDIÈRES. — Je ne le lui ai jamais dit!

CLAIRE. — Ah! tu vois bien. Eh bien! c'est ce que je voulais savoir. Tu n'es qu'un misérable. C'est monstrueux, ce que tu as fait là... ça n'a pas de nom. Je comprends que tu aies assez de moi... au bout de cinq ans, je ne te plais plus, cinq ans, c'est déjà très beau et je n'ai pas à me plaindre. Je t'ai donné tout mon cœur et toute ma chair, tu n'en veux plus, soit! Je comprends que tu sois las de l'adultère et de ses complications, de ses précautions et de ses gênes. Je comprends que tu désires une maîtresse libre, à l'âge où un homme sent le besoin d'avoir un foyer à soi. Je comprendrais que tu me quittes pour te marier, que tu choisisses une jeune fille, c'est dans l'ordre, mais pas ma fille, ah! non, pas celle-là! Elle aurait dû t'être sacrée entre toutes, tu n'aurais même pas dû l'effleurer d'une pensée, et pourtant tu y as pensé!

FREYDIÈRES. — Vous vous égarez, Claire... mais quels projets me prêtez-vous donc? Vous me parlez comme si j'avais voulu ce qui arrive; mais je ne sais comment ce sentiment est né en moi... en vérité, je ne le sais pas. Mais songez donc que je la voyais sans cesse; alors, de vivre continuellement auprès d'elle c'était une épreuve dangereuse. J'ai été séduit, malgré moi, oui, malgré moi, par ce charme mystérieux de la jeune fille et qui, chez Madeleine, est tout-puissant parce qu'il est fait d'innocence véritable. Et puis, on ne se méfie pas, on pense qu'un si doux parfum ne vous enivrera pas : il vous enivre pourtant et l'on en est tout imprégné. Je ne me rendais pas compte de ce qui se passait en moi... tout ce que je vous dis là, je ne me le formulais même pas. Il n'y a encore pas bien longtemps, je la considérais comme une enfant, comme la petite fille que j'avais con-

nue, et ce n'est que du jour où j'ai senti le trouble qu'elle éprouvait auprès de moi que j'ai compris la nature du charme que j'éprouvais auprès d'elle, et son amour m'a révélé le mien. Alors, j'ai voulu fuir, j'ai voulu ne plus revenir dans cette maison et, la première, rappelez-vous, vous vous êtes alarmée de mon absence. Il n'y a donc pas eu préméditation de ma part ni trahison envers vous. Je ne me suis pas fait aimer d'elle, je ne lui ai jamais dit une parole d'amour. Je ne me défends ni ne m'accuse : je vous explique sincèrement...

CLAIRE. — Cruellement...

FREYDIÈRES. — C'est la même chose, je vous explique ce qui s'est passé en moi, et vous devez me croire, Claire, je vous en supplie... vous devez me croire : la preuve, c'est que j'ai décidé de ne plus la revoir.

CLAIRE. — Je vous crois... je vous crois... mais ce n'en est pas moins horrible pour moi. Songez donc... vous deux, vous deux, et je ne puis rien dire. C'est vous, c'est vous qui me donnez un coup de couteau dans le cœur, et c'est elle, ma fille, qui me bâillonne pour que je ne crie pas. Vous m'assassinez tous les deux!

Elle éclate en sanglots.

FREYDIÈRES. — Claire, écoutez-moi.

CLAIRE, *dans les larmes.* — Oh! laissez-moi, laissez-moi, ne me dites plus rien. J'avais résolu d'être plus vaillante, mais c'est plus fort que moi. Je ne vous en veux même pas. Je ne suis pas jalouse de ma fille, n'est-ce pas? J'ai eu tort de vous attirer ici et d'organiser votre intimité dans cette maison. J'aurais dû prévoir qu'un jour Madeleine aurait dix-huit ans, mais on ne pense jamais à cet autre danger, et que vous retrouveriez en elle, on dit qu'elle me ressemble, votre premier et jeune amour en moi. Oh! ne protestez pas, si vous saviez comme tout m'est égal, maintenant. Je ne tiens plus à rien... une heure comme celle-ci vous vieillit plus que vingt années. Désormais, je serai plus que vieille, je me survivrai. Mais il ne s'agit déjà plus de moi. Il s'agit de ma fille. Qu'allez-vous faire?

FREYDIÈRES. — Je vous l'ai dit : je vais partir et je ne la reverrai plus.

CLAIRE. — Je ne peux pas annoncer ça à Madeleine.

FREYDIÈRES. — Vous n'avez rien à lui annoncer.

CLAIRE. — Elle sait que vous êtes là et, après l'explication que je viens d'avoir avec elle...

FREYDIÈRES. — Une explication?

CLAIRE. — Oui, je viens d'apprendre tout à l'heure et d'elle-même pourquoi l'autre soir elle était partie, bouleversée, de chez les Ernstein. Elle m'a avoué que, ce soir-là, elle avait surpris une conversation qui lui a révélé notre liaison... Comprenez-vous?

FREYDIÈRES. — Oh! Et alors?

CLAIRE. — Alors, je lui ai crié que ce n'était pas vrai; je le lui ai juré sur sa vie, sur



FREYDIÈRES — CLAIRE, ÉCOUTEZ-MOI.

son bonheur, et pour faire un tel serment, je n'ai pas hésité, je vous assure.

FREYDIÈRES. — Vous avez bien fait... vous avez bien fait...

CLAIRE. — J'ai bien fait, n'est-ce pas?

FREYDIÈRES. — Oui.

CLAIRE. — J'ai été plus loin et pour que, malgré ce serment, il ne subsistât plus aucun doute en elle, puisqu'elle vous aime et que vous l'aimez, je lui ai dit qu'elle serait votre femme.

FREYDIÈRES. — Comment! Vous voudriez que j'épouse Madeleine? Voyons, Claire, vous n'y pensez pas... c'est impossible... je ne veux pas... je ne peux pas... Et c'est vous qui me proposez ça, mais vous n'avez donc pas réfléchi? Vous n'avez donc pas songé à la situation épouvantable qu'une telle solution créerait entre nous?

CLAIRE. — Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de Madeleine; elle ignorera, c'est l'essentiel.

FREYDIÈRES. — Mais supposez que, plus

tard, elle apprenne la vérité, elle aura le droit de vous reprocher d'avoir installé son bonheur sur une complicité.

CLAIRE. — Sur un sacrifice.

FREYDIÈRES. — Votre sacrifice vous aveugle trop sur la qualité de la résolution que vous prenez.

CLAIRE. — Et puis, lorsqu'une femme a auprès d'elle un homme qui peut la défendre, il y a des choses qu'on ne vient pas lui dire. Le monde n'est pas brave.

FREYDIÈRES. — Ah! puisque vous en parlez, comment nous jugera-t-il, le monde? Il dira que vous avez donné cyniquement votre amant à votre fille et il sous-entendra, de notre part, dans une telle union, les plus vils arrangements.

CLAIRE. — Il ne sauvera pas ma fille, le monde. Donc, peu m'importe ce qu'il dira. J'ai juré à Madeleine que je n'avais pas été votre maîtresse, je lui ai promis qu'elle serait votre femme, nous sommes engagés vis-à-vis d'elle.

FREYDIÈRES. — Vous êtes engagée, vous, mais pas moi.

CLAIRE. — Nous sommes solidaires.

FREYDIÈRES. — Voyons, voyons, Claire, une chose pareille est impossible, n'est-ce pas! Nous la discutons là, comme deux ennemis, comme deux adversaires. C'est affreux! Unissons-nous, au contraire... Cherchons ensemble. Il ne manque pas de raisons à donner à Madeleine. Oui, c'est vrai, notre amour sombre désespérément dans des circonstances effroyables, mais nous devons rester deux amis, deux amis tendres et désolés. Je vous ai aimée, Claire, je vous ai aimée... je suis torturé moi aussi, et je souffre et je pleure... Tout le déchirement des séparations est en moi; mais, du moins, ne faisons pas avec des fleurs de deuil un bouquet de fiançailles. Ah! croyez-moi, votre sacrifice est inutile, ce n'est pas le bonheur de Madeleine que vous avez décidé.

CLAIRE. — Pourquoi?

FREYDIÈRES. — Parce que le bonheur est plus exigeant, parce qu'en admettant même qu'elle ne sache jamais rien et que sa foi en vous ait chassé tous ses doutes, vous seriez toujours implicitement, mystérieusement, auprès de nous, entre nous; son instinct de femme devinerait votre présence errante et son cœur filial serait étreint d'angoisse. Non, je vous le jure, nous ne serions pas heureux.

CLAIRE. — Ah! ne dites donc pas ça! J'étais déjà auprès de vous, entre vous, et pourtant vous vous êtes aimés. Mais si cette porte s'ouvrait en ce moment et si Madeleine entrait, la clarté d'un beau jour entrerait avec elle; vous ne regarderiez plus dans le sombre passé, et tout le bonheur vous apparaîtrait certain et désirable.

FREYDIÈRES. — Je n'en sais rien... c'est peut-être vrai... tout est possible; mais je ne veux même pas y songer... je ne veux pas vivre en vous sachant enterrée vivante. Non, non, Claire, écoutez-moi : je suis prêt à tout, je m'en irai pour toujours; je disparaîtrai complètement, s'il le faut... je recommencerai ailleurs, n'importe où, une autre vie, mais pour Madeleine, ce sera comme si j'étais mort.

CLAIRE. — Alors elle dira : c'était donc vrai!

FREYDIÈRES. — Mais non, dites-lui qu'elle s'est trompée, que je ne l'aime pas, car enfin je ne lui ai jamais rien dit qui l'autorise...

CLAIRE. — Vos façons d'être avec elle l'ont renseignée et votre accès de jalousie, l'autre soir, a éclaté devant des yeux clairvoyants... ou alors, il fallait être plus maître de vous.

FREYDIÈRES. — Ah! pourquoi ai-je connu Madeleine? Ah! oui, vous avez eu tort de m'attirer chez vous et j'ai eu tort de ne pas résister. Alors, votre fille a grandi auprès de nous, dans l'influence éparse de notre amour, dans l'atmosphère contagieuse de l'adultère et, de compromissions en compromissions, nous en arrivons aujourd'hui à discuter, à oser discuter une infamie, une sorte d'inceste, un véritable crime.

CLAIRE. — Combien de drames intérieurs se déroulent autour de nous dont nous ignorons les dénouements silencieux...

FREYDIÈRES. — ...Et hypocrites...

CLAIRE. — Et douloureux!

FREYDIÈRES. — La douleur n'est pas une excuse.

CLAIRE. — Mon excuse, c'est que, depuis quinze jours, j'assiste à l'agonie de mon enfant et qu'il n'y a que ce moyen de la sauver.

FREYDIÈRES. — Vous êtes hypnotisée, en ce moment, par cette idée que votre fille peut en mourir et cette idée-là vous cache tout le reste; mais elle a dix-huit ans... dix-huit ans! c'est-à-dire toute la vie devant elle pour oublier... et elle oubliera.

CLAIRE. — Et si elle n'est pas de celles qui oublient; n'y eût-il qu'une chance pour qu'elle en mourût, c'est cette chance-là que nous devons conjurer.

FREYDIÈRES. — Ah! tenez, vous auriez mieux fait de lui dire la vérité.

CLAIRE. — C'est dans les romans qu'on dit la vérité; mais, dans la vie, lorsqu'un hasard la découvre, on tâche de la recouvrir, pour ne pas provoquer des malheurs irréparables!

FREYDIÈRES. — Mieux vaut la vérité pourtant, avec toutes ses conséquences, qu'un tel désordre.

CLAIRE. — Vous auriez donc voulu que je dise la vérité à Madeleine?

FREYDIÈRES. — Oui... cent fois oui!

CLAIRE. — Ah! vous ne parleriez pas ainsi si vous l'aviez vue, si, comme moi, vous aviez tenu dans vos bras une malheureuse enfant, pâle et tremblante, si, comme moi, vous aviez lu dans ses yeux anxieux la terreur de ma faute et la honte de son amour souillé! Vous comprendriez que je n'aie pas eu le courage, la cruauté de lui dire la cruelle vérité... oui, j'ai tout promis, j'ai juré, parce qu'au-dessus de la vérité, il y avait sa candeur et sa fragilité... parce qu'avant tout, il y a la pitié... et, puisque vous parlez de crime, le véritable crime eût été de frapper, mortellement peut-être, une innocente, entendez-vous, une innocente. Si vous ne pensez pas ainsi, annoncez vous-même à Madeleine votre résolution; dites-lui que vous partez et que vous ne reviendrez plus. Si vous avez décidé que là est votre devoir, prenez-en devant elle toute la responsabilité, et épargnez-moi du moins les tortures d'une nouvelle explication avec mon enfant. D'ailleurs, je ne pourrais plus... je suis à bout de forces... je vais la faire appeler et vous lui parlerez.

Elle va sonner.

FREYDIÈRES. — Vous n'y pensez pas, Claire, que faites-vous là?

CLAIRE. — Il le faut.

La femme de chambre entre.

MARIE. — Madame a sonné.

CLAIRE. — Dites à mademoiselle de venir.

MARIE. — Bien, madame.

Elle sort.

FREYDIÈRES. — Comment voulez-vous que je lui dise?

CLAIRE. — Je ne sais pas... vous trouverez sans doute les raisons que je n'ai pas su trouver.

SCÈNE VII

CLAIRE, FREYDIÈRES, MADELEINE

MADELEINE. — Tu m'as fait demander, maman?

CLAIRE. — Oui, ma chérie, M. Freydières voudrait te parler.

MADELEINE, *souriant.* — Ah! (*Puis voyant le trouble de Freydières.*) Comme vous me regardez! Vous me trouvez changée, n'est-ce pas? J'ai été très malade, vous savez, très malade.

FREYDIÈRES. — Je le vois bien... je le vois bien.

MADELEINE. — Mais vous m'effrayez! Vous avez l'air de ne pas me reconnaître; je suis donc changée à ce point-là? Ah! je ne dois



MADELEINE. — VOICI MA MAIN...

pas être très jolie et je ne suis guère coquette pour paraître devant vous avec une figure pareille. Mais vous avez à me parler?

FREYDIÈRES, *avec un grand effort.* — Oui, je viens vous dire adieu.

MADELEINE, *très émue.* — Comment, adieu? Vous partez?

FREYDIÈRES. — Oui, je pars.

MADELEINE. — Pourquoi me dites-vous adieu et non pas au revoir? Vous partez

donc pour toujours... Je ne vous reverrai plus... Je ne vous reverrai plus...

Ses yeux se remplissent de larmes ; elle est sur le point de tomber.

FREYDIÈRES, *s'élançant vers elle.* — Non, non, Madeleine, je reviendrai... je reviendrai... Je suis obligé de partir... Lorsque j'ai pris cette décision, votre mère ne m'avait pas encore parlé ; je ne connaissais pas encore vos sentiments... mais s'ils n'ont pas changé... à mon retour...

MADELEINE. — Voici ma main, mon grand ami, quoi qu'il arrive, mes sentiments à moi ne changeront jamais. (*Elle va se jeter dans les bras de sa mère, puis, très troublée, elle dit :*) J'ai laissé tante Alice très inquiète... j'ai promis de la rassurer... je vais la chercher.

Elle sort.

SCÈNE VIII

CLAIRE, FREYDIÈRES

FREYDIÈRES. — Vous avez raison... C'est dans les romans qu'on dit la vérité... Quand j'ai vu cette enfant... Mais vous, qu'allez-vous devenir.

CLAIRE. — La vie est finie pour moi, elle continue pour vous. Vous oublierez et je me résignerai.

FREYDIÈRES. — Tout de même, notre part n'est pas égale.

CLAIRE. — Vous savez bien qu'en amour, c'est toujours la femme qui expie.

FREYDIÈRES. — Je vous vénère.

CLAIRE. — Je suis une malheureuse.

Elle pleure silencieusement pendant que le rideau tombe lentement.



LE TORRENT

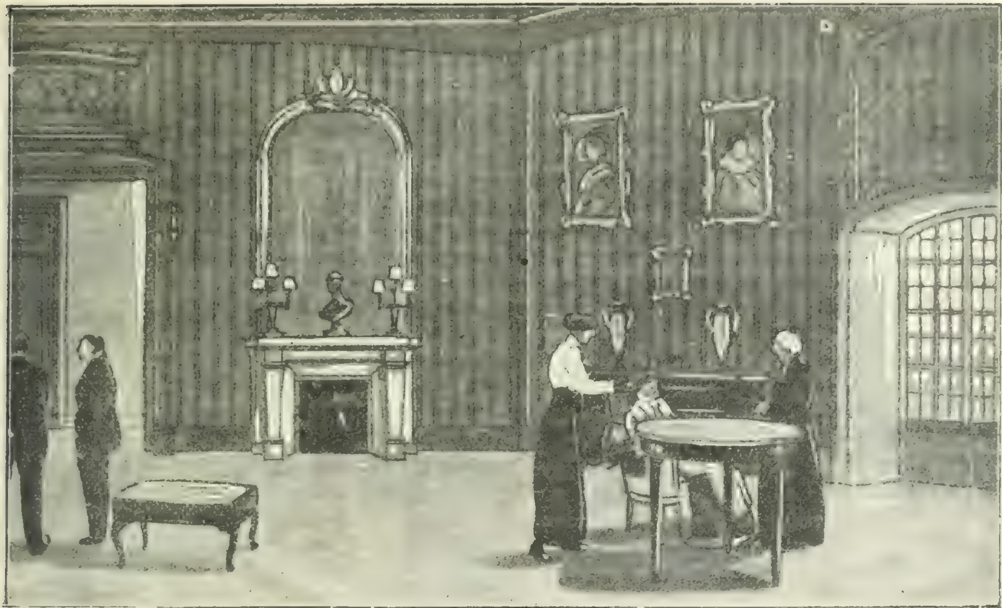
PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français,
le 5 mai 1899.

PERSONNAGES

	MM.
JULIEN VERSANNES	Raphaël Duflos.
MORINS	Le Bargy.
L'ABBÉ BLOQUIN	De Féraudy.
CAMILLE LAMBERT	Pierre Laugier.
SAINT-PHOIX	Coquelin cadet.
HUBERT DE COURREZAC	Georges Berr.
LE DOCTEUR AUBIERGE	Louis Delaunay.
ROUSSEAU	Laty.
UN PAYSAN	Falconnier.
	Mmes
VALENTINE LAMBERT	Bartet.
CHARLOTTE VERSANNES	Muller.
LA MÈRE MOUSSERON	Amel.
AMÉLIE	Faylis.
MARIE LAMBERT	La petite Yvonne.
PIERRE LAMBERT	La petite Juliette.





VALENTINE. — Je n'en ai pas mangé.

ACTE PREMIER

La scène se passe au château des Versannes, da[illegible] rigord, au mois de septembre, à l'époque des [illegible] dans le Pé[illegible]rendanges. Après le dîner, dans un salon [illegible] basses et des [illegible]ciens, aux murs garnis de vieux port[illegible] aux meubles anciens, par Lambert, Morins, Versannes, [illegible]traits, un groupe formé autour d'une table, Valentine assise [illegible] Saint-Phoin ; autour l'abbé Bloquin sont debout [illegible] très pâle, Charlotte et [illegible] auprès d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTINE, CHAR[illegible] [illegible]LOTTE, L'ABBÉ [illegible]LOQUIN

[illegible]TTE, *à Valentine.* — Ça ne va pas? (*Elle lui fait respirer son flacon.*) Tenez! respirez mon flacon. Qu'est-ce qui a pu vous faire ça? C'est une fausse digestion... C'est peut-être le spoom au champagne... C'est très froid sur l'estomac.

VALENTINE. — Je n'en ai pas mangé.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous devriez prendre une tasse de camomille avec de la fleur d'oranger ; quelquefois, après le repas, j'ai des malaises semblables... eh bien, je me fais faire une infusion bien chaude de camomille et j'y verse quelques gouttes de fleur d'oranger, c'est très efficace... ne voulez-vous pas essayer?

VALENTINE. — Non, je vous remercie, ce ne sera rien, ça va déjà mieux... et puis, je vous en prie, qu'on ne s'occupe pas de moi... je me trouve ridicule au possible.

CHARLOTTE. — Il n'y a là rien de ridicule et ça peut arriver à tout le monde. Voulez-vous que je prévienne votre mari?

VALENTINE, *vivement.* — Oh! non, oh! non, ne dérangez personne, d'autant plus que ça se passe.

CHARLOTTE. — Vraiment?

VALENTINE. — Vraiment.

L'ABBÉ BLOQUIN. — C'est égal... une petite tasse de camomille, avec un peu de fleur d'oranger, ça ne pouvait pas vous faire du mal...

Cependant un domestique a apporté du café.

SCÈNE II

LES MÊMES, SAINT-PHOIN, VERSANNES, MORINS

CHARLOTTE, *appelant.* — Saint-Phoin!

SAINT-PHOIN, *criant du fond de la salle.* — Présent!

CHARLOTTE. — Eh bien!... venez ici, j'ai besoin de vous.

SAINT-PHOIN. — Vous avez besoin de moi, madame, quel bonheur!

CHARLOTTE. — Rendez-vous utile, vous allez faire la jeune fille.

SAINT-PHOIN. — Je veux bien, mais j'ai déjà beaucoup de mal à faire le jeune homme. C'est à peine si je joins les deux bouts. Qu'exigez-vous de moi?

CHARLOTTE. — Vous n'avez qu'à me suivre et vous offrirez du sucre aux personnes à qui je verserai du café; ça n'est pas bien compliqué, comme vous voyez.

SAINT-PHOIN. — Hé, hé! pas compliqué, cela vous plaît à dire.

CHARLOTTE. — Eh bien! prenez le sucrier. Dieu que vous avez l'air empoté!

SAINT-PHOIN. — Empoté! Voilà un mot qui sent sa province!

CHARLOTTE. — Prenez-vous du café, monsieur [illegible] curé?

L'ABBÉ [illegible] BLOQUIN. — Volontiers.

Saint-Phoin lui prése[illegible]nte le sucrier, il essaye de prendre du sucre avec [illegible]a pince.

CHARLOTTE. — Prenez d[illegible]nc avec vos doigts, monsieur le curé.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous croyez?

CHARLOTTE. — J'en suis sûre.

L'ABBÉ BLOQUIN. — C'est la pince du père Adam.

Il rit, peut-être avec un peu de lourdeur, de cette plaisanterie facile, mais tout cela constitue un petit manège plein de bonhomie.

CHARLOTTE, *se dirigeant vers Morins.* — Monsieur Morins, prenez-vous du café?

MORINS. — S'il vous plaît, madame. (*A Saint-Phoin.*) Non, pas de sucre, quoique vous soyez très bien pour faire le service; c'est pour cela que vous avez mis votre smoking?

VERSANNES. — C'est même assez ridicule de s'habiller pour dîner ici, nous sommes à la campagne et sans cérémonie... je te l'ai dit cent fois.

MORINS. — Depuis que je connais Saint-Phoin, je ne l'ai jamais vu dîner qu'en habit ou en smoking, en quelque endroit qu'il se trouve.

CHARLOTTE. — C'est très anglais... il a raison.

MORINS. — Je l'ai vu garder la chambre, pendant une semaine, avec une fièvre maligne et, tous les soirs, il passait son habit pour prendre un cachet de sulfate de quinine.

SAINT-PHOIN. — Parfaitement, je m'en flatte.

VERSANNES. — Charlotte, si vous offriez de notre vieille eau-de-vie.

CHARLOTTE. — Mais certainement; Saint-Phoin, voulez-vous un petit verre de cognac... Je vous le recommande... Il est de 1857.

SAINT-PHOIN. — Ça ne nous rajeunit pas.

CHARLOTTE. — Je n'ai pu en avoir que cinquante bouteilles... C'est un cadeau que j'ai fait à mon mari pour sa fête.

VERSANNES. — Oui, à propos, j'ai oublié de vous dire que j'ai reçu la facture ces jours-ci.

CHARLOTTE. — Vous l'avez payée.

VERSANNES. — Naturellement.

CHARLOTTE. — All right!

VERSANNES. — Lorsque ma femme me fait un cadeau, j'ai toujours deux surprises, d'abord le cadeau et ensuite de le payer.

Cependant, Charlotte et Saint-Phoin ont offert du café et du sucre à Versannes et à Lambert.

CHARLOTTE. — Ça ne m'étonnerait pas que M. de Courrezac vienne nous faire ce soir une petite visite; il sait que nous avons des invités qui sont arrivés tantôt et il est curieux comme une chouette.

S[illegible]INT-PHOIN. — Je serai pour ma part enchanté de [illegible]le voir, c'est un fort aimable gentilhomme.

CHARLOTTE, *à Morins.* — Vous allez voir mon flirt, monsieur Morins; c[illegible]n homme qui est amoureux de moi, il me [illegible]our depuis cinq ans et il n'est jamais pa[illegible] me déclarer sa flamme... Je ne lui en laisse jamais le temps. Ah! vraiment, c'est fort original... Monsieur le curé, ne voulez-vous pas faire votre partie de dames avec Mme Lambert?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Très volontiers, si Mme Lambert n'est pas trop fatiguée.

VALENTINE. — Mais pas du tout... pas du tout... Je suis tout à fait remise.

CHARLOTTE. — Je vais vous installer.

SCÈNE III

VERSANNES, MORINS

VERSANNES. — Il y a tout de même cinq ans qu'on ne s'était vus, mon vieux camarade. Cinq ans! Dites donc, Morins, vous n'avez pas l'air de vous en douter.

MORINS. — Mais si, puisque j'ai quitté la France presque tout de suite après votre



VERSANNES. — Il y a tout de même cinq ans..

mariage et je ne m'attendais pas à vous retrouver cultivateur... gentleman-farmer... si vous aimez mieux.

VERSANNES. — Non, vous dites bien, cultivateur; c'est un très beau titre.

MORINS. — Vous que j'avais quitté clubman, sportsman et spleenman!

VERSANNES. — Surtout!

MORINS. — Vous avez une exploitation qui marche très bien. Tout à l'heure, en arrivant ici avec Saint-Phoin, nous avons vu des cultures superbes et des vignes magnifiques.

VERSANNES. — Et puis, je fais aussi de l'élevage.

MORINS. — Vous avez beaucoup d'animaux?

VERSANNES. — J'ai en ce moment une centaine de bœufs; je vous montrerai ça demain, si ça peut vous intéresser... vous verrez de grandes bêtes blondes avec des yeux très doux.

MORINS. — Et ça vous amuse ce que vous faites?

VERSANNES. — Ça me passionne.

MORINS. — C'est extraordinaire!

VERSANNES. — N'est-ce pas? Vous vous rappelez, dans votre petit appartement, au cinquième, derrière les Invalides, quand nous essayions de distinguer à travers nos goûts et les probabilités ce que nous deviendrions, jamais vous ne m'avez prédit, malgré votre clairvoyance et votre sens critique, que je serais un jour le nourricier des bestiaux.

MORINS. — Et pourtant, nous préférions déjà un laboureur à un référendaire au sceau de France. Mais comment l'idée vous est-elle venue de votre nouvelle profession?

VERSANNES. — Ce sont les circonstances... Six mois après notre mariage, nous avons été appelés ici par une lettre pressante et comme oppressée de mon oncle qui se sentait très fatigué et désirait me voir. Nous sommes arrivés pour lui fermer les yeux; mais avant de mourir il m'avait dit : « Je te laisse la maison, les terres et les métairies; garde ça le plus longtemps possible, tâche de ne pas vendre... promets-moi de venir ici tous les ans passer deux ou trois mois dans la belle saison. Jure-le-moi. » Et il y avait dans ses yeux, une telle angoisse que sa vieille maison fût abandonnée, ou louée, ou vendue que, pour qu'il mourût tranquille, j'ai juré.

MORINS. — C'est très bien ce que vous avez fait là.

VERSANNES. — Que voulez-vous? C'était à peu près à cette époque, par une fin d'été très douce, par un mois de septembre mélancolique et doré... la mort de cet excellent homme qu'était mon oncle, ce pays sévère et tendre à la fois, tout plein des souvenirs de mon enfance et que je n'avais pas revu depuis un si long temps, tout cela m'a ému et doucement bouleversé... il s'est fait un changement en moi; la vie que je menais à Paris me semblait étroite, vide, un peu ridicule; j'ai eu peur et honte de la reprendre, et je me suis définitivement installé ici... J'ai cultivé mes terres... J'accomplissais ainsi le vœu le plus cher de mon oncle. Il avait coutume de dire que c'est une désertion que d'abandonner la terre, et qu'elle est non seulement la nourrice, mais l'éducatrice... et j'ai compris depuis qu'il avait raison.

Un domestique annonce.

LE DOMESTIQUE. — M. de Courrezac.

SCÈNE IV

—

LES MÊMES, HUBERT DE COURREZAC

CHARLOTTE, *à Valentine*. — Qu'est-ce que je vous disais. (*A M. de Courrezac.*) Figurez-vous que nous parlions de vous il n'y a qu'un instant, j'avais comme un pressentiment que vous viendriez ce soir.

HUBERT, *lui baisant la main*. — Vos pressentiments ne vous ont pas trompée, madame.

VERSANNES, *à Morins*. — Mon cher Morins, je vous présente mon vieil ami Hubert de Courrezac.

Poignées de main. Enchanté, cher monsieur, etc.

HUBERT, *à Morins*. — Alors, monsieur, vous voilà pour quelques jours dans ce pays unique où la châtaigne donne la main à la truffe, si j'ose m'exprimer ainsi, et la truffe aux cèpes, car nous avons aussi les cèpes, les fameux cèpes du Limousin qui poussent ici...

SAINT-PHOIN. — Comme des champignons!

HUBERT. — J'allais vous le dire.

SAINT-PHOIN. — Mais voyons : les truffes, c'est le Périgord, les cèpes, c'est le Limousin; où sommes-nous ici au juste?

LAMBERT. — Nous sommes dans la Dordogne.

SAINT-PHOIN. — Oh! je vous en prie, ne me citez jamais un nom de département, ça ne me dit rien du tout.

HUBERT. — Ici, nous sommes dans le Périgord.

SAINT-PHOIN. — A la bonne heure! Voilà qui me représente quelque chose. Je ne sais rien de plus sec, de plus administratif, que la division de la France en quatre vingt-six départements.

LAMBERT. — C'est commode.

SAINT-PHOIN. — C'est odieux!

MORINS. — C'est une division dont seules peuvent se réjouir des âmes de sous-préfets.

SAINT-PHOIN. — Nous sommes en train d'oublier jusqu'au nom de nos anciennes provinces qui avaient pourtant une rude allure : le Valentinois, le pays Chartrain, le Quercy, le Hurepoix! Est-ce beau! Je vais même plus loin : la grande idée de patrie est incompatible avec la division départementale, et peut-on dire d'un chef d'armée qu'il est mort en défendant l'Ille-et-Vilaine ou qu'il a arrosé de son sang le Loir-et-Cher ou qu'il dort là-bas, dans les Deux-Sèvres! C'est grotesque!

VERSANNES. — Tu es content maintenant? Tous les ans, chaque fois qu'il vient ici, il demande où nous sommes pour pouvoir placer sa tirade sur les anciennes provinces.

CHARLOTTE. — Si, si, c'est vrai! vous avez déjà dit tout ça l'année dernière et il y a deux ans... Voyons, Valentine, est-ce vrai?

VALENTINE. — Oui, c'est vrai.

CHARLOTTE. — Et vous avez employé identiquement les mêmes termes.

SAINT-PHOIN. — Dites tout de suite que je prépare mes effets, que je les apprends par cœur, que je suis un cabot!

CHARLOTTE. — Au fait, monsieur de Courrezac, n'avez-vous pas dîné chez les Echargue, ces jours-ci?

HUBERT. — En effet, j'y dînai avant-hier.

CHARLOTTE. — Racontez-moi ça. Qu'y avait-il ?

HUBERT. — Nous étions une vingtaine de convives au moins, et je ne connaissais personne, si ce n'est leurs cousins d'Auribeau, il est vrai qu'ils sont quatorze, et l'ancien conseiller de préfecture, Rouret.

CHARLOTTE. — Alors, c'était un grand dîner. Est-ce que la mère Echargue se levait de table à chaque instant pour aller stimuler sa cuisinière ?

HUBERT. — Oh! pas du tout, c'était tout à fait à grand tralala... on fit six services et la vieille Céleste s'était surpassée.

CHARLOTTE. — Oh! l'on mange très bien chez eux.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ils tiennent avant tout à la parfaite honorabilité de leur cuisine.

CHARLOTTE. — A côté de qui étiez-vous, monsieur Hubert?

HUBERT. — J'étais à côté de Mlle Dorothée.

CHARLOTTE. — Je crois que l'on espère beaucoup dans la famille que vous épouserez Dorothée.

HUBERT. — Ah! madame, que vous ai-je fait?

CHARLOTTE. — Ne vous montrez pas si dégoûté... Dorothée n'est déjà pas si mal... d'abord elle a de très beaux cheveux...

HUBERT. — Elle sait bien dresser un dessert.

CHARLOTTE. — Elle n'est pas jolie de figure, je vous l'accorde, mais elle est belle

personne et elle a des extrémités charmantes.

HUBERT. — Qu'entendez-vous par des extrémités ?

CHARLOTTE. — Dame ! les pieds et les mains.

HUBERT. — Ce ne sont pas les extrémités auxquelles on se porte.

L'ABBÉ BLOQUIN, *se levant*. — Madame, je crois que l'heure est venue de me retirer, ne vous dérangez pas... je m'en vais à l'an-

à Sainte-Clotilde, mais on l'a envoyé ici en disgrâce.

MORINS. — Pourquoi ?

VERSANNES. — On a prétendu que dans un sermon qu'il prononça pendant la semaine de Pâques, il avait trop appuyé sur le rôle fâcheux de Judas, dans la Passion... On l'a accusé auprès du ministre d'être antisémite...

SAINT-PHOIX. — Déjà ?



CHARLOTTE — Racontez-moi ça. Qu'y avait-il ?

glaise... (*Il dit cela très haut, Charlotte accompagne l'abbé Bloquin, auquel tout le monde dit bonsoir.*) J'aurais tant voulu ne déranger personne.

Il sort.

MORINS. — Il a l'air d'un très brave homme.

VERSANNES. — C'est un très digne et excellent homme. Il fait énormément de bien et, sous des dehors un peu campagnards, il a un esprit très fin. D'ailleurs, il était à Paris dans une paroisse élégante, premier vicaire

VERSANNES. — Et on l'a déplacé... il y a dix ans de cela.

LAMBERT. — Oh ! oui, il y a bien dix ans. C'est lui qui nous a mariés, il a baptisé nos enfants... il s'occupe de leur instruction. Je n'aime pas beaucoup les prêtres, moi, en général, mais je reconnais que celui-là est un très brave homme.

Cependant Charlotte étant revenue de reconduire l'abbé Bloquin, Hubert vient auprès d'elle.

SCÈNE V

CHARLOTTE, HUBERT

HUBERT. — Vous avez été très méchante, tout à l'heure... vous m'avez fait beaucoup de peine.

CHARLOTTE. — Moi, à quel propos?

HUBERT. — En me parlant d'un mariage possible avec Mlle Dorothée... vous savez bien que je ne puis songer à me marier puisque mon cœur est pris... par vous, cruelle.

CHARLOTTE. — Eh bien, je vous le rends, votre cœur.

HUBERT. — Je n'en veux pas... gardez-le... qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

CHARLOTTE. — Alors de quoi vous plaignez-vous?

HUBERT. — Voilà cinq années que je vous aime.

CHARLOTTE. — Il ne fallait pas m'aimer.

HUBERT. — Mettez-vous à ma place : c'était fatal. Vous nous avez apporté dans ce qu'elles ont de plus subtil et de raffiné, la grâce et l'élégance de Paris. Là-bas, vous brilliez déjà entre toutes, vous étiez une petite reine... mais ici vous êtes une jeune déesse. Est-il surprenant qu'un pauvre gentilhomme de province ait été ébloui par votre éclat? Mais vous vous plaisez à me faire souffrir, vous jouez avec moi comme le chat avec la souris. Prenez garde... On désespère alors qu'on espère toujours.

CHARLOTTE. — Epousez Dorothée. Le bonheur est là.

HUBERT. — Pourquoi me dites-vous ça?

CHARLOTTE. — Pour vous désespérer.

HUBERT. — Ne parlez pas si haut. Il me semble que Julien nous observe et qu'il se doute de quelque chose.

CHARLOTTE. — Mon mari? Non, il ne se doute pas, il sait; je l'ai prévenu.

HUBERT. — Vous l'avez prévenu? Quelle femme êtes-vous donc?

CHARLOTTE. — La sienne. Mais il faut que je revienne auprès de Valentine qui est toute seule.

HUBERT, *la suivant*. — Je ne vous ai pas dit la millième partie de ce que j'avais à vous dire... C'est tout le temps comme ça. Voilà cinq années que ça dure.

CHARLOTTE. — Ça a duré cinq ans, ça durera dix ans, vingt ans, trente ans, cinquante ans. (*Elle chante.*) Ça peut durer jusqu'à cent ans, ça peut durer tout le temps.

HUBERT. — Je crois que vous n'avez pas de cœur.

SCÈNE VI

LAMBERT, MORINS

LAMBERT. — Je vous demande pardon, monsieur, mais sans doute avez-vous remarqué comme je vous regardais pendant le dîner?

MORINS. — Ma foi, monsieur, je n'y ai pas fait attention.

LAMBERT. — Tant mieux! Je craignais de vous avoir regardé d'une façon gênante.

MORINS. — Rassurez-vous, vous ne m'avez pas gêné le moins du monde.

LAMBERT. — C'est que je voudrais bien... si je ne me trompe pas... étiez-vous à Paris en 1885?

MORINS. — J'y étais.

LAMBERT. — Vous rappelez-vous un dîner au Pavillon Chinois, un dîner que Stanislas Palimpsesth avait offert à ses amis pour l'apparition de son premier volume ésotérique?

MORINS. — Je m'en souviens comme si c'était hier.

LAMBERT. — Palimpsesth est mon ami d'enfance; nous étions ensemble au lycée de Limoges, car il n'est pas Assyrien comme il veut le faire croire, il est Limousin. C'est ainsi que je me trouvais à ce dîner où il y avait toutes nos jeunes gloires littéraires. Mais vous vous demandez sans doute où je veux en venir?

MORINS. — J'avoue que...

LAMBERT. — Vous rappelez-vous votre voisine?

MORINS. — Parfaitement. Une jeune femme blonde, mince, qu'on avait surnommée Botticella, à cause qu'elle ressemblait à certaines madones du vieux maître florentin. Et comme elle s'est grisée, ce soir-là!

LAMBERT. — N'est-ce pas?... J'ai été très jaloux de vous parce que vous sembliez beaucoup lui plaire.

MORINS. — C'était réciproque.

LAMBERT. — Et qu'elle était ma maîtresse.

MORINS. — Je vous fais mes compliments et toutes mes excuses.

LAMBERT. — Et c'est bien vous que j'ai rencontré quelques jours après dans son escalier... Je ne vous ai pas reconnu ce jour-là, mais ce soir je vous reconnais très bien.

MORINS. — Moi aussi, je vous reconnais maintenant. Comment allez-vous? Ah! Botticella était votre amie. Comme on se retrouve! Comme le monde est petit!

LAMBERT. — Oui, elle a été mon amie, comme vous dites, pendant le temps que j'ai

demeuré à Paris pour terminer mes études et me mettre au courant de l'industrie et des affaires... Puis mon père m'a rappelé ici... Alors, j'ai dû la quitter. Vous l'avez revue depuis... Savez-vous ce qu'elle est devenue?

MORINS. — Elle est morte...

LAMBERT. — Tiens! tiens!

MORINS. — Ne vous attristez pas. Oui, elle est morte d'une façon misérable.

LAMBERT. — Il y a longtemps?

MORINS. — Il y a quatre ans. J'allais voir à Lariboisière une pauvre fille que j'avais fait entrer dans le service d'un de mes amis, et c'est là, dans la même salle, que j'ai retrouvé votre ancienne maîtresse. Elle venait de subir une opération terrible... Oh! terrible... Elle est morte dans d'atroces souffrances et il n'y avait personne que moi autour de son agonie et derrière son cercueil.

LAMBERT. — Ce que vous me dites là me fait de la peine, beaucoup de peine, je l'avoue.

MORINS. — Ne vous défendez pas de trop de sensibilité... et même si vous pouviez pleurer, ça soulage.

LAMBERT. — Je ne pleure jamais... Je n'ai rien su de tout ça...

MORINS. — Vous semblez, en effet, vous en être absolument désintéressé. Et cependant, n'avait-elle pas un enfant de vous?

LAMBERT. — Non. C'est-à-dire si... Enfin, on ne sait jamais.

MORINS. — Evidemment... Pourtant, quand je l'ai revue si malade, elle en parlait sans cesse de cet enfant qu'elle paraissait beaucoup aimer... elle disait que vous en étiez le père... et elle n'avait pas d'intérêt à me tromper, moi... je ne lui demandais rien et elle était bien près de la mort pour mentir. Vous n'avez pas du tout de nouvelles de cet enfant?

LAMBERT. — Ce sont les grands-parents, je crois, qui s'en occupent.

MORINS. — Parfait! Parfait!

LAMBERT, *sentant qu'il se fait sévèrement juger par Morins.* — Ecoutez! j'ai à ce sujet des idées très nettes, des principes très arrêtés. J'estime que ces liaisons de jeunesse n'engagent à rien, quoi qu'il arrive. Et plus tard, lorsqu'on se marie, on doit oublier le passé... les maîtresses et les enfants qu'on a pu semer par-ci par-là n'ont aucun droit sur le repos et sur le bien-être de la femme et des enfants légitimes. Quand mon père m'a fait revenir ici pour prendre la suite de ses affaires, je me suis marié, j'ai eu deux enfants... une fille et un fils... J'amasse une dot pour ma fille et à mon fils je laisserai les papeteries que mon père m'a laissées... je les lui laisserai agrandies, améliorées, car je m'en occupe très sérieusement... et j'ai la certitude d'accomplir mon devoir. Quoi?

MORINS. — Rien... d'ailleurs vous parlez d'un ton qui n'admet pas de réplique.

LAMBERT. — Il faudra que vous visitiez mes papeteries; elles sont situées dans un endroit merveilleux, au-dessous d'une cascade formée par une petite rivière torrentueuse qui me donne la force motrice... Vous verrez, c'est très pittoresque, c'est même un but de promenade très connu. Quel jour voulez-vous venir?

MORINS. — Mais le jour qui conviendra à ces dames, c'est à elles qu'il faut le demander.

LAMBERT, *allant près de Charlotte.* — Vous avez raison. Madame Versannes, je désirerais faire visiter les papeteries à M. Morins, alors je pense que vous pourriez venir déjeuner demain.

CHARLOTTE. — Mais certainement.

LAMBERT. — Monsieur de Courrezac voudra bien être des nôtres.

HUBERT. — Mais avec grand plaisir.

CHARLOTTE. — C'est entendu; demain, c'est une très bonne idée.

SAINT-PHOIN. — On ne joue pas, ce soir? Nous ne faisons pas un poker?

HUBERT. — Je m'en vais.

CHARLOTTE. — Déjà!... il n'est pas tard...

HUBERT. — Il faut que je me lève de très bonne heure demain matin.

Il fait ses adieux et sort.

CHARLOTTE. — La perspective d'un poker l'a fait sauver. Il n'aime pas à risquer son argent. Mais vous n'avez pas besoin de lui.

SAINT-PHOIN. — Nous ne sommes plus assez nombreux pour jouer au poker.

MORINS. — Et moi, je ne joue jamais.

Il va s'asseoir.

VERSANNES. — Alors, nous ne sommes plus que trois, Lambert, Saint-Phoin et moi; jouons à l'écarté. Celui qui aura perdu sera remplacé... Nous commençons, Lambert et moi.

Cependant Charlotte ayant disposé une petite table avec tout ce qu'il faut pour jouer, revient auprès de Morins qui regarde un album

---

SCÈNE VII

CHARLOTTE, MORINS, SAINT-PHOIN, puis LAMBERT

CHARLOTTE. — Vous regardez les photographies?

MORINS. — Oui, je feuillette volontiers les albums de photographies dans les familles.

CHARLOTTE. — Je comprends ça, c'est toujours cocasse.

MORINS. — Je ne trouve pas, il s'en dégage au contraire une mélancolie dont je m'enivre.

CHARLOTTE. — C'est plus amusant quand on connaît les gens.

MORINS. — Je ne connais personne de ces personnes.

CHARLOTTE. — Qu'à cela ne tienne, je vais vous les présenter. (*Avec emphase.*) Celui-là, c'est mon père. (*Plus simple.*) Ça, c'est maman quand elle s'est mariée : on portait des crinolines! Là, c'est papa pendant le siège... il était garde national à l'état-major; mon oncle, quand il était lieutenant de vaisseau; il vient d'être nommé vice-amiral. Là, c'est ma sœur qui est morte... elle est morte d'une péritonite, à la suite d'un bébé.

MORINS. — Elle était jolie.

CHARLOTTE. — Oh! oui, elle était très jolie... en face, c'est mon beau-frère.

SAINT-PHOIN. — Tiens! un toréador.

CHARLOTTE. — Oui... c'est le fameux Lagartijo...

SAINT-PHOIN. — C'est votre parent?

CHARLOTTE. — Non, je ne sais même pas pourquoi il est là.

MORINS, *gravement.* — Parce qu'il doit y être; il y a toujours, dans les albums de famille, le portrait d'un homme célèbre et qui n'est pas parent; mais c'est rarement un toréador, c'est plutôt un artiste lyrique ou un prétendant au trône de France.

SAINT-PHOIN. — Ç'a été longtemps le prince impérial, vous êtes trop jeune pour avoir vu ça.

MORINS. — Tiens! voilà de jolies personnes.

CHARLOTTE. — C'est toutes mes amies du cours. Celle-là, c'est Amélie Savourde : elle était jolie, mais bête! Quand elle récitait l'*Art poétique*, on n'a jamais pu lui faire dire le Tasse... elle disait toujours la Tasse. Seulement, comme elle était très belle fille, elle a passé tout de même ses examens. C'est dégoûtant!

MORINS. — Comment s'appelait votre cours? Je parie que c'est en deux noms.

CHARLOTTE. — Justement! C'était le cours Langlois-Boutinot.

MORINS. — Tous les cours chics de jeunes demoiselles sont en deux noms.

SAINT-PHOIN. — Très juste!

CHARLOTTE. — Me voilà à tous les âges, depuis le maillot jusqu'à nos jours. Là, c'est quand je me suis mariée. Dire que j'ai été coiffée comme ça!... regardez donc, Saint-Phoin, c'est déjà grotesque. Etiez-vous à mon mariage, à Saint-Augustin?

MORINS. — Mais oui, il y avait un monde fou! Et pendant le défilé à la sacristie, un suisse monumental avertissait : Prenez garde à vos poches!

SAINT-PHOIN. — Oui, oui, je me rappelle, à cause des pickpokets... C'était un beau mariage.

CHARLOTTE. — Il y a déjà quatre ans.

MORINS. — Vous n'avez pas d'enfants?

CHARLOTTE. — Non.

MORINS. — Vous ne voulez peut-être pas en avoir?

CHARLOTTE. — Ah! grand Dieu, non.

MORINS. — Vous avez tort.

CHARLOTTE. — Je crois bien, pour ce que ça vous coûte, cher monsieur.

MORINS. — Je ne comprends pas.

CHARLOTTE. — Ecoutez, j'ai une de mes amies qui a eu un bébé juste au bout de neuf mois de mariage et qui, depuis ce temps-là, passe sa vie sur une chaise longue. Et puis, ma sœur est morte d'une péritonite dans les mêmes circonstances, comme je vous l'ai dit tout à l'heure; vous comprenez que lorsqu'on a de pareils exemples près de soi, dans sa famille, ça n'est pas excitant...

LAMBERT, *qui est survenu à ces derniers mots.* — Monsieur Saint-Phoin, j'ai perdu; si vous voulez aller me remplacer.

SAINT-PHOIN. — J'y vais.

MORINS. — Vous ne remplissez pas votre mission ou si vous aimez mieux votre fonction.

SAINT-PHOIN. — Vous êtes bréhaigne!

CHARLOTTE. — Et vous?

SAINT-PHOIN. — Moi, je suis célibataire.

Il va rejoindre Versannes à la table de jeu.

LAMBERT. — Ah! monsieur, vous lui dites sans doute ce que je ne cesse de lui répéter : il lui faudrait des enfants à cette jeune femme-là.

CHARLOTTE. — Oh! je vous en prie, vous n'allez pas commencer.

LAMBERT. — Rien que deux, tenez, ce n'est pourtant pas la mer à boire.



CHARLOTTE. — VOUS REGARDEZ LES PHOTOGRAPHIES.

CHARLOTTE. — Oui, mais, lorsqu'on en a deux, il n'y a aucune raison pour ne pas en avoir cinquante... on est la mère Gigogne et l'on devient un objet d'horreur pour son mari.

MORINS. — Entendons-nous ; entre le malthusianisme et le gigognisme, admettez qu'il y a place pour une famille moyenne.

CHARLOTTE. — Et alors le mari aime et respecte dans sa femme la mère de ses enfants.

MORINS. — C'est vous qui l'avez dit.

CHARLOTTE. — Nous avons sous les yeux un merveilleux exemple d'un semblable respect : c'est notre nouvelle voisine, Mme Schlam... elle a eu quatre enfants... quatre filles, en deux fois, c'est une calamité! Aussi, M. Schlam respecte dans sa femme la mère de ses jumelles, je vous prie de le croire. Il n'est même jamais auprès d'elle, sans doute pour être plus sûr de ne pas lui manquer de respect, et il va porter ses outrages à la ville voisine. Il est vrai de dire que la pauvre mère Schlam n'a plus forme humaine... elle a l'air d'un sac de charbon. N'est-ce pas Valentine?

VALENTINE. — Pauvre femme!... Vous êtes un peu méchante, Charlotte.

CHARLOTTE. — Je ne suis pas méchante; mais aussi pourquoi m'écrase-t-elle avec sa maternité? C'est une mère admirable, c'est entendu... vous aussi, Valentine, vous adorez vos enfants, vous les élevez d'une façon parfaite, mais vous n'en éclaboussez pas les autres, les femmes stériles.

LAMBERT. — Il n'y a pas de quoi rire.

CHARLOTTE. — Je rirai si je veux... d'abord je ne suis pas la seule.

LAMBERT. — C'est là précisément le malheur, trop de jeunes femmes raisonnent comme vous et nous touchons là à la plus grave question.

CHARLOTTE. — Quoi donc?

LAMBERT. — La dépopulation de la France.

CHARLOTTE. — Ah! vous m'avez fait peur!

LAMBERT. — Vous trouvez que ça n'est pas assez?

MORINS. — Oui, au fait, savez-vous que la France se dépeuple de jour en jour?

CHARLOTTE. — Ma foi non, je n'en savais rien, c'est la première nouvelle.

MORINS. — Qu'est-ce qu'on vous apprenait donc au cours Langlois-Boutinot?

CHARLOTTE. — Je n'ai appris que jusqu'à la Révolution et je me suis mariée.

MORINS. — Mais il s'est passé des choses depuis.

CHARLOTTE. — Je ne vous dis pas le contraire; que voulez-vous que j'y fasse?

LAMBERT. — Des enfants.

CHARLOTTE. — Vous me proposez une jolie existence... il faudrait ne plus monter à cheval ni à bicyclette, et je n'aime que ça : d'ailleurs ici ce sont les seules distractions... Je suis très sport...

LAMBERT. — Le cheval, la bicyclette, autant d'obstacles à la natalité.

CHARLOTTE. — Que voulez-vous, je tiens à ma taille.

MORINS. — C'est une chose si mince chez vous, chère madame.

CHARLOTTE. — C'est justement pour ça, cher monsieur.

MORINS. — Et puis, on peut être mère et rester une femme charmante : regardez votre amie.

CHARLOTTE. — On peut devenir aussi un monstre : regardez Mme Schlam.

LAMBERT. — Il ne s'agit pas d'avoir trop d'enfants... Ayez-en seulement deux, comme nous... vous aurez fait votre devoir.

MORINS. — Mais ne vous croyez pas quitte envers la patrie, cher monsieur... le calcul démontre qu'au-dessous de trois enfants par mariage, une population cesse de s'accroître.

LAMBERT. — Comment cela?

MORINS. — Mais oui, il faut deux enfants pour remplacer le père et la mère et un troisième enfant pour faire face aux morts qui surviennent avant l'âge de la procréation.

CHARLOTTE. — Vous entendez, monsieur Lambert. Ah! ah! c'est bien fait! Dieu que je suis contente! Ça n'est pas la peine de tant faire le malin avec vos deux gosses! Mais pourquoi faut-il repeupler la France?... voilà ce que je ne comprends pas.

LAMBERT. — Comment, pourquoi? Mais à cause de la concurrence étrangère : la politique des races est impitoyable. Les Français perdent tous les jours une bataille. Comprenez-vous?

CHARLOTTE. — Non. Quoi? quelle bataille? j'aime mieux vous le dire tout de suite, je n'y comprends rien du tout et ces questions-là m'assomment.

MORINS. — Ah! comme je la comprends de ne pas comprendre! Vous ne lui donnez que des raisons d'économiste. Mais ce qu'il faut dire, c'est que si d'avoir des enfants est la seule façon d'échapper à la mort, c'est aussi la seule façon d'échapper à l'ennui.

CHARLOTTE. — Je ne m'ennuie pas.

MORINS. — Ça peut venir, et croyez-vous

que votre mari n'aimerait pas voir sa maison peuplée et bruyante et son existence rajeunie par des êtres dans lesquels il se sentirait revivre ?

CHARLOTTE. — Il vous l'a dit ?

MORINS. — Il ne me l'a pas dit, mais j'en suis sûr. Et si votre mari vient à s'ennuyer ? Y avez-vous jamais songé ? Vous vous préparez peut-être des désastres. Comprenez-vous maintenant ?

CHARLOTTE. — Pas du tout.

MORINS. — Ah ! c'est regrettable. Alors, parlons d'autre chose. Qu'est-ce qu'on portera cet hiver ?

CHARLOTTE. — C'est très drôle ce que vous venez de dire là. J'entends bien que vous avez le mépris des femmes.

MORINS. — Oh ! vous ne me connaissez pas ; elles ne m'inspirent en général ni admiration aveugle, ni crainte muette ; mais j'ai toujours pour elles le plus profond respect.

LAMBERT. — La seule raison d'être de la femme, voyez-vous, c'est d'être mère... C'est son but, c'est sa fonction, il n'y a pas à sortir de là. Demandez à ma femme.

VALENTINE. — Oh ! certainement, mais quand je t'entends parler ainsi, je me demande alors pourquoi tu as renvoyé Céline, ma femme de chambre, qui va précisément être mère.

LAMBERT. — Ça n'est pas la même chose... Céline est une fille, elle n'est pas mariée.

VALENTINE. — Qu'importe.

LAMBERT. — Comment, qu'importe ?

VALENTINE. — Oui. Si la fonction dont tu parles ne peut s'exercer en dehors du mariage, tu la limites bien arbitrairement... et la nature s'occupe peu de ces détails.

LAMBERT. — La nature, la nature... Alors, il faudrait vivre comme des animaux.

VALENTINE. — Il faut vivre comme on peut... et puis, nous devons être indulgents... les hommes, en général, sont plus près de la bête que de l'ange.

LAMBERT. — Tu te payes de mots.

Un silence.

CHARLOTTE. — Alors, qu'est-elle devenue, cette Céline ?

VALENTINE. — Je l'ai installée chez la mère Mousseron, une brave femme, qui est de plus une très bonne garde-malade.

LAMBERT. — Ah ! tu l'as installée chez la mère Mousseron ? Il me semble que tu aurais pu m'en parler. Tu ne sais pas ce que tu fais : tu favorises l'inconduite, tu encourages le vice.

VALENTINE. — Je viens au secours d'une malheureuse.

LAMBERT. — D'une coureuse qui ne connait même pas le père de son enfant.

MORINS. — C'est invraisemblable !

VALENTINE. — Elle le connaît très bien... C'est un de tes ouvriers ; il fallait user de ton autorité pour qu'il l'épouse, au lieu de la jeter sur le pavé !

LAMBERT. — Mais je n'ai pas qualité pour forcer ce garçon à épouser Céline : ça ne me regarde pas... je ne peux pas me mêler de ces affaires-là.

VALENTINE. — Et moi je ne peux pas laisser cette fille dans la rue... Elle n'a pas commis un crime, après tout.

LAMBERT. — Oh ! je sais que tu as des idées très larges... Pourquoi ne fondes-tu pas un hôpital pour les filles séduites, pendant que tu y es ?

VALENTINE. — Mais il ne s'agit pas de ça... cette fille m'était très dévouée : encore une fois, elle n'a pas commis un crime... Tu la renvoies dans un tel état sans t'inquiéter de ce qu'elle deviendra, eh bien ! moi, je m'en inquiète, parce que j'en souffre dans mon cœur et dans ma chair de femme... voilà tout...

LAMBERT. — Tu as le plus grand tort de t'occuper de ces gens-là... Tu n'en auras que des désagréments ; tu as semé la pitié, tu récolteras l'ingratitude : tu verras ce que je te dis. Est-ce vrai, monsieur Morins ?

MORINS. — Ah ! comme Mme Lambert a raison et tout ce que vous venez de dire à propos de cette Céline vous met en flagrante contradiction avec vous-même !

LAMBERT. — Pas du tout... Il est cependant nécessaire que le mariage...

MORINS, *l'interrompant.* — Fadaises !

LAMBERT. — ... ait une sanction... Ne faites-vous donc aucune différence entre les enfants légitimes...

MORINS. — Billevesées !

LAMBERT. — ... et les enfants naturels ?

MORINS. — Fariboles !

LAMBERT. — Alors il n'y aurait plus de société possible, plus de famille...

MORINS. — Tarare !

LAMBERT. — C'est la porte ouverte aux pires désordres... c'est l'anarchie domestique...

MORINS. — Point d'affaires !

VERSANNES, *survenant.* — Lambert, j'ai perdu... allez me remplacer...

Lambert va reprendre la partie d'écarté avec Saint-Phoin. Morins va auprès des joueurs.

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, VALENTINE, VERSANNES

CHARLOTTE, *à Versannes.* — Je n'aime pas beaucoup votre ami.

VERSANNES. — Pourquoi?

CHARLOTTE. — Je le trouve déplaisant et poseur.

VERSANNES. — Je vous assure que vous vous trompez.

CHARLOTTE. — Je suis certaine que Valentine est de mon avis... N'est-ce pas, Valentine?

VALENTINE. — Je ne le connais pas assez pour le juger.

VERSANNES. — Voilà une réponse sensée. De quoi parliez-vous donc?

CHARLOTTE. — Il m'a dit des sottises, presque, parce que nous n'avons pas d'enfants, et il m'a menacée de catastrophes dans mon ménage! N'est-ce pas, Valentine? Qu'avez-vous?... Ça ne va pas?

VALENTINE. — Non, ça ne va pas très bien.

VERSANNES. — Qu'y a-t-il?

CHARLOTTE. — Elle s'est déjà presque trouvée mal tout à l'heure... c'est une fausse digestion... c'est peut-être ce spoom au champagne... c'est très froid sur l'estomac.

VALENTINE, *d'une voix faible.* — Mais je n'en ai pas mangé.

CHARLOTTE. — Attendez, je vais aller vous chercher de l'éther. C'est encore ce qu'il y a de mieux... Julien va rester auprès de vous.

Elle sort pour aller chercher de l'éther. Dans le fond Lambert et Saint-Phoin jouent aux cartes et Morins les regarde, de sorte que Valentine et Versannes restent isolés.

SCÈNE IX

VERSANNES, VALENTINE

VERSANNES. — Vous êtes toute pâle et vos mains sont glacées.

VALENTINE. — Prenez garde, mon ami, vous êtes plus pâle que moi.

VERSANNES. — C'est vrai, ça me bouleverse de vous voir ainsi... de voir vos chers yeux qui se creusent; je souffre quand vous souffrez et le nuage de douleur et d'agonie qui a passé tout à l'heure sur votre visage adoré, passait en même temps dans mon cœur.

VALENTINE. — Oui, oui, je sais, vous êtes bon, et vous m'aimez, mais ça n'est rien, ça n'est rien. Allez dire à mon mari qu'il se dépêche de finir sa partie... qu'il se dépêche... je désirerais m'en aller.

Tandis que Versannes est allé prévenir Lambert, Charlotte revient auprès de Valentine.

CHARLOTTE. — Tenez, buvez ça.

LAMBERT, *venant auprès de sa femme.* — Tu es malade?

VALENTINE. — Non, non, c'est fini, ça ne sera rien... nous allons rentrer, le grand air me fera du bien; au revoir et merci et pardon de cette petite scène... j'ai ça en horreur...

CHARLOTTE. — Surtout, prenez garde d'avoir froid en voiture. D'ailleurs, je vais vous prêter ma limousine.

Charlotte sort avec Valentine.

LAMBERT. — Je ne sais pas ce qu'a ma femme, tous ces temps-ci, elle ne fait que pleurer.

MORINS. — Vous devriez faire analyser ses larmes.

LAMBERT. — Oh! ce sont les nerfs!... des idées de femme, vous savez ce que c'est. (*A Julien.*) Au revoir, cher ami. Bonsoir, monsieur Saint-Phoin, je vous ai bien battu, hein?... Sans rancune. (*A Morins.*) Monsieur, je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

Il sort. Versannes l'accompagne.

SCÈNE X

MORINS, SAINT-PHOIN

SAINT-PHOIN, *prenant un paquet de cartes sur la table de jeu.* — Aimez-vous les tours de cartes, Morins?

MORINS. — Oui, quand ils sont très mal faits... C'est bien plus amusant.

SAINT-PHOIN. — Eh bien... pensez une carte.

MORINS. — C'est fait... Elle avait bien mauvaise mine, cette dame?

SAINT-PHOIN. — Oui, ça ne sera rien.

MORINS. — Parbleu, ça vous est égal, elle peut crever... vous ne pensez qu'à votre tour de cartes.

SAINT-PHOIN. — Vous vous trompez J'ai

au contraire la plus grande sympathie pour Mme Lambert; mais ce n'est qu'un malaise passager, espérons-le... Où voulez-vous qu'elle soit?

MORINS. — Mme Lambert?

SAINT-PHOIN. — Non, la carte que vous avez pensée.

MORINS. — Ça m'est égal.

SAINT-PHOIN. — Il ne faut pas que ça vous soit égal... Voulez-vous qu'elle soit sur



SAINT-PHOIN. — AIMEZ-VOUS LES TOURS DE CARTES, MORINS?

le jeu, ou en dessous, ou la cinquième, la deuxième, la sixième?

MORINS. — Je veux qu'elle soit la septième.

SAINT-PHOIN. — Vous voulez qu'elle soit la septième. (*Il bat les cartes.*) Si vous voulez, regardez?

MORINS. — Ça n'est pas la peine... je suis sûr qu'elle y est.

SAINT-PHOIN. — Pas d'enfantillage... Tenez, voilà votre carte.

MORINS. — En effet, c'est bien elle.

SAINT-PHOIN. — Vous n'êtes pas étonné?

MORINS. — Non. Puisque c'était convenu qu'elle serait la septième... si elle avait été la huitième ou la neuvième, j'aurais eu lieu d'être étonné.

SAINT-PHOIN. — Avouez tout de même que c'est un joli tour?

MORINS. — Ravissant!

SAINT-PHOIN. — Vous le connaissiez?

MORINS. — Non.

SAINT-PHOIN — Vous êtes la première personne qui ne me demande pas comment je le fais.

MORINS. — Si je vous le demandais, me le diriez-vous?

SAINT-PHOIN. — Non.

MORINS. — Alors, j'ai raison de ne pas vous le demander.

SAINT-PHOIN. — C'est parce que vous êtes vexé.

Cependant Charlotte et Versannes reviennent de reconduire les Lambert.

SCÈNE XI

CHARLOTTE, VERSANNES, MORINS, SAINT-PHOIN

CHARLOTTE. — Cette pauvre Valentine... est-ce ennuyeux! Pourvu que ça ne nous empêche pas de nous amuser demain. Quelle heure est-il?

VERSANNES. — Onze heures passées.

CHARLOTTE. — Moi, je vais me coucher, parce qu'il faut que je sois prête de bonne heure, demain matin. A propos, monsieur Morins, que prenez-vous le matin? Du thé, du café, du chocolat?

MORINS. — Du thé, madame, s'il vous plaît.

CHARLOTTE. — Et vous, Saint-Phoin? Toujours le régime, deux œufs à la coque?

SAINT-PHOIN. — A l'état laiteux.

CHARLOTTE. — Soixante grammes de jambon?

SAINT-PHOIN. — Sans gras.

CHARLOTTE. — Et soixante-quinze grammes de pain rôti?

SAINT-PHOIN. — Sans beurre.

CHARLOTTE. — Allons, bonsoir, je vous laisse... ne vous couchez pas trop tard.

SAINT-PHOIN. — Nous avons l'intention de boire et fumer jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Elle sort.

SCÈNE XII

VERSANNES, SAINT-PHOIN, MORINS

SAINT-PHOIN. — Elle est exquise, ta femme... n'est-ce pas Morins?

MORINS. — Charmante.

VERSANNES. — Oui.

SAINT-PHOIN. — Ah! tu as pris le bon côté de la vie.

VERSANNES. — Tu crois?

SAINT-PHOIN. — N'en doute pas : il faudra que je me marie, je finirai par là.

VERSANNES. — Toi, mon cher, jamais!

SAINT-PHOIN. — Voyons, mon vieux, c'est forcé; je ne peux pas vivre seul, et d'un autre côté je ne peux pas garder une maîtresse plus de deux mois. Il faut donc que je me marie, c'est mathématique. Et puis, j'ai assez des aventures. Tiens! en ce moment, je suis en plein drame, avec mon air de rien.

MORINS. — Vraiment?

SAINT-PHOIN. — Oui, je suis en train de lâcher une petite femme mariée... Ça n'est pas commode, elle se cramponne, elle m'adore. Je n'y comprends rien... elle a un mari très bien; il est beaucoup plus âgé qu'elle, c'est vrai, mais il est tout de même plus jeune que moi.

VERSANNES. — Toutes les femmes courent donc toujours après toi?

SAINT-PHOIN. — Oui, je ne sais pas à quoi ça tient... toi non plus, n'est-ce pas?

VERSANNES. — Non.

SAINT-PHOIN. — Hé bien, je vais te le dire...

VERSANNES. — Tu le sais donc?

SAINT-PHOIN. — Oui. Ça tient à ce que, dans le temps, j'ai connu une petite actrice qui s'est empoisonnée ou plutôt qui a voulu s'empoisonner...

VERSANNES. — Pour toi, misérable. Oui, je me rappelle cette histoire-là.

SAINT-PHOIN. — Ce n'était pas pour moi... j'ai découvert, depuis, des lettres qui m'ont éclairé. Figure-toi qu'elle aimait un jeune homme qui était commis dans un grand magasin de rubans de la rue de Cléry... Ce jeune homme, qui était très beau, était devenu l'amant de la patronne; c'est alors que notre petite amie a avalé de l'arsenic... ou de la magnésie, on n'a jamais su au juste... la femme de chambre a dit que c'était une poudre blanche. Moi, je crois que c'était de la magnésie, parce qu'après, elle allait beaucoup mieux. Enfin, disons qu'elle a fait une tentative d'empoisonnement; mais ce n'était pas pour moi... seulement, on l'a toujours cru et je l'ai laissé croire... ce qui m'a valu un tas de bonnes fortunes.

VERSANNES. — Usurpées.

SAINT-PHOIN. — Oui... mais quand je viens ici, quand je vois la vie paisible que l'on peut mener à la campagne, loin des villes, j'ai bien envie de devenir ton voisin, d'acheter une vieille habitation dans ce pays-ci, avec une belle ferme que j'exploiterais... ça m'amuserait...

VERSANNES. — Tu t'en lasserais bien vite; moi aussi, dans les commencements, ça m'a amusé, c'est vrai, intéressé, passionné même; c'était une vie nouvelle pour moi. Et puis, il fallait tout apprendre, je ne savais rien et le temps passait vite dans le travail; mais à présent que tout est organisé et suit son courant, c'est une vie assez monotone, en somme. Et puis, les relations avec les paysans... c'est terrible; il faut se défendre constamment; tu ne t'imagines pas à quels gens on a affaire! On voudrait leur bien, mais ils découragent les meilleures volontés. Parfois, je me dis : à quoi bon? Et je m'ennuie!

MORINS. — Vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure. Vous sembliez au contraire plein d'ardeur et de confiance. Regrettez-vous donc tout à coup ce que vous avez fait?

VERSANNES. — Non, non, je ne le regrette pas; je suis tellement persuadé que ce serait la même chose, quelque voie que j'eusse choisie. La ville ou la campagne, la fête ou le travail, il faut toujours vivre, c'st-à-dire beaucoup s'agiter pour un pauvre résultat.

MORINS. — Ne dites pas ça, je vous assure que vous avez une existence utile.

SAINT-PHOIN. — Et qui te conserve la santé... Crois-moi, c'est le premier des biens. Que dirais-tu, si tu étais comme moi? Je suis arthritique et je ne devrais pas boire une goutte d'alcool. (*Il se verse un petit verre d'eau-de-vie.*) Je suis cardiaque et je ne devrais pas fumer. (*Il tire de grosses bouffées de son cigare.*) Je suis neurasthénique et je devrais être au lit tous les soirs à dix heures.

MORINS. — Et vous ne faites rien de tout ça?

SAINT-PHOIN. — Vous voyez... rien.

Un silence. Les douze coups de minuit sonnent à la vieille pendule du salon.

SAINT-PHOIN. — Il y a des anges qui passent!

MORINS. — Les douze coups de minuit... douze anges noirs.

VERSANNES. — Ecoutons ce que dit le Minuit profond.

SAINT-PHOIN. — Je l'ai trouvé très changée, ce soir, Mme Lambert.

VERSANNES. — C'est vrai?

SAINT-PHOIN. — Je l'ai trouvée changée et pourtant plus jolie.

MORINS. — Elle a surtout une expression de visage résignée et mélancolique et dans laquelle il y a un peu de veuvage.

VERSANNES. — Il y a tant de femmes qui, le lendemain même du mariage, sont veuves du mari qu'elles s'étaient imaginé.

SAINT-PHOIN. — Est-ce que Lambert ne la rend pas heureuse?

VERSANNES. — Je n'en sais rien... Ça n'est pas un homme qui puisse la comprendre.

SAINT-PHOIN. — C'est vrai, il est insignifiant.

MORINS. — Ah! non, il n'est pas insignifiant, par exemple. Vous ne l'avez donc pas écouté? Il est très beau et comment ne pas le détester? C'est un type, c'est une résultante, c'est l'arrière-petit-fruit de la grande Révolution, avec toute la faiblesse de l'esprit fort et tout le jésuitisme du libre-penseur; c'est le parvenu diplômé et le lampion de la liberté autoritaire, de l'égalité ambitieuse et de la fraternité égoïste... c'est le bourgeois!

SAINT-PHOIN. — Comme vous l'arrangez! il ne va plus en rester?

MORINS. — Il en restera toujours assez.

VERSANNES. — Un trait qui le dépeint admirablement, c'est qu'il ne s'est marié que pour avoir un fils, tant il craignait que son nom, le nom de Lambert, s'éteignît, et que la papeterie tombât en quenouille. Il a eu d'abord une fille, ce dont il témoigna un vif mécontentement et il n'eut de cesse que sa femme lui donnât un fils. Depuis, il ne désire plus rien, il est heureux.

MORINS. — Evidemment, ce n'était pas du tout le mari qu'il fallait à cette femme qui m'a paru très fine, sensible à l'excès, et sans doute un peu romanesque... Alors, elle s'ennuie...

VERSANNES. — Décidément, la vie est mal faite.

MORINS. — Oui, c'est à cette conclusion qu'on arrive fatalement, lorsqu'on regarde en soi, autour de soi... surtout vers ces heures-ci. Cela tient à ce qu'il fait noir dehors et silencieux... Alors on a des pensers graves... et l'on est pessimiste, parce qu'on est fatigué... Schopenhauër l'a dit : « Le soir est la vieillesse du jour. Chaque journée est une petite vie et chaque coucher avec sa nuit de sommeil est une petite mort. » Demain, le soleil luira, les oiseaux chanteront et nous trouverons la vie presque bonne. Les matins ont parfois des réveils supportables.

VERSANNES. — Vous avez raison. Nous avons peut-être besoin de nous reposer. Quelle heure est-il?

MORINS. — Il est minuit et quart.

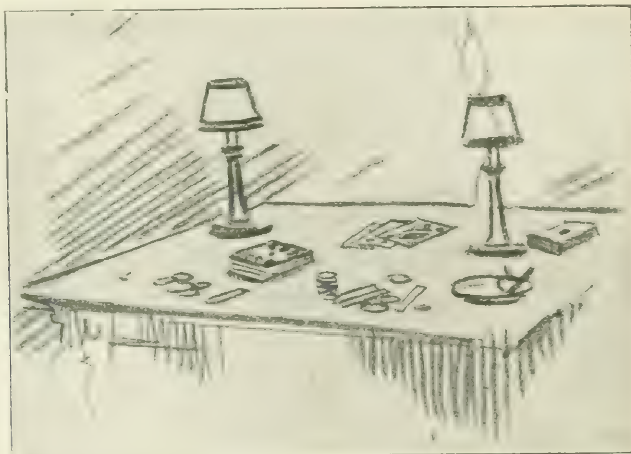
VERSANNES. — Allons, viens-tu, Saint-Phoin?

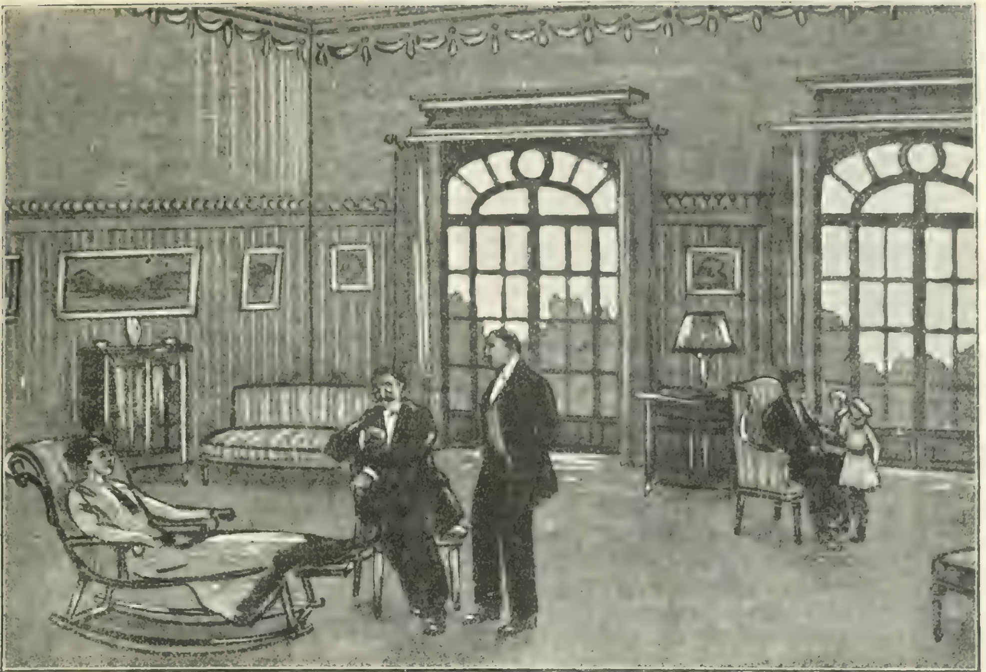
SAINT-PHOIN. — Oh! je ne peux me coucher si tôt. Je monterai beaucoup plus tard.

VERSANNES. — Comme tu voudras. Qu'est-ce que tu vas faire?

SAINT-PHOIN. — Je ne sais pas... Je vais essayer de dormir...

Morins et Versannes s'en vont, laissant Saint-Phoin seul.





LAMBERT. — J'ai des lettres a écrire.

ACTE DEUXIÈME

Chez les Lambert. Un grand salon aux tentures claires et dont les larges baies s'ouvrent sur un parc à la française.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTINE, CHARLOTTE, VERSANNES, LAMBERT, MORINS, SAINT-PHOIN, HUBERT, MARIE, PIERRE.

Charlotte se balance dans un rocking-chair tandis que Hubert s'empresse autour d'elle. Saint-Phoin est assis dans une bergère et joue avec les enfants.

LAMBERT. — J'ai des lettres à écrire; quand vous voudrez visiter la papeterie, vous me trouverez à mon bureau.

CHARLOTTE. — C'est ça.

LAMBERT. — Quand viendrez-vous?

CHARLOTTE. — Dans une heure, quand il y aura un peu d'ombre, dans le parc... on ne peut pas sortir maintenant.

LAMBERT. — Quand vous voudrez... eh bien, au revoir, à tout à l'heure.

MARIE. — Monsieur Saint-Phoin, voulez-vous jouer à courir avec nous dans le jardin?

SAINT-PHOIN. — Non, ma chérie, pas comme ça tout de suite après le déjeuner... c'est très mauvais pour les vieux jeunes gens.

PIERRE. — Pourquoi?

SAINT-PHOIN. — Parce qu'il faut laisser la digestion se faire tranquillement... et puis il fait trop chaud... tout à l'heure... quand le soleil sera moins terrible.

MARIE. — Alors, chantez-nous Bobine.

SAINT-PHOIN. — Vous voulez que je vous chante Bobine? Ça, je veux bien. (*Il les prend sur ses genoux et il chante:*)

En avant! la rob' de Pajaca
Saute Bobine.
Saute Coquine,
En avant! la rob' de Pajaca
Saute Bobine,
Et montre tes bas.

Elle a des bas percés,
Cette Bobine,
Cette Coquine,
Elle a des bas percés,
Cette coquine de Négrier!

Les enfants rient aux éclats.

PIERRE, *d'un ton impératif.* — Maintenant, *faites-nous :* à cheval, gendarme!

VALENTINE. — Voyons, mes enfants chéris, il faut laisser M. Saint-Phoin tranquille maintenant... vous l'ennuyez, vous le fatiguez... il ne faut pas abuser de sa complaisance.

MARIE. — Si, si, il faut abuser!

VALENTINE. — Allons, soyez gentils, allez jouer dans le jardin. (*Les enfants sortent.*) Ils vous ont donné chaud?

SAINT-PHOIN. — Oui, j'ai très chaud, mais ça ne fait rien, ils sont charmants : d'abord, j'adore les enfants et, en général, les enfants m'aiment beaucoup... je leur plais... et j'en suis très fier, car ils se trompent rarement et leur sympathie va toujours aux bonnes personnes.

MORINS. — Oh! pas toujours : car moi qui ne suis pas méchant et qui adore les enfants, quand je veux les embrasser, ils se débattent en poussant des hurlements... comment expliquez-vous ça?

SAINT-PHOIN. — C'est qu'il ne suffit pas d'être bon... il faut aussi le porter sur sa figure.

MORINS. — Alors, j'ai l'air cruel?

SAINT-PHOIN. — Non, mais vous avez l'air froid, réservé... enfin, pas commode quand on ne vous connaît pas... tandis que moi, l'ensemble de mes traits exprime une grande bonté... j'en suis sûr... tenez, une preuve, c'est que, dans la rue, les vieilles dames et les gamins qui font des courses me demandent toujours leur chemin... Pourquoi me choisissent-ils, moi, parmi des centaines de passants? Parce que j'ai une figure qui leur revient : les vieilles dames ont l'expérience et les enfants ont l'instinct. Et puis, la bonté, c'est encore assez commun, ça court les rues; mais ce qui est plus rare, c'est la délicatesse dans la bonté. Voilà ce que je possède au plus haut point! Ainsi, lorsque je vois, toujours dans la rue, une ancienne beauté, vous savez, de ces femmes qu'on devine avoir été jolies et qui se défendent de vieillir, eh bien, je la salue... je la salue sans la connaître... Elle me regarde avec stupeur, mais elle se dit : « Il faut donc que je ne sois pas si changée que ça, puisqu'il me reconnaît, lui, et que je ne le reconnais pas, moi! » Voilà de la délicatesse.

CHARLOTTE. — Vous êtes exquis, Saint-Phoin, et vous avez un joli costume de bicyclette.

SAINT-PHOIN. — Il faut bien, sans ça la vie serait insupportable!

CHARLOTTE. — Mais vous avez failli prendre une rude tape, tout à l'heure. Dieu! que j'ai ri!

SAINT-PHOIN. — Charmante nature! Eh bien! savez-vous pourquoi j'ai failli prendre une tape? C'est parce que j'ai détourné trop brusquement ma roue de devant pour ne pas écraser sous mon pneu un pauvre escargot qui traversait la route, car, même avec les plus humbles insectes, j'observe les principes de la charité chrétienne.

MORINS. — Si une guêpe vous pique la joue droite, vous tendez la joue gauche?

SAINT-PHOIN. — Non, ça ne va pas jusque-là, mais j'ai le respect de toutes les existences.

CHARLOTTE. — Et pourtant, vous êtes chasseur...

SAINT-PHOIN. — Excepté à la chasse, bien entendu... Quand j'ai un fusil entre les mains, je ne connais plus rien... je suis terrible.

HUBERT. — A propos, Julien, est-ce que tu es invité à chasser demain chez les Schlam?

SAINT-PHOIN. — Est-ce le Schlam des mines d'or?

VERSANNES. — C'est lui-même.

SAINT-PHOIN. — Il est donc votre voisin... depuis quand?

VERSANNES. — Mais oui, il a loué le château du vieux marquis de Gourguette; il a un bail de quinze ans avec facilité d'acheter à fin de bail.

SAINT-PHOIN. — Comment le marquis a-t-il loué son château à cette canaille de Schlam?

HUBERT. — Il a bien été forcé... il n'avait plus le sou, il était complètement ruiné... dans les derniers temps, ils cuisaient leur pain eux-mêmes au château, pour quinze jours, comme nos paysans. Un matin, c'était l'hiver dernier, le marquis alla à la ville avec un panier plein de lapins qu'il avait tués la veille dans son parc; il les proposa à la fruitière, sur la place du Marché, la mère Boisseau, qui les marchanda naturellement... ils s'en tinrent à cinquante centimes... Alors le marquis fit le tour de la ville, proposant ses lapins à d'autres marchands et finalement revint à la mère Boisseau qui lui dit : « Ah! non, monsieur le marquis, maintenant que vous avez offert vos lapins à tout le monde,

ça n'est plus le même prix... » Et elle lui rabattit deux francs.

CHARLOTTE. — J'aurais bien voulu voir le marquis avec son panier... ça devait être très drôle.

VERSANNES. — Vous trouvez ça drôle, vous? Vous n'êtes pas difficile. Moi, je trouve ça navrant.

SAINT-PHOIN. — C'est tout un petit drame.

CHARLOTTE. — Je m'imagine le marchandage entre la mère Boisseau et le marquis de Gourguette, ça devait être tordant.

Elle rit.

VERSANNES. — Je vous en prie, Charlotte, ne riez pas comme ça : je vous assure que ça n'est pas drôle.

CHARLOTTE. — Je peux bien rire, si j'en ai envie.

VERSANNES. — Alors, vous trouvez drôle que le vieux marquis de Gourguette ait été réduit par la misère à de tels expédients, et que, ruiné par son fils, il ait été obligé de louer son antique demeure et son parc séculaire à un Schlam, à un parvenu qui a fait sa fortune on ne sait comment?

SAINT-PHOIN. — C'est-à-dire qu'on le sait très bien.

VERSANNES. — Oui... il a loué le château avec les trois cents hectares de bois, et la première chose qu'il a faite, ç'a été d'entourer les bois avec des murs de deux mètres de hauteur et garnis de tessons de bouteilles!

MORINS. — Pour certaines gens, la propriété, c'est le verre cassé.

CHARLOTTE. — Il a bien fait de s'entourer; les vagabonds venaient coucher dans ses bois et les braconniers tendaient des collets.

SAINT-PHOIN. — Est-ce qu'il n'avait pas été question d'aller visiter les papeteries?

MORINS. — Mais oui, nous ne sommes même venus que pour ça.

CHARLOTTE. — Je vais mettre mon chapeau. Venez-vous, Valentine?

VALENTINE. — Oh! moi, je suis un peu fatiguée.

CHARLOTTE. — Est-ce que ça ne va pas mieux?

VALENTINE. — Si! si! Mais je vous demanderai la permission de ne pas vous accompagner, d'autant plus que je la connais, la papeterie.

CHARLOTTE. — Je pense bien... moi aussi, je la connais; mais ça m'amuse toujours de voir les machines et les grands baquets où l'on met la pâte.

Cependant elle a mis un chapeau très excentrique.

HUBERT. — Vous avez un chapeau très original.

CHARLOTTE. — Vous trouvez?

HUBERT. — Ravissant...

VERSANNES, *ironique*. — Et tout à fait de circonstance, surtout.

CHARLOTTE. — N'est-ce pas? *(Elle cherche quelque chose sur la table.)* Où diable l'ai-je mise?

VALENTINE. — Qu'est-ce que vous cherchez?

CHARLOTTE. — Je cherche ma trousse que j'ai dû poser là, sur la table.

Hubert l'aide à chercher sa trousse.

SAINT-PHOIN. — Elle est peut-être tombée.

Il se met à quatre pattes.

CHARLOTTE. — Ah! la voilà, je l'ai.

Elle se met de la poudre de riz et du rouge sur les lèvres.

VERSANNES, *visiblement agacé*. — Vous n'avez pas besoin de toute cette quincaillerie pour aller visiter la papeterie.

CHARLOTTE. — Si, si, j'en ai absolument besoin... vous savez bien qu'elle m'est très utile et qu'elle ne me quitte jamais.

VERSANNES. — Soit!... Alors, ne la tenez pas comme ça, à la main... mettez-la dans votre poche.

CHARLOTTE. — Mais je n'ai pas de poche.

VERSANNES. — Alors laissez-la.

HUBERT. — Si vous voulez, madame, je puis la porter.

VERSANNES. — Non, non, c'est inutile : Charlotte peut bien laisser tous ces bibelots ici.

CHARLOTTE. — Mais pourquoi donc? Pas du tout... je les emporterai.

VERSANNES. — Allons, n'insistez pas.

CHARLOTTE. — Mais enfin, vous êtes étrange, mon cher ami... Qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui?

VERSANNES. — Je vous en prie, Charlotte, ne me forcez pas à vous dire...

CHARLOTTE. — A me dire quoi?

VERSANNES. — Par exemple que c'est absolument manquer de tact que d'aller vous promener au milieu de tous ces ouvriers, en faisant sonnailler à votre poignet des bibelots dont ces gens-là apprécient parfaitement la valeur et l'inutilité.

CHARLOTTE. — L'inutilité? qu'en savez-vous, d'abord? Cette quincaillerie n'est composée que d'objets indispensables. J'ai ma

boîte à poudre de riz, mon bâton de rouge, ma petite glace.

VERSANNES, *la coupant.* — Allons! ne faites pas l'enfant.

CHARLOTTE. — Et vous, ne faites pas le pion.

VERSANNES, *très monté.* — Ce n'est pas seulement un manque de tact... on n'a pas le droit, vous entendez, on n'a pas le droit d'aller au milieu d'ouvriers dans un accoutrement pareil, avec un chapeau de carnaval, et de montrer, en retroussant sa robe, des dessous qui représentent à eux seuls le salaire d'un de ces gens-là pour une année passée dans la sueur, dans la poussière et dans l'huile! Vous n'avez donc pas peur qu'ils fassent des réflexions?

CHARLOTTE — Ils ne les feront pas devant moi, j'imagine?

VERSANNES. — Non, vous ne les entendrez pas, mais elles sont faciles à deviner : ce ne sont pas les réflexions qu'ils font tout haut qui sont les plus dangereuses.

CHARLOTTE, *hautaine.* — Je vous assure que je me soucie fort peu de l'opinion de ces gens-là.

VERSANNES. — D'ailleurs, c'est bien inutile de discuter avec vous... il y a des choses que vous ne comprendrez jamais.

SAINT-PHOIN, *à Versannes, entre haut et bas.* — Calme-toi... tout ça n'a aucune importance.

VERSANNES. — Si, ça a de l'importance : ce sont des petites choses, mais qui me font souffrir autant que de très grandes.

CHARLOTTE. — Vous n'êtes pas forcé de nous accompagner. Et puis en voilà assez, n'est-ce pas? Nous nous disputerons quand nous serons seuls... ça n'est pas amusant pour ceux qui sont là. Depuis quelque temps, j'ai l'habitude de vos méchantes humeurs, mais aujourd'hui ça dépasse les bornes. C'est vrai, je ne peux pas prononcer une parole, faire un geste, sans que vous y trouviez à redire... J'aime mieux m'en aller. Et M. Lambert qui nous attend depuis une heure : il doit se demander ce que ça veut dire. (*Elle tend sa trousse à Hubert.*) Tenez, monsieur Hubert, ayez donc l'obligeance de me tenir ça une minute, voulez-vous? Au revoir, Valentine, à tout à l'heure.

MORINS, *à Versannes.* — Vous ne venez pas, Julien, décidément?

VERSANNES. — Non, non, je reste ici : je tiendrai compagnie à Mme Lambert.

SAINT-PHOIN, *à Morins.* — C'est très ennuyeux, ces scènes-là... On ne sait quelle contenance faire... J'ai bien essayé d'intervenir.

MORINS. — Oui, ça ne vous a pas réussi.

CHARLOTTE, *sur le seuil de la porte.* — Eh bien! venez-vous, Saint-Phoin? Qu'est-ce que vous attendez? Croyez-vous que j'écope, hein, aujourd'hui? Je ne sais pas ce qui lui a pris... j'ai pourtant une petite robe, tout ce qu'il y a de plus simple... voyons, vous ne trouvez pas?

SAINT-PHOIN, *essayant de concilier.* — C'est la façon qui est un peu... Enfin, ça n'est peut-être pas très *papeterie*.

CHARLOTTE, *brusque.* — Eh bien! et vous? Si vous croyez que vous êtes *papeterie*, avec votre complet à carreaux, vos bas écossais et vos souliers blancs...

SAINT-PHOIN. — Ah! moi, c'est différent... c'est anglais!

Ils sortent.

SCÈNE II

VERSANNES, VALENTINE

Charlotte, Hubert de Courrezac, Morins et Saint-Phoin sont sortis. Versannes et Valentine restent seuls. Il y a un assez long silence; Valentine est assise, songeuse. Versannes regarde sa femme et ses amis s'éloigner, puis disparaître. Enfin il se retourne vers Valentine.

VERSANNES, *un peu honteux.* — J'ai eu tort, n'est-ce pas?

VALENTINE. — Oui, vous avez eu tort.

VERSANNES. — Reconnaissez qu'elle a été exaspérante.

VALENTINE. — Mais non, mon pauvre ami, c'est vous qui êtes exaspérable... et puis n'a-t-elle pas droit à vos égards?

VERSANNES. — Evidemment, puisque je vous aime, n'est-ce pas? puisque je la trompe. Oh! je sais bien, c'est le système des compensations généralement adopté en matière d'adultère... les femmes excellent à ces jeux-là; mais moi, c'est une comédie dont je me sens incapable... il ne faut pas me demander ça.

VALENTINE. — Je peux vous demander d'avoir un peu de pitié pour moi, si vous ne pouvez pas avoir plus de patience ni d'indulgence pour elle... des scènes pareilles me révolutionnent et je n'ai pas besoin de ce surcroît d'émotions, je vous assure.

VERSANNES. — C'est vrai, je vous demande pardon... j'aurais dû vous épargner au moins cela; mais cette femme m'agace... surtout depuis que je vous ai vue hier soir... souf-

frante et si pâle, depuis que votre mari m'a dit que, tous ces jours-ci, il vous trouvait en larmes.

VALENTINE. — Il a dit cela?

VERSANNES. — Oui, et pour qu'il s'en soit aperçu, lui! il faut que ce soit bien vrai.

avez jamais été plus près, au contraire, et toute ma pensée est à vous.

VERSANNES. — Hélas! La pensée n'est pas tout en amour, il faut aussi la présence réelle... mais oui, puisque c'est par un autre que j'apprends que vous pleurez! Et, hier



VERSANNES. — J'AI EU TORT, N'EST-CE PAS?

Enfin, depuis hier soir, depuis que j'ai tenu dans ma main votre main glacée, je ne vis plus, je suis inquiet, et alors j'ai été injuste tout à l'heure. Il faut me pardonner. Voyons, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi ne vous confiez-vous pas à moi qui vous aime infiniment? Je suis donc si loin de votre cœur?

VALENTINE, *dans un élan.* — Ah! vous n'en encore, croyez-vous que ça ne soit pas le plus horrible supplice de vous voir vous en aller malade et de ne pouvoir vous suivre? Oui, c'est pour tout ça, voyez-vous, que l'existence que nous menons est insupportable et lourde, et tous les jours s'alourdit de la séparation et de l'absence.

VALENTINE. — J'avais prévu tout cela... Combien de fois vous l'ai-je dit? Pourquoi

ne m'avez-vous pas écoutée? Hélas! Je me l'étais dit aussi à moi-même. Pourquoi ne me suis-je pas écoutée?

VERSANNES, *la regardant.* — Voyons, qu'y a-t-il? Parlez, je vous en supplie... Ne me laissez pas dans cette angoisse.

VALENTINE. — J'ai à vous confier une chose très grave, mon ami... je ne sais pas comment vous dire... Ah! je voudrais que ce fût la nuit, la nuit... et la tête sur ton épaule, il me semble que je te parlerais mieux dans l'ombre.

VERSANNES, *la berçant comme une enfant.* — Parle, voyons, parle : toute la tendresse et tout le respect que j'ai pour toi t'enveloppent mieux que la plus sombre nuit... C'est donc un aveu bien difficile à faire?

VALENTINE. — C'est le plus doux aveu qu'une femme puisse faire à celui qu'elle aime; mais, dans les circonstances où nous nous sommes aimés, c'est l'aveu le plus terrible. Ah! si j'étais ta femme, je serais venue te trouver fière et joyeuse, mais je suis la femme d'un autre, et je te parle dans la crainte, dans la tristesse et dans les larmes.

VERSANNES. — Ah! Valentine, voilà donc pourquoi tu pleures... Je comprends, maintenant, ma pauvre adorée.

Il la tient embrassée.

VALENTINE. — Vous vous taisez... parlez-moi, parlez-moi que j'entende votre voix, que je sache si vous êtes fâché ou si vous me pardonnez, si vous m'aimez encore.

VERSANNES — Te pardonner, ô mon seul amour! mais je suis à tes genoux et je suis plein de reconnaissance, de fierté et de joie, au contraire. Je t'aime davantage, car désormais il y a un lien de chair et de sang entre nous et tu me deviens mystérieuse et sacrée. Je t'aime davantage parce que tu vas souffrir à cause de moi.

VALENTINE. — Alors, c'est vrai, tu ne m'en veux pas? Ah! je suis heureuse... j'avais si peur tout à l'heure... je tremblais... j'avais honte... et puis je ne savais pas comment tu allais prendre ça : les hommes n'aiment pas qu'on dérange leur existence de la sorte.

VERSANNES. — Oui, mais moi, tu le sais bien, je ne suis pas comme les autres hommes; je ne voudrais rien dire, comprends-tu, qui fût au-dessous de mon amour et des responsabilités qui viennent de surgir tout à coup; mais ces responsabilités, je les assume toutes : je t'aime, je t'adore, je suis à toi, je t'appartiens... appuie-toi sur moi... dispose de moi... Que comptes-tu faire?

VALENTINE. — Je ne sais pas... je ne sais pas... c'est très grave... Ecoute : lorsque je me suis donnée à toi, je ne t'ai pas dit que mon mari n'était plus mon mari depuis deux ans... je sais que toutes les femmes mariées ont coutume de dire ces choses-là et ce qui m'a arrêtée de te dire la vérité, c'est qu'elle ressemblait trop au mensonge des autres... d'ailleurs, tu ne m'avais rien demandé.

VERSANNES. — Tais-toi! tais-toi! Je ne t'ai rien demandé, parce que je t'avais jugée incapable d'un semblable partage.

VALENTINE. — Qu'allons-nous faire?

VERSANNES. — Il n'y a pas à choisir. Il faut partir ensemble... Oui, partons ensemble, si tu le veux, je suis tout prêt.

VALENTINE. — Ah! ce serait le rêve. Oui, partir ensemble, j'étais certaine que ce serait ta première pensée, comme ce fut ma première pensée à moi. Mais en m'offrant de partir avec toi, en me consacrant toute ta vie, tu es peut-être dupe de ta générosité et le grand désir que tu as de ne pas démériter à mes yeux peut t'ordonner des résolutions au-dessus de tes responsabilités, et de ton droit... car tu n'es pas seul et moi j'ai mes enfants. Il faut éviter de prendre des décisions trop promptes. Peut-être les regretterions-nous plus tard l'un et l'autre... peut-être me les reprocherais-tu un jour...

VERSANNES. — Ne dis pas ça!

VALENTINE. — Ah! qui sait? C'est pour ça, vois-tu, qu'avant de décider quoi que ce soit, il faut réfléchir, nous interroger, descendre en nous-mêmes...

VERSANNES. — Réfléchir! sans doute... mais le temps presse... il faudrait...

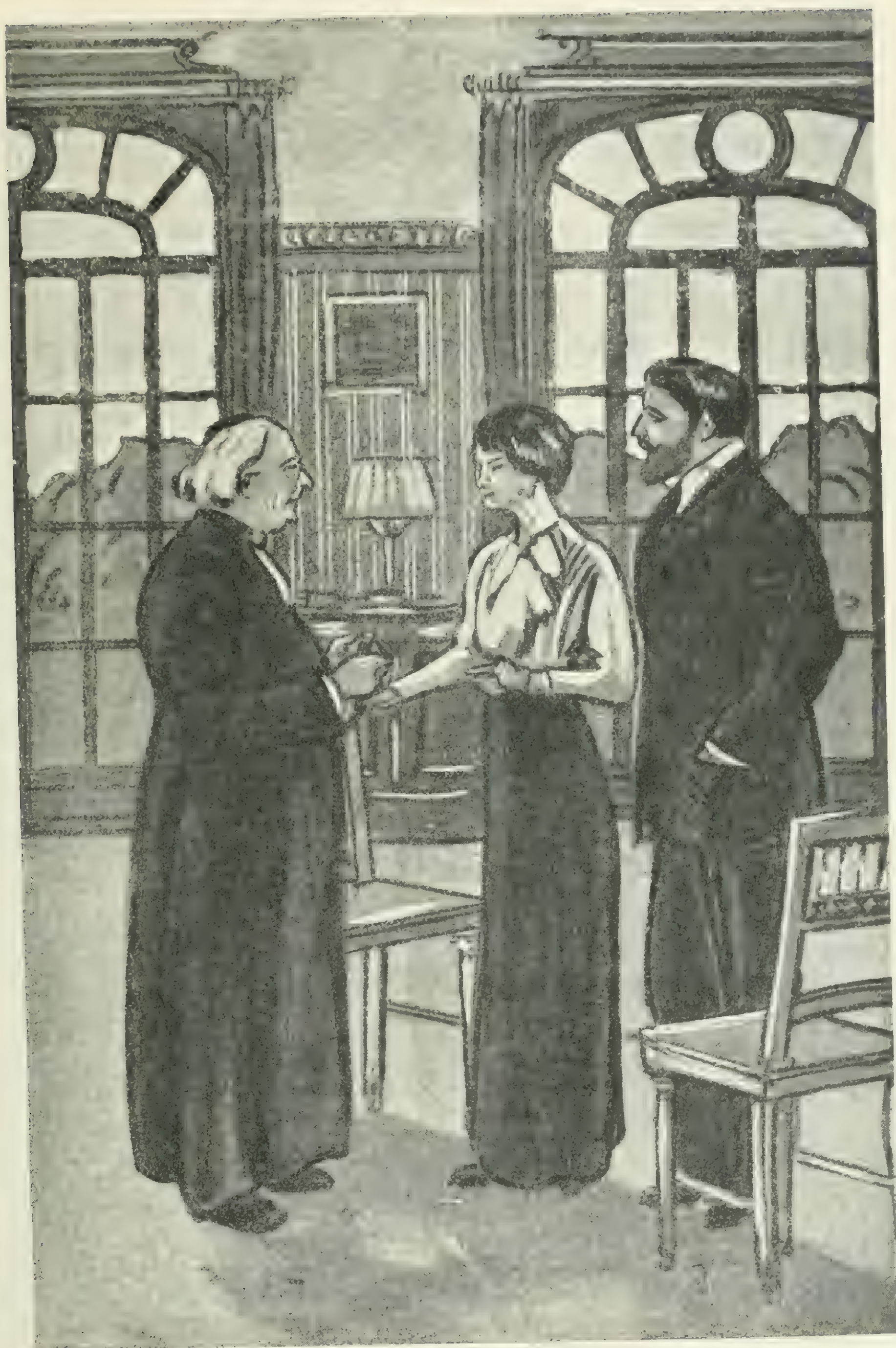
Il est interrompu par l'arrivée des enfants qui font une entrée brusque.

SCÈNE III

VERSANNES, VALENTINE, MARIE et PIERRE

MARIE. — Maman, maman, voilà M. le curé qui vient sur sa pétrolette... Nous l'avons aperçu sur la route, mais il est encore loin.

PIERRE, *il court autour du salon en imitant le bruit de la pétrolette.* — Teuf! Teuf! Teuf! Teuf! Teuf!



L'Abbé Bloquin. — Ah !
j'en ai des misères...

VALENTINE. — Voyons, Pierre, tais-toi... On ne s'entend pas! Quelle heure est-il donc?

MARIE. — Petite mère chérie, il est quatre heures.

VALENTINE. — Vous allez goûter bien gentiment, et puis vous remonterez à quatre heures et demie dans la salle d'études pour prendre votre leçon de catéchisme.

MARIE ET PIERRE. — Oui, oui, oui, oui.

Ils sortent en courant, Pierre faisant toujours « teuf! teuf! teuf! teuf! » Versannes et Valentine restent seuls.

VALENTINE. — En effet, voici l'abbé Bloquin au bout de l'allée.

VERSANNES. — C'est ennuyeux... nous avons à peine eu le temps de parler... quand vous reverrai-je seule.

VALENTINE. — Demain à quatre heures... je monterai chez la mère Mousseron voir Céline, cette pauvre fille que mon mari a renvoyée... Vous pourrez vous trouver là aussi.

VERSANNES. — C'est entendu, à demain.

VALENTINE. — Vous aurez réfléchi, n'est-ce pas?

VERSANNES. — Je ferai ce que vous aurez décidé... Mais encore une fois, je suis tout entier à toi, tu le sais, et je t'aime trop pour ne pas te suivre si tu pars.

VALENTINE. — Aime-moi assez pour m'aimer tout de même si je reste...

SCÈNE IV

VALENTINE, VERSANNES, L'ABBE BLOQUIN, MARIE, PIERRE

L'ABBÉ BLOQUIN, *suivi des enfants, apparaît couvert de poussière.* — Bonjour ma chère enfant. Bonjour, monsieur Versannes.

VALENTINE. — Bonjour, monsieur le curé. Oh! comme vous avez chaud!

L'ABBÉ BLOQUIN. — Je dois être tout blanc... je parle de ma soutane, car mon visage doit être fort rouge et ruisselant de sueur... j'ai la gorge séchée à force d'avoir avalé de la poussière et pour comble de disgrâce, je crois que je n'aurai pas assez de pétrole pour rentrer à la ville.

VALENTINE. — Je vous en donnerai.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous en avez?

VALENTINE. — Mais certainement. Voulez-vous vous rafraîchir?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Très volontiers.

VALENTINE. — Qu'est-ce que vous voulez boire?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Si vous voulez bien, vous me ferez donner de l'eau bien fraîche dans laquelle on aura versé une petite cuillerée de pétrole... d'eau-de-vie... (*Aux enfants qui rient.*) Ça vous amuse, hein? Je pense toujours à ma machine, que voulez-vous?

VALENTINE. — Marie, va dire à Amélie de te préparer un verre d'eau avec du cognac, du sucre, un plateau.

PIERRE. — Et nous l'apporterons nous-mêmes.

VALENTINE. — Oui, prenez garde de rien renverser.

MARIE. — Oh! non, mère chérie, sois tranquille.

Les enfants sortent.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ah! j'en ai des misères avec cette malheureuse machine.

VERSANNES. — C'est difficile à régler.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ce n'est pas ça; mais on trouve très mauvais en haut lieu, c'est à l'évêché que je veux dire, qu'un curé aille à pétrolette. Il paraît que monseigneur qui ne s'était alarmé jusqu'à présent que des ecclésiastiques cyclistes fait depuis quelques temps des allusions aux prêtres chauffeurs; mais comme je le faisais observer à l'abbé Champagnac qui me rapportait la chose, si j'ai acheté une pétrolette, ce n'est pas pour établir des records, mais pour pouvoir visiter plus de pauvres dans la même journée. Enfin, que voulez-vous?

VERSANNES. — C'est une invention encore un peu neuve. Dans cinq ans, monseigneur lui-même viendra peut-être en automobile donner la confirmation dans les églises des plus humbles villages de son diocèse.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Pourquoi pas? Nous sommes destinés à voir des changements extraordinaires.

Cependant les enfants avec les plus grandes précautions ont apporté, sur un plateau, de l'eau, du cognac, un verre, etc.

VALENTINE. — Posez ça là... c'est très bien... maintenant, allez repasser votre leçon. M. le curé vous interrogera tout à l'heure.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Et vous, madame, vous

étiez souffrante, hier soir. Comment êtes-vous aujourd'hui?

VALENTINE. — Mieux, beaucoup mieux.

L'ABBÉ BLOQUIN. — En somme, ce n'était rien. A la bonne heure. (*A Versannes.*) Et votre chère femme n'est pas souffrante... Je ne la vois pas.

VERSANNES. — Mais non, elle va très bien, je vous remercie. Elle est allée visiter la papeterie avec nos amis.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Très bien! Très bien! Et vous êtes resté pour tenir compagnie à Mme Lambert?

VERSANNES. — Mon Dieu, oui.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Parfait! Parfait!

Morins apparaît pendant ces derniers mots.

SCÈNE V

VALENTINE, VERSANNES, MORINS L'ABBE BLOQUIN

VERSANNES. — Vous êtes seul, Morins. Où donc sont les autres?

MORINS. — M. Lambert est resté à l'usine pour faire sa correspondance et Mme Versannes est allée avec Saint-Phoin et M. de Courrezac pêcher des truites dans le torrent.

VERSANNES. — Tiens! Quelle drôle d'idée!

MORINS. — Oui, ça lui a pris tout à coup... en passant devant la maison du concierge, elle a vu des lignes dressées contre le mur et toutes préparées. Elle a désiré pêcher, ces messieurs ont trouvé que c'était une idée géniale, ils se sont emparés chacun d'une ligne et tous trois ont disparu dans les hautes herbes.

L'ABBÉ BLOQUIN, *à Morins*. — Et vous, monsieur, ça ne vous a pas tenté?

MORINS. — Ma foi non, monsieur le curé.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous n'aimez pas la pêche?

MORINS. — Je n'aime pas les jeux de hasard.

L'ABBÉ BLOQUIN. — La pêche à la truite n'est pas un jeu de hasard : elle est très intéressante... Vous savez comment on la pratique?

MORINS. — Pas du tout.

L'ABBÉ BLOQUIN. — On accroche une mouche dont les truites sont très friandes à l'hameçon et on l'agite au-dessus de l'eau en imitant autant que possible le vol de l'insecte. Il faut un tour de main spécial... il faut remuer tout le temps pour donner l'illusion d'une mouche qui va et vient, se pose et se repose, et même quand c'est très bien fait, on se demande qui est le plus habile de la truite qui prend la mouche ou du pêcheur qui prend la truite. (*Tirant sa montre.*) Je crois qu'il est l'heure de monter auprès de ces chers enfants.

VALENTINE. — Si vous permettez, monsieur le curé, j'assisterai aujourd'hui à la leçon.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Mais... avec plaisir... Les enfants sont là-haut?

VALENTINE. — Oui, oui, je monte avec vous.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Messieurs, à tout à l'heure.

Il sort, suivi de Valentine.

SCÈNE VI

VERSANNES, MORINS

MORINS. — Eh bien! Julien, êtes-vous un peu calmé?

VERSANNES. — Calmé? Comment?

MORINS. — Oui, tout à l'heure, quand nous vous avons quitté, vous m'avez paru nerveux, facilement irritable... ça m'a meme étonné de votre part : il faut être plus philosophe.

VERSANNES. — Ça n'est pas toujours facile.

MORINS. — D'ailleurs, c'est singulier le changement qui est survenu en vous depuis hier. Quand nous sommes arrivés avec Saint-Phoin, vous nous avez reçus très joyeusement; pendant le dîner, vous étiez très gai, vous aviez l'air heureux de vivre, et puis, tout à coup, vous êtes devenu triste, préoccupé... Vous n'étiez plus du tout le même...

VERSANNES. — Ah! Morins, vous serez donc toujours celui qui scrute les reins et les cœurs. Dès que vous entrez dans une maison, il faut que vous définissiez l'état psychologique des habitants; il faut que vous découvriez ce que nous ignorons peut-être nous-mêmes. Vous avez constaté en moi un changement que je ne conteste pas..., et alors ça vous intéresse, ça vous passionne, vous devenez volontiers indiscret. Vous êtes mon ami, Morins, je sais que vous m'aimez, et pourtant je vous assure que c'est une inquiétante sensation de se sentir constamment observé.

MORINS. — Vous avez tant d'amis qui vous

ignorent : croyez-vous par exemple que Saint-Phoin ou M. de Courrezac se doute un seul instant de ce qui se passe ici?

VERSANNES. — Mais il ne se passe rien... d'abord, où voulez-vous en venir?

MORINS. — Vous m'avez attristé, Julien... Vous vous trompez, je vous assure, en attribuant à la psychologie, à la curiosité même ce qui est surtout un affectueux intérêt. Nous avons vécu jadis bien près l'un de l'autre, nous confiant nos rêves, nos désillusions, nos espérances, nos doutes... et j'étais pour vous comme un frère aîné. Nous ne nous sommes pas vus depuis cinq ans, c'est vrai; mais si l'absence peut atténuer jusqu'à l'effacement des amitiés vulgaires, elle ne peut modifier en rien une amitié comme la nôtre et nous devons nous retrouver en confiance. Où je veux en venir?... à vous écouter, tout simplement, à vous écouter, car vous avez besoin de vous confier à quelqu'un, vous avez besoin de parler, d'en parler. Me voilà, ne vous gênez pas, je suis ici pour ça. Voyons, que se passe-t-il? Vous aimez Mme Lambert?

VERSANNES, *serrant la main à Morins.* — Oui, j'aime Mme Lambert. Vous l'avez deviné?

MORINS. — Je vous ai regardés.

VERSANNES. — Il faut d'abord que vous sachiez comment je l'aime. Ainsi que je vous l'ai raconté, après la mort de mon oncle, nous sommes venus nous installer ici... ma femme n'était pas du tout la compagne qu'il fallait pour cette nouvelle existence... c'est toujours un peu ridicule et odieux de la part d'un homme de se plaindre de la femme qu'il a épousée... tout de même, on peut s'être mal marié. Considérez d'ailleurs que je vous parle sans amertume, je ne récrimine pas, je vous explique, voilà tout.

MORINS. — Je comprends très bien et vous n'avez pas besoin de me dire tout ça.

VERSANNES. — Bref, ce qui devait arriver est arrivé : nous étions voisins des Lambert; nous avons fait connaissance, nous nous sommes vus rarement d'abord, puis fréquemment, puis nous nous sommes liés tout à fait... J'ai aimé Valentine et elle m'a aimé.

MORINS. — C'était fatal.

VERSANNES. — Elle a résisté à cet amour de toutes ses forces; elle s'est défendue longtemps contre moi et contre elle-même, et moi aussi je me suis défendu, tant j'avais horreur du banal adultère! Mais dans cette solitude, au milieu de cette contrée sauvage et douce, les sentiments ne sauraient être superficiels : ils prennent en nous des racines profondes comme les arbres qui naissent et grandissent sur nos montagnes. Ah! voyez-vous, Morins, dans un amour né au sein de la nature même, il y a quelque chose d'éternel et d'infini, de la force et du mystère, comme dans le ciel, les horizons, les torrents et les bois, et cet amour dont nous nous défendions vainement tous les deux envahissait rapidement notre vie au point que chacun de nous sentait bien que la vie de l'autre en dépendait... C'est alors qu'elle s'est donnée.

MORINS. — Et votre femme ne s'est aperçue de rien?

VERSANNES. — Non.

MORINS. — Oui.

VERSANNES. — Mais vous comprenez que ce n'est pas un caprice qui nous a unis, et que cet amour est une chose grave. Seulement, cet amour se complique singulièrement... Mme Lambert m'a annoncé tout à l'heure qu'elle était enceinte. Or, depuis deux ans, il y a entre elle et son mari une séparation complète. Que faut-il faire? Je demande conseil à l'ami.

MORINS. — Il n'y a, en effet, qu'un ami qu'on puisse mettre dans une situation aussi embarrassante. Et puis, si je vous donne le conseil que vous avez déjà l'intention de ne pas suivre, vous m'en voudrez tout de suite, et si je vous donne le conseil que vous suivrez certainement, vous m'en voudrez plus tard.

VERSANNES. — Oh! surtout, je vous en prie, Morins, ne faites pas de dilettantisme... Je ne sais pas ce que je dois faire : j'ai besoin d'être renseigné, éclairé, et je m'adresse à vous très simplement, à vous qui avez écrit des livres où vous exposiez des méthodes de penser et d'agir, où vous donniez d'ingénieuses solutions des plus subtils cas de conscience. Eh bien! en voilà un, j'imagine. Parlez.

MORINS. — Ah! si j'écrivais un livre où je me proposerais de traiter un cas analogue, prendre un parti pour moi ne serait qu'un jeu; mais il s'agit ici de la vie... de la vie réelle et complexe... et la responsabilité est tout autre, parce que c'est arrivé. Je ne m'engage donc pas à vous parler comme un livre, j'essaierai de vous parler comme un ami clairvoyant. Pour vous, il n'y a qu'une éventualité à examiner : celle où Mme Lambert quitterait son mari. Devez-vous la suivre?

VERSANNES. — Absolument... le devoir est là... pour moi, ça ne fait aucun doute.

MORINS. — Le devoir? Attendez... d'abord Mme Lambert abandonnera-t-elle ses enfants? Ils sont délicieux, ces petits, et elle les adore... ça se voit tout de suite.

VERSANNES. — Nous les emmènerons.

MORINS. — Ne dites donc pas d'enfantillages... le mari vous les reprendra. Vous comprenez qu'il doit se livrer en ce moment dans l'âme de cette malheureuse femme un combat effroyable... il faut qu'elle choisisse entre vous et ses enfants, et, d'un autre côté, si elle reste...

VERSANNES. — Si elle reste... c'est impossible... Il arrivera toujours un moment où tout se découvrira.

MORINS. — C'est évident... à moins que...

VERSANNES. — A moins que?...

MORINS. — Elle a un mari, c'est-à-dire un pavillon qui peut couvrir l'irrégularité...

VERSANNES. — Oh! taisez-vous, Morins, c'est odieux ce que vous dites là.

MORINS. — Ça n'est pas odieux, c'est une chose admise couramment et passée dans nos mœurs.

VERSANNES. — Non, non, c'est impossible... vous ne la connaissez pas.. d'abord l'enfant qu'elle porte en elle est à moi... je suis son père avant tout... et je ne veux pas qu'un autre se croit l'être... non, elle n'en a pas le droit.

MORINS. — Je vous demande pardon, elle a tous les droits et vous n'avez absolument rien à dire... c'est elle qui risque tout dans une telle aventure, son honneur, sa santé et sa vie même. Reconnaissez qu'à ce prix-là elle a bien le droit de choisir, et pour ce que ça vous a coûté, vous avez tout juste le droit de vous taire...

VERSANNES. — C'est vrai!... et pourtant à cette pensée tout en moi se révolte!

MORINS. — Et, d'un autre côté, si elle part, si elle est plus amante que mère, abandonnez-vous votre femme? Qu'avez-vous à lui reprocher? Elle ne vous trompe pas?

VERSANNES. — Hélas! non, ça pourrait la décoiffer.

MORINS. — Les maris ne sont jamais contents. J'ai causé quelques instants avec elle, hier soir... je vous accorde qu'elle manque d'idées générales, mais ce n'est pas tout à fait sa faute et il faut plutôt en accuser son éducation, ses amies du cours Langlois-Boutinot, un père trop occupé, une mère trop faible. Et la première fois que vous lui avez parlé, je doute qu'elle vous ait séduit par la profondeur de ses propos. Et pourtant, vous l'avez trouvée charmante, puisque vous l'avez épousée. Est-ce vrai?

VERSANNES. — Oui, c'est vrai.

MORINS. — Vous étiez vous-même très mondain, vous aviez eu une jeunesse des plus élégantes, vous ne pensiez jamais quitter Paris, si ce n'est pour aller vers des Monte-Carlo ou vers des Deauville, et vous voyiez dans votre femme une petite personne qu'il serait assez flatteur d'accompagner dans les endroits chic. Et puis, tout d'un coup, vous l'emmenez dans le Périgord, au milieu des bois de châtaigniers et des champs de maïs, vous devenez gentleman-farmer... c'est très bien ce que vous avez fait là; mais ça ne la regarde pas : il n'était pas convenu que vous vous transformeriez à ce point. En somme, vous étiez deux aveugles, et l'un des deux, seul, a recouvré la vue.

VERSANNES. — Mais fallait-il donc que je reste aveugle, moi, parce qu'elle n'y verra jamais clair? Et puis, voilà cinq ans que nous sommes mariés... elle est restée la même, elle n'a cherché à comprendre quoi que ce soit, malgré mes efforts, elle ne s'intéresse à rien de ce que je fais... j'ai essayé... c'est impossible: nous n'avons les mêmes idées sur rien. Encore tout à l'heure, vous avez bien vu la scène ridicule qui a éclaté à propos de cette trousse. Et c'est tout le temps la même chose. Certainement, elle ne me trompe pas, mais il y a des indifférences, des inerties, des incompatibilités qui sont pires, oui pires que les plus cyniques trahisons, et qui font de l'existence journalière un enfer lamentable et morne... et je m'ennuie, je m'ennuie... je m'ennuie!

MORINS. — Comme je vous plains!

VERSANNES. — Et puis, c'est cette résolution déterminée de se dérober aux devoirs essentiels d'une femme... Enfin, croyez-vous que si j'avais eu des enfants, tout cela serait arrivé? Car enfin, je les aurais aimés, ces enfants; c'eût été pour moi une occupation, un intérêt, un but... ils auraient apporté la gaieté dans la maison et la raison de vivre! Je les aurais adorés, j'en suis sûr, et je sens bien ce qui se passe en moi depuis que Valentine m'a annoncé... c'est un sentiment que je ne connaissais pas et qui soudain m'envahit tout entier et me remplit de trouble, de joie et d'orgueil! Certes, j'aimais déjà Valentine, mais je l'aime encore davantage et plus que tout, et le sentiment nouveau dont je vous parle m'empêche d'avoir trop de pitié pour une poupée ingénieusement stérile!

MORINS. — Là, nous sommes d'accord et je ne peux plus la défendre. D'ailleurs, tout ce que je vous ai dit, c'était par acquit de conscience et parce que je devais vous le dire d'abord. Mais que, de propos délibéré, elle n'ait pas rempli sa fonction de femme, voilà de quoi elle peut être justement punie, car au-dessus de son exception il y a une règle,

au-dessus de son caprice il y a une loi, et au-dessus de son individualité, il y a l'espèce. Sa seule excuse, c'est qu'elle ne s'en doute même pas, mais que voulez-vous, tant pis! Elle n'avait qu'à s'en douter.

puisque votre femme n'a pas de religion et que la cérémonie à Saint-Augustin fut surtout mondaine, avec le caractère d'une brillante représentation, et, comme acte civil, il n'existe pas davantage, car le seul fait



VERSANNES. — MAIS FALLAIT-IL DONC QUE JE RESTE AVEUGLE, MOI.

VERSANNES. — Et, malgré ça, les lois, les mœurs, les préjugés, les habitudes, tout m'enferme dans un absurde mariage!

MORINS. — Il ne faut jamais se laisser enfermer dans l'absurde. Examinons votre mariage : comme sacrement, il n'existe pas, d'avoir engagé sa foi pour la vie entière dans une mairie, devant un individu ceint d'une soie tricolore, est une formalité qui ne résiste pas à l'analyse. On peut admettre, à la rigueur, que cela soit nécessaire pour constituer légalement la famille; mais, dans le cas

qui nous occupe, et puisque votre femme ne veut pas avoir d'enfants, elle n'a pas droit à plus d'égards que la plus frivole et la plus inféconde des maîtresses, et c'est votre maîtresse, au contraire, qui devient votre véritable femme : c'est à elle que vous devez protection, c'est elle que vous devez suivre, puisque c'est elle qui vous permet de fonder la famille, pour laquelle le mariage, en somme, fut institué. Ça peut sembler paradoxal au premier abord et c'est pourtant très logique.

VERSANNES. — Alors, si je vous comprends bien, vous me conseillez maintenant de la quitter ?

MORINS. — Ecoutez, Julien, répondez-moi gravement : vous aimez Mme Lambert ?

VERSANNES. — Oui, je l'aime et je ne puis concevoir la vie sans elle.

MORINS. — Alors, partez avec elle. Oui, si vous aimez cette femme, si sa présence vous réchauffe et si votre âme est transie quand elle s'éloigne, si rien que de toucher sa main, tout votre être frémit de volupté et si, lorsqu'elle dit simplement : « Il fait beau, aujourd'hui », vos yeux se remplissent de larmes ; en un mot, si vous l'aimez, alors, mon ami, il faut la suivre, car on ne rencontre qu'une fois la femme qui vous aime et qu'on aime. Et songez à ce bonheur que les destins l'aient mise sur votre route. Ah ! il y a si peu d'hommes qui trouvent leur véritable compagne et ceux qui, l'ayant trouvée, ont pu l'abandonner, ceux-là, voyez-vous, ne s'en consolent jamais et toute leur vie s'assombrit de vains regrets. On aime plusieurs fois, c'est vrai, et chaque fois d'une manière différente ; mais on n'aime qu'une seule fois d'une façon immortelle, divine presque... une seule fois, on peut être un dieu !

VERSANNES. — Oui, oui, c'est ainsi que je l'aime.

MORINS. — Alors, partez avec elle, parce que la première liberté que nous devons conquérir, c'est celle de notre cœur. Il faut avant tout que chacun vive sa vie. Vivre sa vie ! voilà la chose essentielle. Soyez un homme libre, libre par-dessus les préjugés et le devoir même et aussi par-dessus la pitié, car la pitié est parfois mauvaise conseillère et la plus dangereuse des faiblesses. Soyez un homme libre, puisque vous pouvez affirmer votre personnalité dans le sens du plus noble amour, et surtout, surtout, vous n'avez pas le droit de vous sacrifier à de la médiocrité. Or, si vous restez, n'êtes-vous pas condamné à la ruse mesquine, au mensonge continuel, à la révolte latente et sourde... vous cultiverez en vous des sentiments et des ressentiments d'esclave. Ah ! quelle existence médiocre et comme il serait tout de même plus noble de vous dévouer à la femme que vous aimez ainsi et à l'enfant né d'un tel amour Vous êtes peut-être tous les trois les éléments d'une humanité supérieure !

VERSANNES, *exalté*. — Oui, vous avez raison... il faut vivre sa vie. Qu'est-ce que je fais ici ?... Qu'est-ce que je fais ? D'ailleurs, ma femme n'a pas davantage l'existence qui lui convient. Elle aussi s'ennuie... Elle retournera chez ses parents... elle reverra du monde, le monde, son monde... elle ne souffrira pas... oui, oui, je partirai, je partirai... j'emmènerai Valentine... mais elle, abandonnera-t-elle ses enfants ? Ah ! voyez-vous, Morins, j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de solution.

MORINS. — Il devrait y en avoir une, ce serait de dire la vérité, la vérité ! Mais c'est la seule chose qui ne soit pas possible, parce que vous êtes tous les quatre en état de mariage et que, si l'un y étouffe et demande sa liberté, l'autre pleure ou menace, gémit ou tue, ou bien alors s'arme de ses droits, brandit des codes, accapare les enfants, tenez... comme le ferait certainement l'homme qui ouvre la porte en ce moment.

Lambert apparaît.

SCÈNE VII

VERSANNES, MORINS, puis LAMBERT, puis CHARLOTTE, SAINT-PHOIN, HUBERT, puis VALENTINE, L'ABBE BLOQUIN, PIERRE et MARIE.

LAMBERT, *il entre en se frottant les mains*. — J'ai terminé ma correspondance. Où donc est ma femme ?

VERSANNES. — Elle est en haut, avec M. le curé et les enfants.

LAMBERT. — Mais vous étiez en train de parler... Je vous regardais en venant... vous aviez l'air d'avoir une conversation fort animée et je me disais : voilà encore ces messieurs qui discutent un point délicat de morale ou de sociologie. Que je ne vous empêche pas de continuer.

MORINS. — Mais non, du tout, nous avions fini.

LAMBERT. — Voilà Mme Versannes et ces messieurs qui reviennent de la pêche.

En effet, Charlotte apparaît suivie de Saint-Phoin et Hubert. Ce dernier avec des vêtements déchirés.

CHARLOTTE. — Nous voilà!

LAMBERT. — Mais d'où venez-vous? Que vous est-il arrivé? Vous êtes en loques.

HUBERT. — Le fait est que je ne suis guère présentable.

CHARLOTTE. — La conduite de M. Hubert est digne d'éloges. J'ai désiré avoir quelques branches d'un chèvrefeuille que je trouvais admirable...

SAINT-PHOIN. — Alors, n'écoutant que son courage, et bien que le chèvrefeuille fût en haut d'un talus escarpé, M. Hubert s'est précipité et, s'aidant des pieds et des mains, s'ensanglantant après les ronces et les pierres, il a été assez heureux pour rapporter à Mme Versannes quelques branches... que vous avez oubliées, d'ailleurs.

CHARLOTTE. — Tiens! c'est vrai, j'ai dû les laisser où nous étions.

SAINT-PHOIN. — Charmant! Dévouez-vous donc pour les femmes, mon vieux Cyrano.

LAMBERT. — C'est égal! Vous êtes bien arrangé.

SAINT-PHOIN. — Dites-moi donc, à voir l'état où vous mettez vos flirts, savez-vous que je ne voudrais pas être votre amant.

CHARLOTTE. — Oh! heureusement qu'il n'est pas question de ça.

SAINT-PHOIN. — Je sais bien... Je sais bien... C'était pour dire quelque chose.

Cependant, Valentine est descendue avec l'abbé Bloquin et les enfants. Bonjour, etc.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Eh bien! madame, avez-vous fait une bonne pêche? Avez-vous pris beaucoup de truites?

CHARLOTTE. —Non, monsieur le curé, pas la queue d'une.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous pêchâtes à la mouche?

CHARLOTTE. — Nous pêchâmes à la mouche... seulement, pour mieux tromper la truite, Saint-Phoin s'était imaginé d'imiter le bruit d'une mouche qui vole... Il faisait un bruit infernal et les truites n'approchaient pas.

SAINT-PHOIN. — Dites plutôt que c'est vous qui ne savez pas pêcher. D'abord, vous tenez votre ligne comme une fourchette, et quand le poisson mord, vous lâchez tout en poussant des cris de paon.

CHARLOTTE. — Enfin, nous nous sommes bien amusés, c'est le principal. Et vous, Valentine, qu'avez-vous fait?

VALENTINE. — Je suis restée avec M. le curé et les enfants.

SAINT-PHOIN. — Ont-ils bien travaillé, monsieur le curé?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Comme des anges.



LAMBERT. — MAIS VOUS ÉTIEZ EN TRAIN DE PARLER...

SAINT-PHOIN. — C'était une leçon de quoi?

MARIE. — De catéchisme.

SAINT-PHOIN. — Ah! ah! Nous allons voir ça. Combien y a-t-il de vertus théologales?

MARIE. — Trois.

SAINT-PHOIN. — Et de péchés capitaux, Pierre?

PIERRE. — Sept.

SAINT-PHOIN. — Trois fois sept, Marie?

MARIE. — Vingt et un.

SAINT-PHOIN. — Et vingt et un en anglais, Pierre?

PIERRE. — *Twenty-one.*

SAINT-PHOIN. — Voilà un système d'éducation que je vous recommande. Je viens de l'inventer et il donne déjà d'excellents résultats : c'est l'enseignement primaire sautillant : il consiste à passer sans transition du catéchisme à l'arithmétique, et de l'arithmétique aux langues vivantes; de cette façon, l'enfant s'instruit en s'amusant... son esprit devient agile, souple, toujours en éveil, prêt à tout saisir, à tout comprendre. Qu'en pensez-vous, Morins?

MORINS. — Je n'ai pas écouté.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Sous des apparences plaisantes il y a dans ce que vous dites là des choses excellentes... profondes.

SAINT-PHOIN. — Je le sais bien.

L'ABBÉ BLOQUIN, *à Valentine.* — Il faut que je m'en aille. Vous n'oubliez pas que vous m'avez promis de me faire donner du pétrole pour ma machine, sans quoi je risquerais de rester en route.

VALENTINE. — Je ne l'oublie pas... Voulez-vous venir avec moi.

CHARLOTTE. — La voiture doit être attelée, Julien, il faut nous en aller aussi.

JULIEN. — Je suis à votre disposition.

HUBERT. — Alors, on se quitte.

CHARLOTTE. — Oui, on se quitte.

HUBERT. — Vous savez que vous vendangez après-demain chez nous.

CHARLOTTE. — Oui, oui, c'est inscrit.

HUBERT. — Voulez-vous faire une belle chasse demain, où vous tuerez énormément de gibier?

CHARLOTTE. — Je veux bien, où ça?

HUBERT. — Vous savez que les Schlam chassent au rabat demain.

SAINT-PHOIN. — Quinze jours après l'ouverture... au rabat! C'est du massacre, c'est de la tuerie!

HUBERT. — C'est absolument mon avis; mais nous pouvons en profiter. Nous n'avons qu'à nous tenir sur la hauteur, en face de leur chasse, de l'autre côté de la rivière : les faisans qu'ils manqueront, traversent, en se sauvant, la petite vallée et viennent de notre côté, et comme ils ne peuvent pas sauter d'un coteau à l'autre pour les poursuivre, c'est nous qui les tirerons... Nous en verrons passer des centaines.

CHARLOTTE. — C'est ça, c'est ça...





La mère Mousseron est occupée a ranger des lingeries de petit enfant.

ACTE TROISIÈME

Une petite maison de paysans au milieu d'un bois de châtaigniers. La maison est vieille et toute couverte de lierres, de chèvrefeuilles; le toit de chaume est couvert de mousses vertes et brunes. C'est une claire après-midi de septembre; le ciel est d'un bleu léger et il y a du mauve dans les lointains. Parfois, une châtaigne mûre se détache de la branche et fait, en tombant à travers les feuilles, un bruit de soie froissée, puis un bruit mat en arrivant sur le sol couvert de fougères, de bruyères et d'ajoncs en fleurs, et qui semble un grand tapis avec, sur un fond vert et roux, des taches lumineuses de violet et or.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE MOUSSERON, L'ABBÉ BLOQUIN

Au lever du rideau, une vieille femme, la mère Mousseron, est occupée devant la maison à ranger dans une corbeille des lingeries de petit enfant. L'abbé Bloquin apparaît et se dirige vers la maison.

LA MÈRE MOUSSERON. — Ah! vous voilà! monsieur le curé? Comment allez-vous?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ça va bien, mère Mousseron. Et vous?

LA MÈRE MOUSSERON. — Oh! moi! ça va toujours bien doucement, bien doucement; je deviens vieille. Mais comme vous avez chaud, monsieur le curé! C'est que ça monte fort pour venir par chez nous.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Oui, il fait chaud, mère Mousseron; le soleil tape dur. Le père Mousseron va bien?

LA MÈRE MOUSSERON. — Oui, Dieu merci! quoiqu'il devienne vieux, lui aussi... Il a été engagé comme rabateur chez M. Schlam aujourd'hui... il y a une grande chasse au château.

L'ABBÉ BLOQUIN. — C'est donc ça que j'entendais, tout à l'heure, une véritable fusil-

lade... (*Montrant la maison.*) Et là-dedans, où en sommes-nous? Comment va cette pauvre Céline?

LA MÈRE MOUSSERON. — Il y a du nouveau, monsieur le curé... un gros garçon et qui se porte bien. M. Aubierge, le docteur, qui sort d'ici, dit qu'il n'en a jamais vu d'aussi puissant... Il pèse douze livres!

L'ABBÉ BLOQUIN. — En effet.

LA MÈRE MOUSSERON. — Et ce qu'il peut être gentil! Ah! bonnes gens! un vrai Jésus! Non! il est trop mignon... et c'est tout le portrait de son père, bien qu'on prétende qu'il n'en a point, de père.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Et la maman se porte bien?

LA MÈRE MOUSSERON. — Aussi bien que possible, monsieur le curé.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Allons, tant mieux. Je peux la voir?

LA MÈRE MOUSSERON. — Mais certainement; ça lui fera grand bien de vous voir, cette pauvre fille... elle est si touchée que l'on s'occupe d'elle, que vous ne l'abandonniez pas... D'ailleurs, Mme Lambert est déjà auprès d'elle.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ah! Mme Lambert est là? A tout à l'heure...

Il entre dans la maison.

SCÈNE II

LA MÈRE MOUSSERON, puis L'ABBÉ BLOQUIN et VALENTINE

La mère Mousseron restée seule, continue à ranger la layette. Un paysan passe avec lequel elle échange quelques mots en patois. Puis l'abbé Bloquin sort de la maison, il est suivi de Valentine.

VALENTINE. — Allez donc auprès de Céline, mère Mousseron... Elle s'endort; emportez votre corbeille; vous finirez de ranger tout ça auprès d'elle. Trouvez-vous votre affaire dans ce que je vous ai apporté?

LA MÈRE MOUSSERON. — Ah! bonnes gens! je crois bien... il va être comme un enfant de riche avec tout ça.

Elle entre dans la maison.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Eh bien! ça m'a tout l'air d'aller très bien là-dedans... cet enfant est superbe.

VALENTINE. — Oui, faut-il se réjouir qu'il y ait un infortuné de plus sur la terre?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous le condamnez bien vite au malheur... dans trois semaines, la mère sera debout et elle pourra travailler.

VALENTINE. — Si elle trouve de l'ouvrage.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Nous nous en occuperons.

VALENTINE. — Ça ne sera pas facile... D'abord, je ne pourrai pas la reprendre chez moi, puisque mon mari l'a déjà chassée. Pauvre fille! elle se meurtrira à toutes les mauvaises volontés et partout où elle se présentera, elle sera repoussée; quand ça ne sera pas par l'étroitesse hautaine de la bourgeoisie, ce sera par la malveillance stupide des gens de sa condition. Ah! je la plains de tout mon cœur... Il y a trois ans, lorsque je l'ai prise comme femme de chambre, elle était servante dans une ferme... Oui, comme nous revenions un soir d'une promenade avec des amis, nous l'avons vue... elle poussait des vaches devant elle; le soleil couchant la faisait toute rose avec des cheveux d'or et elle était si fraîche et si jolie, qu'un des jeunes gens qui était avec nous s'écria : « La belle fille! Elle devrait venir à Paris! Elle aurait du succès! »

L'ABBÉ BLOQUIN. — Oh! c'était une pensée abominable!

VALENTINE. — Je me suis récriée comme vous, monsieur le curé; alors ce jeune homme m'expliqua qu'il ne parlait pas avec une arrière-pensée libertine, mais qu'il prenait avant tout souci de la beauté: or, il prévoyait que cette jolie fille désirable serait désirée par des rustres, destinée à de rudes travaux domestiques, battue peut-être et, en tout cas, vieille avant l'âge d'être vieille; c'est pourquoi il souhaitait qu'elle vînt à Paris et que, grâce à une vie plus facile, elle se conservât belle plus longtemps. Je pense qu'il avait raison.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ne parlez pas ainsi, ma chère enfant, c'est offenser Dieu.

VALENTINE. — Je ne vous dis pas, mais il y a bien du mal sur la terre.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Oui, oui, je sais tout ce qu'on peut dire là-dessus et, moi-même, je pense bien souvent à ces choses... Tenez! encore ce matin, avant que vous veniez me trouver, j'étais à ma fenêtre et je regardais mon petit jardin plein de fleurs; il y avait en face de moi un vieil arbre où chantaient des oiseaux; le ciel était bleu, l'air léger et je me disais : « Ces quelques mètres carrés recouverts d'herbes entre de vieux mûrs vê-



L'Abbé Bloquin. — Et la maman se porte bien ?

tus de lierre, n'est-ce pas un coin de terre béni et tout n'est-il pas pour le mieux dans le plus pauvre et le plus riche des presbytères? » Et je louais le Seigneur! Mais je suis descendu au jardin, et je me suis amusé à analyser cette tranquillité, à décomposer cette harmonie. Or, partout, c'était la lutte âpre pour la vie; c'était l'activité formidable des fourmillères; c'était dans des toiles frêles tendues entre les branches de mes rosiers, des araignées guettant leur proie et, dans mon herbe innocente, c'était, le poison des boutons d'or et la malveillance des orties. Mais, de ma fenêtre élevée seulement de quelques pieds au-dessus du sol, je n'avais pas vu tous ces détails et je pensais: « C'est ainsi que Dieu doit contempler la création : nos souffrances et nos crimes ne peuvent rompre à ses yeux l'harmonie des mers, des forêts, des montagnes et des plaines; et il a le droit de trouver que son œuvre est bon. »

VALENTINE. — Vous l'excusez... vous ne le prouvez pas.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Il n'a pas besoin de preuves. Il n'a pas besoin d'excuses; mais je vous donne à vous des raisons de croire. Il fait aujourd'hui un temps merveilleux, une après-midi chaude et douce; le soleil mûrit les vendanges et prépare l'abondance et l'aisance pour nos pauvres paysans; des milliers de créatures éprouvent la joie de vivre. Est-ce parce qu'une femme a souffert tout à l'heure et qu'un enfant crie maintenant que l'ordre de tout cela est dérangé? Non! non! Soyez sûre que l'homme qui passe seulement à deux cents mètre d'ici ne s'en doute même pas. Méfiez-vous, vous êtes en train de rapporter tout l'univers à cette pauvre fille... et à vous-même.

VALENTINE. — Vous avez raison, je suis peut-être exclusive...

Un silence.

L'ABBÉ BLOQUIN. — J'ai beaucoup pensé, ma chère enfant, à ce que vous êtes venue me dire ce matin au presbytère.

VALENTINE. — Ah!

Elle tombe très pâle sur un banc.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Oui, j'ai beaucoup pensé à vous, j'ai surtout prié pour vous.

VALENTINE. — En effet, j'en ai grand besoin et je vous remercie... mais, qu'avez-vous décidé?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Si votre mari avait été capable de pardon, je serais allé le trouver, moi... oui, je serais allé le trouver... j'y ai songé. Mais, nous le connaissons : c'est un homme absolu, violent... Il vous maltraitera peut-être, il vous chassera; en tout cas, il aura recours au divorce, ce qu'il faut éviter à tout prix. Et, d'un autre côté, on ne peut pas lui demander une générosité qui, même chez un homme doux, serait déjà exceptionnelle...

VALENTINE. — Eh bien?

L'ABBÉ BLOQUIN, *avec autorité*. — Eh bien! D'abord vous ne devez plus revoir M. Versannes; sous aucun prétexte, vous ne devez le revoir... il faut en prendre la ferme résolution... ensuite, il faut que vous redeveniez la femme de votre mari.

VALENTINE. — Jamais je ne ferai ça, entendez-vous; jamais! Il ne faut pas me le demander. Certes, je n'aime pas mon mari, je ne l'ai jamais aimé, mais du moins, lorsque j'ai été sa femme!... sa femme!... je n'en aimais pas un autre. Si j'ai appartenu à cet autre, ça n'a pas été sans combats, je vous le jure, et parce qu'il y avait en moi un besoin d'aimer et d'être aimée, une soif d'idéal plus forte que ma volonté, et le devoir et la religion même. D'ailleurs, je souffre assez de l'existence que cet amour m'a créée : il y a à peine deux mois que je suis coupable et j'ai déjà la lassitude de toute une vie de mensonges... Oui, il me semble que je me mens depuis toujours! Mais, s'il faut à ces mensonges ajouter une infamie et machiner cette ignoble substitution... Ah! plutôt que de descendre à des précautions aussi basses, plutôt que de m'avilir dans une telle comédie, j'aimerais mieux mettre mon enfant au monde dans une maison de paysans, chassée, abandonnée, comme cette fille que j'envie... oui, que j'envie!

L'ABBÉ BLOQUIN. — L'esprit de révolte est en vous; pourtant, vous avez commis une faute grave, ma fille, vous l'oubliez trop et, si vous vous révoltez, que ce soit contre vous-même et non contre moi qui accomplis en ce moment un devoir qui m'est particulièrement pénible, croyez-le bien. Ai-je besoin de vous dire combien votre aveu m'a impressionné douloureusement, moi qui vous connais depuis si longtemps? Je vous ai mariée, j'ai baptisé vos enfants et je vous croyais une épouse fidèle, une tendre mère; je me plaisais à vous parer de toutes les vertus chrétiennes. Comprenez donc bien comment je vous parle ma pauvre et chère enfant... je suis votre vieil ami.

VALENTINE. — Oui, je sais; mais c'est égal...

L'ABBÉ BLOQUIN. — Et croyez-vous que je vous conseillerais une infamie? Non, il faut considérer ce rapprochement comme une expiation... oui, comme une expiation de la faute très grave que vous avez commise. Si vous aimez mieux, c'est un sacrifice que je vous demande, c'est le sacrifice de votre bonheur et de votre fierté, puisque vous renoncerez à votre passion coupable et que vous vous humilierez à vos propres yeux.

VALENTINE. — Je ne pourrai pas... non, je ne pourrai pas. Oh! je sais bien que la plupart des femmes, en pareil cas, acceptent cyniquement le sacrifice dont vous me parlez et, pour ça, elles ne prennent conseil que d'elles-mêmes et n'ont pas besoin de consulter un prêtre. Aussi, n'est-ce pas ça que j'étais venue vous demander; ce n'est pas un pareil conseil que j'attendais de vous... et, vous devez vous tromper, la religion n'exige pas ça.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Alors, qu'attendiez-vous de moi? Vous êtes venue trouver un prêtre, c'est vrai, mais est-ce un prêtre qui peut vous délier du serment que vous avez fait devant lui, c'est-à-dire devant Dieu? Croyez-vous donc que j'allais vous conseiller le divorce? Vous savez bien que l'Eglise n'admet pas que le sacrement de mariage soit détruit et il est écrit que l'homme ne séparera jamais ce que Dieu a joint.

VALENTINE. — Oui, l'Eglise préfère que la femme se prostitue dans le mariage même... car, en somme, c'est ça que vous me proposez sous couleur de sacrifice. Pieux mensonge! Mais, quand vous m'avez mariée, quand j'ai prononcé devant vous un serment éternel et sacré, vous qui me connaissiez, saviez-vous quel mariage je faisais? Je me rappelle : comme ami, vous avez approuvé ce mariage qui satisfaisait les conditions mondaines, et, comme prêtre, vous l'avez béni, sans vous inquiéter si les conditions humaines étaient remplies. A présent, vous faites bon marché de mon amour, de mon bonheur, de mes pudeurs, de mes répugnances, et peu vous importe que je sois mal mariée et jusqu'à la mort même malheureuse, pourvu que je ne m'échappe pas du sacrement et de l'Eglise! Pour vous, tout est là.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ne me parlez pas ainsi. Vous savez bien que je ne suis pas un mauvais homme, que je déteste l'hypocrisie et que je suis accessible à toutes les pitiés. Hélas! nous voyons tous les jours le mariage se dissoudre dans le divorce; nous voyons les ménages désemparés, la famille dispersée, les enfants partagés entre le père et la mère, désapprenant d'aimer et de respecter l'un ou l'autre, et trop souvent les deux; nous voyons les conséquences funestes des lois des hommes et vous voudriez que nous, les hommes de Dieu, nous les approuvions, nous les sanctionnions? Non, non, nous ne le pouvons pas. Or, si vous partez avec votre complice, c'est le divorce non seulement dans votre maison, mais encore dans la sienne; c'est un scandale épouvantable; c'est vous, ma fille, une chrétienne repoussée du sein de l'Eglise, ce sont vos enfants, vos enfants que vous ne reverrez plus et qui ont encore besoin de vous et qui maudiront plus tard leur mère qui les aura abandonnés.

VALENTINE. — Ah! ne dites pas ça! ne dites pas ça, c'est affreux!

L'ABBÉ BLOQUIN. — Il faut que je vous dise tout ça, au contraire; vous n'avez pas le droit de punir deux innocents; c'est pourquoi il faut avoir de la résignation et demander à Dieu la force de faire ce sacrifice.

A ce moment, on entend très près un coup de fusil.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHARLOTTE, HUBERT, SAINT-PHOIN

CHARLOTTE, *toujours très gaie.* — Ne vous dérangez pas, c'est nous! Bonjour, monsieur le curé, bonjour, Valentine. Vous n'avez pas eu peur? Nous ne savions pas que vous étiez là... Il y a une chasse au rabat chez les Schlam, c'est ce qui vous explique notre présence dans ces parages.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous avez fait une bonne chasse, madame?

CHARLOTTE. — J'ai tué vingt-trois faisans.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous dites?

CHARLOTTE. — Vingt-trois. Il faut dire que je n'ai qu'à tirer, M. de Courrezac se tient derrière moi et me passe les fusils tout chargés. C'est très amusant. Tout le gibier qu'ils manquent en face, chez les Schlam, vient de notre côté; nos porte-carniers plient sous le poids de la plume... C'est très joli ici, très joli. Regardez donc ces bruyères et ces ajoncs, si on ne dirait pas une tenture pour chambre d'amis!

SAINT-PHOIN. — Pourquoi d'amis?

CHARLOTTE. — Tiens! une châtaigne qui

vient de tomber... Un peu plus je la recevais sur la tête!... Charmant! (*A Saint-Phoin qui l'a ramassée.*) Vous allez la conserver, Saint-Phoin?

SAINT-PHOIN. — Oui, je vous la renverrai glacée, au premier jour de l'an.

CHARLOTTE. — Alors, vous en ajouterez quelques-unes pour que ça fasse au moins une livre... (*Elle va au fond de la scène.*) C'est décidément très joli ici... je ne connaissais pas du tout cet endroit-là. Dites donc, Saint-Phoin, venez donc voir, c'est encore assez haut, on ferait une belle culbute... Je ne reste pas là, j'aurais le vertige... Au fait, Valentine, comment se fait-il qu'on vous trouve ici, en tête-à-tête avec monsieur le curé? Vous vous confessiez?

VALENTINE. — Nous sommes venus voir cette pauvre Céline.

CHARLOTTE. — Ah! elle est là? Comment va-t-elle?

VALENTINE. — Elle va bien.

CHARLOTTE. — Et pour quand est-ce?

VALENTINE — C'est fait. L'enfant est arrivé ce matin, un superbe petit garçon.

CHARLOTTE. — Comment, ça y est? Ah! quelle chance! moi qui n'ai jamais vu de nouveau-né! On peut le voir?

VALENTINE. — Mais certainement.

CHARLOTTE. — Venez-vous, Saint-Phoin?

SAINT-PHOIN. — Non! je n'aime pas voir ça.

CHARLOTTE. — Ça n'est pas sale!

SAINT-PHOIN. — Je ne vous dis pas; mais ça me fait faire un retour sur moi-même qui m'est très pénible.

Charlotte et Valentine rentrent dans la maison, suivies de M. de Courrezac. L'abbé Bloquin et Saint-Phoin restent seuls.

SCÈNE IV

SAINT-PHOIN, L'ABBE BLOQUIN

SAINT-PHOIN. — Eh bien! monsieur le curé, qu'est-ce que vous avez fait de votre pétrolette?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Je l'ai laissée à la maison... Ça monte trop pour venir ici.

SAINT-PHOIN. — Ah! à propos, j'ai quelque chose à vous montrer.

Il tire de son carnet une épreuve photographique qu'il remet à l'abbé Bloquin.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Mais c'est moi... c'est moi, sur ma machine... quand donc m'avez-vous pris?

SAINT-PHOIN. — Hier, chez les Lambert, dans la cour, au moment où vous partiez;



L'ABBÉ BLOQUIN. — C'EST MOI, SUR MA MACHINE ..

je vous ai visé, sans que vous vous en aperceviez.

L'ABBÉ BLOQUIN. — C'est une fort jolie épreuve.

Il veut la rendre à Saint-Phoin.

SAINT-PHOIN. — Gardez-la, monsieur le curé... si ça peut vous faire plaisir.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Je vous remercie... vous êtes trop aimable... (*Il regarde l'épreuve.*) C'est drôle, n'est-ce pas, un curé sur une pétrolette?

SAINT-PHOIN. — Pas du tout... je trouve que ça a beaucoup d'allure.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Dame! ça en a au moins trois, puisqu'il y a trois vitesses.

Il rit.

SAINT-PHOIN. — Tenez, monsieur le curé, c'est l'année dernière que j'ai compris la poésie, oui, la poésie de la pétrolette, et cela dans les circonstances suivantes. Un grand journal de Paris avait organisé des courses de dames artistes autour de l'hippodrome de Longchamp. Tout à coup, les cheveux au vent sous une casquette de polo, avec une vareuse de marin, une vareuse en caoutchouc comme un suroît, une jeune personne passa le poteau dans une vitesse de cinquante à l'heure... Le juge, à l'arrivée, tira un coup de pistolet...

L'ABBÉ BLOQUIN. — Sur elle?

SAINT-PHOIN. — Non, en l'air, et la musique militaire joua l'ouverture de *Zampa*... Vous m'avouerez que ça n'est pas banal.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ça devait être un charmant spectacle.

Charlotte et Valentine avec M. de Courrezac sortent de la maison. L'abbé Bloquin s'en va, Valentine l'accompagne.

SCÈNE V

CHARLOTTE, SAINT-PHOIN, HUBERT

SAINT-PHOIN. — Vous avez vu le moucheron?

CHARLOTTE. — Oui! Dieu que c'est vilain! C'est tout rouge et tout ridé... et il fait chaud là-dedans, c'est une horreur! Vous savez quel âge il a?... six heures.

HUBERT. — C'est le plus jeune de nous tous.

CHARLOTTE. — Incontestablement... Quel âge avez-vous, Saint-Phoin?

SAINT-PHOIN. — Vous savez bien que je déteste ces plaisanteries-là. D'abord, j'ai l'âge que je parais.

HUBERT. — En ce cas, M. Saint-Phoin accuse quarante ans

CHARLOTTE. — Il a tort d'accuser quarante, puisque c'est quarante-cinq qui est coupable.

SAINT-PHOIN. — Pourquoi pas cinquante, pendant que vous y êtes? Non! non! j'ai eu trente-neuf ans...

CHARLOTTE. — Aux truffes! Vous n'avez que trente-neuf ans?

SAINT-PHOIN. — Et six heures, si vous voulez.

CHARLOTTE. — Voilà trois ans que vous dites trente-neuf ans... il faut pourtant vous faire une raison, Saint-Phoin : l'homme a un an de plus chaque année.

SAINT-PHOIN. — Et la femme tous les trois ans seulement... c'est bien connu.

HUBERT. — Est-ce que nous ne continuons pas à chasser?

CHARLOTTE. — Reposons-nous un instant... on est si bien ici...

HUBERT. — Comme vous voudrez.

SAINT-PHOIN, *voyant Valentine qui revient seule.* — Moi, je vais causer un peu avec Mme Lambert... elle est là toute seule, personne ne s'occupe d'elle; nous ne sommes pas très polis.

Il va rejoindre Mme Lambert.

SCÈNE VI

CHARLOTTE, HUBERT

CHARLOTTE. — Si qu'on s'asseoirait, par terre, on serait encore plus bien. Là, je suis on ne peut mieux dans le creux de cet arbre... Maintenant, vous allez me faire la cour.

HUBERT. — Je ne vous ferai pas la cour... vous vous moquez de moi.

CHARLOTTE. — Si l'on peut dire...

HUBERT. — Voilà cinq années que vous me menez en bateau et je suis las d'un jeu qui n'en vaut pas la chandelle.

CHARLOTTE. — Vous êtes grossier...

HUBERT. — Je ne suis pas grossier... je vous dis que l'heure a sonné des décisions viriles : m'aimez-vous?

CHARLOTTE. — Non.

HUBERT. — Alors, vous ne fûtes pas loyale.

CHARLOTTE. — En quoi, s'il vous plaît?

HUBERT. — Il ne fallait pas m'encourager, me laisser espérer.

CHARLOTTE. — Mais vous n'êtes qu'un ingrat! Vous me reprochez de vous avoir laissé espérer, c'est-à-dire d'avoir illuminé votre existence de vieux garçon au fond de votre triste province! Car, vous vous ennuyiez à crever, avant que j'arrive ici... pour vous, j'ai été la fantaisie, le roman, la femme mariée, l'adultère possible... et vous me demandez aujourd'hui de me décider?...

HUBERT. — Vous ne pensiez pas que ça pouvait durer éternellement.

CHARLOTTE. — Mais si... je le pensais... ma parole d'honneur, je le pensais... c'était si gentil.

HUBERT. — Il y aurait quelque chose de bien plus gentil.

CHARLOTTE. — Quoi donc?

HUBERT. — Vous le savez bien.

CHARLOTTE. — Non, je ne le sais pas.

HUBERT. — Oh! avec ça... vous n'allez pas me faire croire...

amuseriez pas du tout. Et puis, vous y tenez donc tant que ça à cette chose-là?

HUBERT. — Moi! je n'y tiens pas du tout. Pour qui me prenez-vous?

CHARLOTTE. — Alors?

HUBERT. — Je vais vous dire... je crains d'être ridicule, qu'on se moque de moi... à



HUBERT. — JE NE VOUS FERAI PAS LA COUR...

CHARLOTTE. — Ah! j'y suis maintenant... Oh! je vous en prie, ne prenez pas cet air fin... vous êtes effrayant! Eh bien! non, il ne faut pas y compter, j'aime mieux vous le dire tout de suite... mais je n'ai rien d'une amoureuse... mon imagination est froide comme celle d'un serpent... vous ne vous

la ville, mes amis m'accablent de quolibets et de brocards... alors, j'aurais voulu au moins qu'on puisse le croire...

CHARLOTTE. — Dites donc!

HUBERT. — Et pourtant je ne peux pas vous forcer à faire ce qui ne vous convient pas.

CHARLOTTE. — Je pense bien! Mais non, restons donc comme nous étions, soyez mon flirt, rien de plus, c'est encore ce qu'il y a de plus avantageux.

HUBERT. — Pour vous?

CHARLOTTE. — Parbleu! Vous m'avez demandé d'être franche, voilà! vous ne m'en voulez pas?

HUBERT. — Pas le moins du monde, au contraire... Seulement, il est inutile de vous compromettre davantage, je ne vous ferai plus la cour.

CHARLOTTE. — Mais nous restons bons amis?

HUBERT. — Certes.

CHARLOTTE. — Alors, donnez-moi la main pour me relever. D'ailleurs, nous allons nous remettre en route. Dites donc, vous chargerez encore les fusils, comme tout à l'heure, moi je tirerai.

HUBERT. — Non.

CHARLOTTE. — Comment, non?

HUBERT. — Puisque je ne vous fais plus la cour... je vais chasser pour mon compte... je vais chasser pour m'étourdir, c'est bien le moins.

Il part.

CHARLOTTE. — Eh bien! je vous retiens, vous.

HUBERT. — Vous avez beau me retenir, je m'en vais.

Elle le regarde s'éloigner en riant.

SCÈNE VII

CHARLOTTE, SAINT-PHOIN

SAINT-PHOIN, *venant la rejoindre*. Pourquoi riez-vous?

CHARLOTTE. — Pour rien... j'ai envie de rire, je suis gaie... je suis très gaie aujourd'hui...

SAINT-PHOIN. — Tant mieux pour vous.

Elle se met de la poudre de riz et se regarde dans une petite glace.

CHARLOTTE. — Vous ne me dites seulement pas que j'ai mon chapeau tout de travers.

SAINT-PHOIN. — Vous avez un costume de chasse tout à fait exquis.

CHARLOTTE. — Le vôtre aussi est très bien.

SAINT-PHOIN. — N'est-ce pas? M. de Courrezac a beau se moquer de moi.

CHARLOTTE. — C'est de la jalousie.

SAINT-PHOIN. — Parbleu! Il se rend parfaitement compte qu'il a l'air de mon porte-carnier.

CHARLOTTE. — Voulez-vous me tenir un peu ma glace pour que je me *rarrange* un peu. Plus haut... je ne vois rien... comme ça, ne bougez pas.

SAINT-PHOIN. — Vous ne trouvez pas que Mme Lambert n'a pas très bonne mine?

CHARLOTTE. — Valentine? Non, je ne trouve pas.

SAINT-PHOIN. — Vous n'êtes pas du tout à ce que je vous dis.

CHARLOTTE. — Je vous demande pardon.

SAINT-PHOIN. — Mais non, vous avez le regard incompréhensif de la femme qui enfonce une épingle dans son chapeau.

CHARLOTTE. — Vous m'avez demandé si je ne trouvais pas que Valentine eût mauvaise mine. Je vous ai répondu que non.

SAINT-PHOIN. — Alors vous ne l'avez pas regardée.

CHARLOTTE. — C'est parce que nous sommes sous les arbres, rien n'est plus mauvais pour le teint... si vous vous voyiez, vous êtes vert... et, moi aussi, je dois être verte.

SAINT-PHOIN. — Et puis je la trouve triste, absorbée; vous ne trouvez pas?

CHARLOTTE. — Non, elle est comme d'habitude... vous savez, c'est sa nature, à Valentine, elle n'est pas très ohé! ohé! Dites donc, mon petit Saint-Phoin, vous ne savez pas ce que vous allez faire... (*Saint-Phoin fait signe que non.*) Vous ne me quitterez pas, et puis quand il y aura un passage de faisans comme tout à l'heure, vous chargerez les fusils et moi je tirerai.

SAINT-PHOIN. — Oh! non, oh! non, chacun son fusil... j'ai horreur de chasser comme ça... ça ne m'amuse pas du tout.

CHARLOTTE. — Vous n'êtes pas galant.

SAINT-PHOIN. — Pourquoi ne demandez-vous pas au gentilhomme périgourdin?... puisque c'est votre flirt?

CHARLOTTE. — Il n'est plus mon flirt... il m'a mis le marché à la main... alors je l'ai saqué.

SAINT-PHOIN. — Vous avez saqué le Cadet de Gascogne, très drôle! Seulement, vous auriez dû attendre que la chasse fût finie. C'est une faute.

CHARLOTTE. — Je n'y ai point pensé... Eh bien! partons... (*Elle va dire au revoir à Valentine.*) Au revoir, Valentine, n'oubliez

pas que nous vendangeons chez M. de Courrezac... Si vous voulez, nous viendrons vous prendre en voiture à onze heures, puisque c'est sur la route...

VALENTINE. — Je vous remercie... C'est entendu, à onze heures.

CHARLOTTE. — Allons, au revoir, Valentine...

SAINT-PHOIN. — Au revoir, madame, à demain.

Charlotte et Saint-Phoin disparaissent.

SCÈNE VIII

VALENTINE, puis VERSANNES

Valentine restée seule, d'abord immobile et en proie aux réflexions qu'on devine, fait quelques pas et vient à l'endroit même ou, quelques minutes auparavant, Charlotte a dit : « C'est encore assez haut ici, on ferait une belle culbute. » Elle reste là immobile, regardant l'eau qui coule en bas et n'entend même pas Versannes qui est venu derrière elle.

VERSANNES. — Valentine!

VALENTINE. — Ah! c'est toi, Julien, c'est toi?

Elle se réfugie dans ses bras.

VERSANNES. — Tu m'attendais?

VALENTINE. — Ah! oui, je t'attendais... avec quelle anxiété!

VERSANNES. — En venant j'ai rencontré l'abbé Bloquin qui redescendait... Il s'est à peine arrêté pour me parler, il avait un air à la fois gêné et réprobateur... à ce point que je me suis demandé s'il savait quelque chose.

VALENTINE. — Il sait.

VERSANNES. — Il sait?

VALENTINE. — Oui... je le lui ai dit... Ah! que veux-tu? Il faut se mettre un peu à ma place : voilà cinq nuits que je ne dors pas... nuit et jour je retourne dans ma tête brûlante la même obsédante pensée et seule, toujours seule, n'ayant personne à qui me confier, car je ne peux te voir comme je voudrais, n'est-ce pas? Alors ce matin, à bout d'angoisses et de forces, je suis allée trouver ce prêtre... je n'ai pas réfléchi, tu comprends, je suis allée le trouver, comme j'aurais trempé dans l'eau mes mains de fièvre... C'est la même chose... ce que j'espérais, je ne saurais le dire... Je venais entendre des paroles apaisantes, consolatrices...

VERSANNES. — Ah! ne t'excuse pas... Je comprends si bien, ma pauvre adorée. Enfin, que t'a-t-il dit?

VALENTINE. — Il m'a dit qu'il ne fallait plus te revoir.

VERSANNES. — Naturellement... Mais alors, qu'est-ce que tu feras? Tu redeviendras la femme de ton mari? Ah! ces gens-là ont vraiment une singulière morale!

VALENTINE. — Moi aussi, j'ai été indignée, je lui ai crié : « Vous me conseillez une infamie! » Mais il disait ce qu'il devait dire, après tout... et il a peut-être raison.

VERSANNES. — Alors, tu vas lui obéir?

VALENTINE. — Je ne dis pas ça.

VERSANNES. — Oui, il a prononcé les mots d'expiation, de sacrifice. Ah! je le referai son sermon, va, ça n'est pas difficile... Il t'a parlé du scandale et de l'opinion du monde. Mais s'est-il inquiété de notre souffrance, le monde? Tiens, tout à l'heure, quand je suis arrivé, la bande joyeuse était là. Alors, je me suis arrêté, attendant pour te rejoindre qu'ils s'en aillent! J'ai entendu Charlotte qui n'a pas cessé de rire... et son rire m'exaspérait. Si un tel aveuglement est autour de nous, quelle ne doit pas être l'indifférence du monde! Pourtant, tu es troublée, malgré toi, par tout ce que t'a dit ce prêtre... je le vois bien... je l'ai senti tout à l'heure dans ton accueil. Hélas! tu n'es déjà plus la même!

VALENTINE. — Mais si, je suis la même! Ah! va! je suis bien la même... ou plutôt, tu as raison, je n'en sais rien... je ne sais plus rien... il ne faut pas m'en vouloir.

VERSANNES. — Je ne t'en veux pas, mais je ne peux pas supporter la pensée que tu sois à un autre. Tu es à moi, entends-tu, à moi... tu t'es donnée tout entière comme moi je t'ai aimée sans partage et c'est ainsi que ça doit être. Ecoute : j'ai bien réfléchi et je te répète ce que je t'ai dit hier : partons ensemble. Demain, nous sommes invités à vendanger chez de Courrezac et nous devons venir vous chercher à onze heures. Je m'en irai dès le matin et je me rendrai directement à la gare où je t'attendrai... Le matin, ton mari est toujours à l'usine... tu pourras facilement me rejoindre... nous prendrons le rapide de dix heures et lorsqu'on s'apercevra de notre absence, nous serons déjà loin... Tu ne me réponds pas?

VALENTINE. — Tu sais bien pourquoi je

ne te réponds pas, et ce qui me fait hésiter affreusement. Ah! ce n'est pas la considération du monde ni les exhortations de l'abbé Bloquin qui me retiennent; d'ailleurs, l'amour est aussi une religion...

VERSANNES. — La seule!

VALENTINE. — Et même condamnée par le même n'exige pas ça. Ils ne sont pas tout petits.

VALENTINE. — Justement, ils sont déjà assez grands pour souffrir de mon absence.

VERSANNES. — Tu ne les abandonnes pas, tu ne les laisses pas seuls, manquant de tout...



VERSANNES. — Tu ne peux pourtant pas leur sacrifier toute ta vie.

monde et par l'Eglise, déshonorée et réprouvée, je ne serais pas moins heureuse d'être à toi... Tu n'en doutes pas?

VERSANNES. — Alors?

VALENTINE. — Mais si je pars avec toi, il faudra que j'abandonne mes enfants, et à cette pensée, vois-tu, mon cœur se déchire... Je sens bien que je n'en aurai jamais le courage. Et puis, ils sont tendres, caressants... tu les connais, et puis ce sont mes enfants... et tu le comprends si bien que tu as évité de m'en parler.

VERSANNES. — Tu ne peux pourtant pas leur sacrifier toute ta vie.

VALENTINE. — Je le dois.

VERSANNES. — Mais non, la nature elle-

VALENTINE. — Ma tendresse leur manquera.

VERSANNES. — Leur père s'occupera d'eux.

VALENTINE. — Sans doute, pour les élever dans la haine et le mépris de leur mère.

VERSANNES. — Mais tu ne penses qu'à ses enfants à lui!... Et le mien, le nôtre, il ne compte donc pas?... N'est-il pas entre nous un lien définitif?... C'est l'enfant de notre amour, avant tout, et tu devrais le préférer.

VALENTINE. — Et pourtant je ne le sens pas, je ne le sens pas plus mon enfant que les deux autres...

VERSANNES. — Alors, l'enfant que tu as eu

avec l'homme que tu aimes, l'enfant que tu as conçu dans l'abandon voluptueux de tout ton être, dans l'ivresse de la chair et de ton âme, ne t'est pas plus précieux que ceux que tu as conçus dans le plus triste devoir, dans la plus servile résignation? La maternité n'est-elle donc chez les meilleures qu'une fonction insconsciente et vulgaire!

VALENTINE. — Que veux-tu, ça ne se raisonne pas... Et puis, ce n'est pas leur faute aux deux autres... Ils ne sont pas responsables de ce qui arrive. Ah! ce que tu viens de me dire, je me le suis répété cent fois pour me convaincre moi-même, sans parvenir à étouffer le cri de ma conscience maternelle... et mes pressentiments, car j'ai peur, j'ai peur d'être punie précisément dans ceux que j'abandonnerais ainsi... S'ils tombent malades, je ne serai pas auprès d'eux...

VERSANNES. — On te permettra alors de les voir autant que tu voudras.

VALENTINE. — Tant que je voudrai? Mais non, tu le sais bien. On me mesurera le temps, on me fera l'aumône de quelques heures... La loi faite par les hommes est dure pour les mères. Et s'il leur arrive un malheur, je penserai que si j'avais été toujours là, je l'aurais conjuré, et ce sera le remords affreux de toute ma vie. D'ailleurs, j'en mourrai.

VERSANNES. — Que veux-tu que je te dise... Tu me donnes des raisons profondes. Evidemment, toi seule as le droit de choisir, d'imposer ta volonté.

VALENTINE. — Ah! mon Dieu! mais comprends donc que je n'impose rien du tout! Entre toi et mes enfants, quelle volonté veux-tu que j'aie? J'arrive à un carrefour de ma vie où se croisent cinq ou six routes, toutes semées de désastres. Laquelle prendrai-je? A peine me suis-je engagée dans l'une, par la pensée, que j'en aperçois les dangers et je regrette de ne pas avoir pris l'autre, et de tous les côtés, mon cœur se heurte à de l'impossible et à de la souffrance. Voilà comment j'ai le droit de choisir!

VERSANNES. — Et pourtant, il le faut... Il y a des cas où choisir, c'est aimer... et si tu m'aimais...

VALENTINE. — Si je t'aimais!... Voilà que tu en doutes, à présent!

VERSANNES. — Mais non, je n'en doute pas... Comprends-moi donc bien, tu m'aimes autant que tu peux m'aimer, mais pas plus que tout. Et comment en serait-il autrement? Nous n'avons eu jusqu'ici que des heures d'amour péniblement volées; ça m'a suffi, à moi, pour t'aimer à jamais. Mais toi, après quelques étreintes hâtives et furtives, tu ne connais de l'amour qu'une maternité que tu détestes peut-être!

VALENTINE. — Ah! ne dis pas ça! Je t'aime comme tu m'aimes, Julien, et tu peux me croire... Mais aie pitié de moi : je suis un être de faiblesse et de contradiction. Dans le même instant, j'ai le projet de partir avec toi, ou de rester et de tout avouer... ou de me tuer...

VERSANNES. — Valentine!

VALENTINE. — Oui, de me tuer. Tiens, tout à l'heure, en t'attendant, je regardais cette eau rapide qui coule en bas... Elle m'attirait... Ah! ce serait si vite fait, et ça simplifierait tant de choses...

VERSANNES. — Tais-toi, tais-toi! Mais tu n'as pas le droit de mourir, entends-tu, puisque tu aimes et que tu es aimée... et songe aussi que mon existence dépend de la tienne. Oui, j'ai pu te paraître égoïste tout à l'heure et peu généreux de te presser ainsi de partir, alors que je ne laisse derrière moi qu'une femme indifférente. Mais crois-tu que je ne pense pas aussi à toi, à l'existence lamentable que tu as menée jusqu'à présent et qui t'est réservée plus lamentable encore, si tu restes?... Certainement, tu peux sacrifier ton amour à tes enfants, mais eux ne resteront pas toujours auprès de toi... et alors songe à l'avenir qui t'est réservé, à ta vieillesse solitaire et glacée auprès d'un homme que tu n'as jamais aimé... avec toute la tristesse du devoir accompli!

VALENTINE. — Avec toute la consolation!

VERSANNES. — Ne crois donc pas ça, ça n'est pas vrai! Car nous avons aussi des devoirs envers nous-mêmes, et surtout le devoir d'être heureux. Ah! celui-là ne laisse derrière lui ni tristesse ni remords; mais, au sein de la vieillesse même, de jeunes et vibrants souvenirs. Quoi qu'il arrive, on a vécu, et si l'on a souffert, c'est encore une réconfortante souffrance. Mais toi, tu as déjà perdu une partie de ta jeunesse dans un mariage déplorable... tu es faite pour l'amour, et tu ignores l'amour, ma pauvre adorée... Ah! Valentine, comme je sens ton cœur battre!... tes yeux se cernent et tu pâlis... Ah! viens, partons ensemble... tu ne sais rien, tu ne connais rien de la vie : mais tu connaîtras des nuits de caresses et des jours de tendresses; dans des pays qui t'enchanteront, nous ferons les pèlerinages passionnés des amants et, comme la mer se teinte des ciels qu'elle reflète, notre amour se teintera des spectacles que nous contemplerons ensemble... Ah! va, je te promets

qu'il y a des bonheurs et des ivresses qui font tout oublier!

VALENTINE. — Ah! lorsque tu me parles ainsi, je ne vois plus que ces ivresses et j'y aspire de tout mon être. Oui!... quand je suis près de toi... je sens bien que je suis à toi... que je t'appartiens tout entière, et je ne peux concevoir la vie sans toi.

VERSANNES. — Et puis, songes-y, nous élèverons notre enfant tendrement, gravement. N'est-ce donc pas une raison suffisante de la vie nouvelle que je te propose et le plus noble but? Nous nous sentirons rajeunis et continués en lui. Ne crains rien, je réponds de l'avenir... Je t'aime... je te promets toute une vie de dévouement et de tendresse.

VALENTINE. — Ah! Julien! Mon Julien! Je t'aime!

Cependant le crépuscule est venu. Ils restent quelques instants silencieux, embrassés.

VERSANNES. — Tes lèvres sont brûlantes et tes mains sont glacées.

VALENTINE. — Je t'aime.

VERSANNES. — Alors, tu viendras?

VALENTINE. — Je ferai ce que tu voudras, ce que tu voudras!

VERSANNES. — Eh bien! partons demain!

VALENTINE. — Si tôt! Pourquoi demain?

VERSANNES. — Pourquoi plus tard? Ecoute! demain à la gare, à neuf heures, je t'attendrai, mais tu viendras?

VALENTINE. — Oui, je viendrai.

VERSANNES. — Ah! si je pouvais t'emmener tout de suite, à l'instant même! J'ai tellement peur que tu te reprennes quand je ne serai plus près de toi! Enfin! songe que je t'attendrai; tu ne pourras pas me laisser dans une telle angoisse... d'ailleurs, si tu ne viens pas...

VALENTINE. — Je viendrai.

VERSANNES. — Tu le jures!

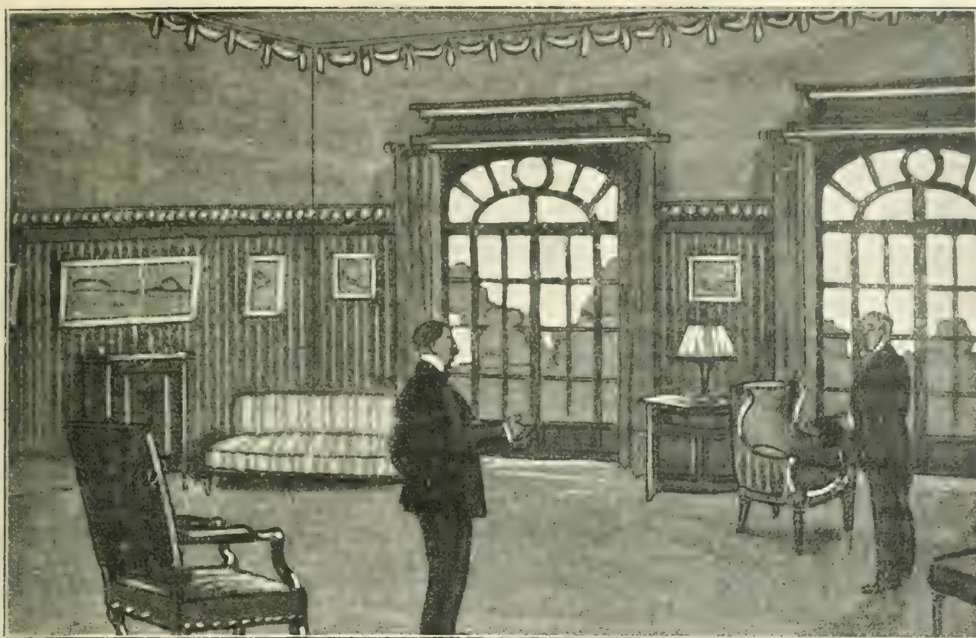
VALENTINE, *gravement.* — Sur ma vie... Mais il est tard... (*Un silence.*) La nuit tombe, il faut rentrer... J'ai peur qu'on s'inquiète à la maison

VERSANNES. — Je vais t'accompagner... Je te quitterai un peu avant d'arriver chez toi.

VALENTINE. — Eh bien! partons.

Et dans la presque nuit, ils s'éloignent.





LAMBERT. — BONJOUR, DOCTEUR

ACTE QUATRIÈME

Chez les Lambert, même décor qu'au deuxième acte. Au lever du rideau, Lambert est assis et lit les journaux.

SCÈNE PREMIÈRE

AMELIE, LAMBERT

AMÉLIE, *annonçant*. — Monsieur, c'est M. Aubierge.

LAMBERT. — Faites-le entrer et allez dire à madame que le docteur Aubierge est là et qu'il va monter la voir dans un instant.

AMÉLIE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE II

LAMBERT, AUBIERGE

LAMBERT, *se levant et allant vers Aubierge qui est entré.* — Bonjour, docteur; c'est aimable à vous d'être venu de si bonne heure.

AUBIERGE. — On m'a apporté votre mot juste au moment où j'allais me mettre en route pour ma tournée; alors, j'ai commencé par vous. Ce n'est pas vous qui êtes malade?

LAMBERT. — Non, non, c'est pour ma femme que je vous ai prié de venir.

AUBIERGE — Tiens, tiens, qu'y a-t-il donc?

LAMBERT. — A vrai dire, je ne sais pas... je voudrais que vous la voyiez, que vous l'interrogiez... Depuis quelque temps, je la trouve changée : elle n'a pas bonne mine, elle pleure fréquemment, puis elle est sujette à des malaises.

AUBIERGE. — J'ai vu Mme Lambert, là-haut, chez la mère Mousseron, auprès de cette fille qui était chez vous... je lui ai trouvé, en effet, l'air fatigué... nous allons voir ça... Mais quelle sorte de malaise éprouve-t-elle?

LAMBERT. — Des malaises subits qui vont presque jusqu'à l'évanouissement et qui disparaissent, d'ailleurs, aussi vite qu'ils sont venus; mais enfin, ça m'inquiète un peu... je ne trouve pas ça naturel.

AUBIERGE. — Oui... à moins que ça ne soit on ne peut plus naturel, et loin de vous inquiéter, il y aurait peut-être lieu de vous réjouir.

LAMBERT. — Comment ça?

AUBIERGE. — Voyons, voyons, tristesse vague, extrême nervosité, malaises subits et passagers, ça ne vous dit rien? C'est là pourtant des phénomènes bien connus et on sait ce qu'ils annoncent habituellement.

LAMBERT. — Je n'y suis pas du tout... je vous avoue que je n'y suis pas du tout...

AUBIERGE. — Vous avez déjà eu deux enfants... Ah! vous n'êtes pas observateur.

LAMBERT. — Ah! j'y suis maintenant. Alors, vous croyez? Ah! oui, oui... mais non, ça ne peut pas être ça!...

AUBIERGE. — On ne sait jamais.

LAMBERT. — J'en suis moralement sûr.

AUBIERGE. — Oh! moralement, ça ne suffit pas; la nature se charge de donner des démentis formels aux présomptions morales.

LAMBERT. — Ecoutez, docteur, j'ai comme on dit en mathématiques, des raisons nécessaires et suffisantes pour ne craindre aucun démenti de la part de la nature.

AUBIERGE. — Alors, c'est différent.

LAMBERT. — Mais je continue : hier soir, après être allée voir Céline, elle est rentrée encore plus triste, plus étrange qu'à l'ordinaire. Pendant tout le dîner, elle n'a pas dit un mot.,. elle n'entendait même pas quand on lui parlait, et, cette nuit, elle n'a pas dû dormir, car je l'ai entendue aller et venir dans sa chambre. Quand je lui demande ce qu'elle a, si elle souffre, elle ne veut rien me dire. Alors, je vous ai prié de venir; j'ai pensé que vous auriez plus d'autorité, qu'elle se confierait plus volontiers à vous... vous savez, les femmes ont des idées singulières.

AUBIERGE. — D'après ce que vous me dites, je pense que nous avons à faire à une maladie nerveuse assez aiguë... Ah! c'est si fréquent maintenant... à moins qu'il n'y ait autre chose... Enfin, nous allons voir.

A ce moment, Valentine entre.

SCÈNE III

VALENTINE, LAMBERT, AUBIERGE

VALENTINE, *au docteur.* — Bonjour, docteur, vous allez bien?

AUBIERGE. — Mais il paraît que c'est à vous, madame, qu'il faut demander ça.

LAMBERT. — Pourquoi es-tu descendue, puisque je t'avais fait dire par Amélie que le docteur allait monter te voir?

VALENTINE, *nettement.* — Je suis descendue pour éviter au docteur la peine de monter et pour te dire aussi qu'il était inutile de déranger M. Aubierge. D'ailleurs, je l'ai vu hier auprès de Céline... si j'avais eu quelque chose à lui dire, je le lui aurais dit, et je n'ai rien à lui dire aujourd'hui de plus qu'hier.

LAMBERT. — J'aurais désiré pourtant avoir son avis...

VALENTINE, *soudain très fébrile.* — Mais je ne suis pas malade. Ah! je t'en prie, qu'on me laisse... qu'on me laisse!

LAMBERT, *au docteur.* — Vous voyez.

AUBIERGE. — Ecoutez! n'insistez pas, il est inutile de la contrarier. Eh bien! madame, en ce cas, je ne vais pas m'attarder ici, d'autant plus que j'ai encore toutes mes visites à faire. Allons, au revoir, madame.

LAMBERT, *le reconduisant.* — Vraiment, docteur, je regrette de vous avoir dérangé.

AUBIERGE, *déjà sur la porte.* — Mais pas du tout; d'ailleurs, quand vous aurez besoin de moi, je suis toujours à votre disposition.

Ces derniers mots se disent au dehors.

SCÈNE IV

VALENTINE, LAMBERT

LAMBERT, *venant de reconduire Aubierge.* — Eh bien! tu restes là... tu ne vas pas t'habiller? Tu sais que nous déjeunons chez de Courrezac et que les Versannes viennent nous prendre à onze heures.

VALENTINE. — Oui, oui, je sais... je suis prête.

LAMBERT, *la regardant.* — Tiens, au fait, c'est vrai... tu n'es pas en retard. (*Un silence.*) Pourquoi n'as-tu pas voulu consulter Aubierge? C'est très ennuyeux de l'avoir fait venir pour rien. De quoi avons-nous l'air? Une autre fois, dans un cas pressé, il ne se dérangera pas.

VALENTINE. — Pourquoi l'as-tu fait venir? Je ne te l'avais pas demandé.

LAMBERT. — Je l'ai fait venir, je l'ai fait venir, parce que tu es malade, quoi que tu en dises... Il n'y a qu'à te regarder : tu as une mine de papier mâché; tu es malade... tu ne veux pas en convenir, c'est absurde,



LAMBERT. — TIENS,
AU FAIT, C'EST VRAI...

il n'y a pas de honte à ça. Si, comme le croit le docteur, c'est une maladie nerveuse, il faut te soigner, suivre un traitement, prendre du bromure, des douches, enfin te soigner. Moi, quand j'ai eu ma maladie d'estomac, je me suis soigné. Mais à quoi bon lutter contre l'évidence et s'entêter à dire : « Je n'ai rien, je n'ai rien », lorsque ce sont perpétuellement des larmes et des figures d'enterrement... sans compter que ça n'est pas amusant non plus pour moi. Je commence à en avoir assez. C'est très joli d'avoir des nerfs, mais il ne faut pas que les autres en souffrent. Enfin, ce qui s'est passé encore cette nuit, ça n'est pas naturel... ça ne peut pas durer.

VALENTINE. — Oui, je comprends que tu sois las de mes tristesses. Tu as raison, ça ne peut pas durer et c'est pour ça qu'il faut que je te parle.

LAMBERT. — Ah! enfin, ça n'est pas dommage... je ne serai pas fâché de savoir ce que tu penses.

VALENTINE. — C'est vrai, voilà neuf ans que nous vivons ensemble et tu ne me connais pas... tu n'as jamais cherché à me connaître : nous vivons à côté l'un de l'autre, sous le même toit, comme deux étrangers.

LAMBERT. — Je ne te connais pas... je ne te connais pas... c'est ta faute : tu ne parles jamais.

VALENTINE. — Tu n'entends pas mon silence! En ce moment même, il se passe autour de toi, chez toi, des choses tragiques et tu n'en es même pas effleuré.

LAMBERT. — Quelles choses tragiques? Voilà encore que tu fais du roman.

VALENTINE. — Ça n'est pas du roman, c'est la vie.

LAMBERT. — Tais-toi donc : je la connais mieux que toi, la vie.

VALENTINE. — Tu crois la connaître, mais tu en ignores tout un côté qui, pour certains, est l'essentiel.

LAMBERT. — Quoi... quel côté? Pourquoi prends-tu des airs de victime? De quoi te plains-tu? Tu n'es pas heureuse? Que veux-tu dire?

VALENTINE. — Je veux dire qu'une femme a des sentiments, des aspirations, un besoin d'idéal!

LAMBERT. — J'avoue ne pas comprendre. Explique-toi, dis-moi des choses claires, positives, si tu veux que je te réponde et non des mots dénués de tout sens; mais je te préviens que je n'aurai pas la patience d'écouter des divagations.

VALENTINE. — J'ai bien eu la patience, moi, de taire pendant neuf ans mes désillusions de corps et d'âme : oui, le lendemain même du mariage, j'aurais voulu crier mon désespoir et ma révolte et mon dégoût de ses brutalités.

LAMBERT. — Alors, tu as attendu neuf ans pour me dire ça! Et c'est aujourd'hui que tu viens te plaindre d'avoir été méconnue, incomprise? Tu me parles de tes aspirations, des brutalités du mariage. Pourquoi m'as-tu épousé?

VALENTINE. — Est-ce que je savais?

LAMBERT. — Tu savais très bien, et le temps est passé où les jeunes filles arrivaient au mariage naïves et ignorant tout. Que viens-tu me parler de ton besoin d'idéal! Je ne suis pas un héros de roman, c'est entendu, mais tu savais qui j'étais quand j'ai demandé ta main... Je ne me suis pas fait passer pour un poète ou pour un officier de cavalerie; et, pendant que je te faisais la cour, je te défie de me citer une seule conversation où je t'aie parlé de littérature ou de voyage en Italie! Le mariage n'est pas une aventure passionnelle, ma chère amie... Je me suis marié pour fonder une famille, pour avoir des enfants. Si tu y cherchais autre chose, j'en suis bien fâché; mais, encore une fois, il ne fallait pas m'épouser.

VALENTINE. — Sans doute, mais j'habitais une ville de province où les partis étaient rares; tu étais un parti convenable; nos fortunes s'équilibraient; ma dot te permettait d'acheter la maison de ton père et ce fut le point de départ de notre union!

LAMBERT. — Oui... Le mariage est aussi une association... Il n'y a pas à s'en cacher, lorsque les choses se passent loyalement de part et d'autre. Tes parents savaient que ta dot me servait à payer la papeterie et j'ai tenu à ce que toi-même fusses mise au courant.

VALENTINE. — Ah! C'était le mariage de raison dans toute sa folie, le mariage de convenance dans tout son cynisme!

LAMBERT. — C'était un mariage comme il s'en fait cent mille et dont les femmes se contentent.

VALENTINE. — Parce qu'on ne le sait pas... toutes les femmes n'ont pas ma franchise. Enfin, tout le monde a exercé une pression sur moi : père, mère, parents, amis, et l'abbé Bloquin lui-même; on m'a démontré les avantages de cette union. Et puis, les parents vous disent qu'ils sont vieux, qu'ils peuvent mourir et qu'ils partiraient tranquilles, s'ils savaient leur fille

établie... *établie*, voilà leur mot et voilà le rêve pour nous!

LAMBERT. — Mais oui, établie... C'est étrange comme les mots les plus simples te bouleversent! Mais si ce mariage te déplaisait à ce point, il fallait le déclarer à tes parents.

VALENTINE. — J'ai dit à mon père que je ne t'aimais pas : il ne m'a même pas écoutée... je l'ai dit à ma mère : elle m'a affirmé que *ça viendrait*, qu'à défaut d'amour, il y avait l'affection, l'estime, l'habitude, que sais-je? Qu'elle-même n'aimait pas mon père lorsqu'elle s'était mariée et qu'elle avait été pourtant très heureuse. D'ailleurs, elle mentait... Je l'ai su depuis. Mais c'est avec de tels mensonges que l'on nous sacrifie et, nous avons dans le sang, par nos grand'mères et par nos mères, la résignation héréditaire au mariage d'intérêts et d'hypocrisie. Voilà comment je t'ai épousé. Oh! ce n'est pas de ta faute, je le reconnais, c'est la faute du mariage tel qu'on le comprend dans notre monde. Toi, tu t'es marié pour avoir des enfants : c'est, en effet, une raison très respectable; tu t'occupais beaucoup de tes affaires, ce qui t'empêchait sans doute de t'occuper un peu de moi, et j'ai cru longtemps que ça devait être ainsi... c'est pourquoi je me suis tue, pendant neuf ans, résignée.

LAMBERT. — Tu aurais bien fait de continuer et de m'épargner tes doléances rétrospectives.

VALENTINE. — Je ne peux plus me taire maintenant.

LAMBERT. — Ah!... pourquoi donc?

VALENTINE. — Parce que, tandis que nous vivions ainsi si près et pourtant si loin l'un de l'autre, j'ai rencontré un homme qui m'a entourée de dévouement et de tendresse, un homme qui m'a aimée, comprends-tu? qui m'a aimée! Alors, moi aussi, je l'ai aimé.

LAMBERT. — Mais comment l'as-tu aimé? Tu as été sa maîtresse?

VALENTINE. — Oui.

LAMBERT. — Toi, toi, tu as eu un amant. Voyons, ça n'est pas possible.

VALENTINE. — Je porte en moi la preuve de cet amour.

LAMBERT. — Ah! Voilà donc la cause de tes larmes et de tes malaises. Je comprends pourquoi tu as refusé de voir le docteur... et moi qui étais encore assez bête pour m'inquiéter de ta santé! Quel est cet homme d'abord?

VALENTINE. — Peu importe.

LAMBERT. — Comment, peu importe? Je ne suis qu'un homme sans idéal, très terre à terre, un industriel, un papetier, tout ce que tu voudras; mais je n'entends pas qu'on me trompe, qu'on me rende ridicule! Je veux savoir le nom de ton amant... et d'ailleurs, je le connais... c'est Versannes, ça ne peut être que lui... je vais aller le trouver.

VALENTINE. — C'est inutile... tu ne le rencontreras pas... il est parti.

LAMBERT. — Ah! il est parti? C'est bien commode en effet et surtout très courageux!

VALENTINE. — Oui, il est parti et je devais le rejoindre; mais au moment de me séparer de mes enfants, je n'en ai pas eu la force. Je n'ai pas voulu non plus tenter de redevenir ta femme, comme tant d'autres à ma place n'auraient pas hésité à le faire; je n'ai pas voulu jouer une comédie aussi odieuse et te duper aussi bassement. Si audacieuse que puisse te paraître ma démarche j'ai mieux aimé te dire la vérité, espérant que tu m'en saurais gré.

LAMBERT. — Comment donc! mais je t'en sais un gré infini. Où veux-tu en venir?

VALENTINE. — Je viens te demander de rester auprès de mes enfants.

LAMBERT. — Et Versannes?

VALENTINE. — J'ai décidé de ne plus le revoir... jamais, je le jure : la loyauté de ma démarche est une garantie de ce serment. Nous vivrons comme par le passé, étrangers l'un à l'autre, mais aux yeux du monde, nous resterons unis.

LAMBERT. — Ah! tu arranges ça comme ça, toi? Alors, c'est une affaire que nous traitons! Et quel est mon avantage à moi, dans tout ça, si c'est une affaire? Et tu crois que je vais accepter bonnement dans ma maison l'enfant d'un autre et que je travaillerai pour le nourrir et pour l'élever? Et que mes enfants traiteront cet étranger comme leur propre frère? Non, non, chacun les siens... ce serait trop commode. Tu n'as pas réfléchi une seconde, ça n'est pas possible.

VALENTINE. — Oui, je suis coupable, je t'ai gravement offensé et je te demande pardon...

LAMBERT. — En vérité, il est bien temps.

VALENTINE. — Mais je te supplie de me laisser auprès de mes enfants, car les torts que j'ai envers toi ne m'empêchent pas d'avoir été pour eux la mère la plus tendre et la plus dévouée. Tu ne peux pas dire le contraire; tout le monde le reconnaît. Je ne m'en vante pas, c'est naturel; mais je suis bien obligée de me défendre, n'est-ce pas? Et ce que je fais, ce que je fais, en ce mo-

ment, n'est-ce pas une preuve de l'affection passionnée que je leur ai vouée? Je ne peux pas me séparer d'eux, non, ça, je ne le peux pas. D'ailleurs, dans leur intérêt même, ils ont encore besoin de moi : il faut que je reste auprès d'eux.

LAMBERT. — J'y serai, moi, et ça suffit.

VALENTINE. — Hélas! tes soins et ceux que pourront leur donner des domestiques même dévoués ne remplaceront jamais les miens, tu le sais bien. Voyons, je t'en supplie à genoux, je suis à tes pieds, je te demande pardon, je m'humilie.

LAMBERT. — Mais non, c'est inutile, la solution que tu me proposes est inacceptable, c'est absurde.

VALENTINE. — Voyons, écoute-moi, écoute-moi : tu ne souffres pas dans ton amour, c'est ton orgueil seul qui est atteint.

LAMBERT. — Et mon honneur?

VALENTINE. — Ton honneur! Mais, si tu uses de tes droits, songe au scandale qui en résultera... et pour toi-même et pour nos enfants, ne vaut-il pas mieux le silence... le silence! D'ailleurs, je tiendrai si peu de place dans ta maison..., tu t'apercevras encore moins que jadis de ma présence. Je te demande de me consacrer désormais tout entière à mes enfants... tu ne peux pas me refuser ça.

LAMBERT. — Mais tu es indigne, entends-tu, indigne de t'occuper d'eux.

VALENTINE. — Ah! ne dis pas ça. Tu ne devines donc pas le combat effroyable qui s'est livré en moi. Pourtant tu m'as entendu pleurer toute la nuit... j'ai cru que j'allais devenir folle. Tiens! il y a en ce moment un homme qui m'attend et son existence dépend de la décision que j'aurai prise... je pouvais partir avec lui... avec lui je pouvais être si heureuse que j'aurais oublié peut-être un jour, qui sait? ces mêmes enfants qui m'attachent ici et je ne peux pas partir... et tu dis que je suis une mère indigne, alors que je leur sacrifie mon amour, mon bonheur et toute ma vie!

LAMBERT, *au comble de la fureur conjugale.* — Tu oses me parler de ton amour et de cet homme. Tiens, tu mériterais...

Il la prend par le bras et la secoue rudement.

VALENTINE. — Oh! je vous en prie, lâchez-moi et ne criez pas ainsi... expliquons-nous...

LAMBERT. — Comment!... expliquons-nous?

VALENTINE. — Oui, lorsqu'on a fait le mariage que nous avons fait, mariage sans amour de part et d'autre, admettons logiquement que s'il survient dans une semblable union des complications, on doit les discuter sans passion et sans fièvre... comme deux associés... comme le mari et la femme que nous avons été.

LAMBERT. — Ça dépend de quelles complications! En effet, je ne vous connaissais pas et vous ne manquez pas d'audace!

VALENTINE. — Je n'ai eu que de l'humilité tout à l'heure.

LAMBERT. — Je vous chasse, entendez-vous, je vous chasse... allez rejoindre votre amant, je ne vous retiens pas.

VALENTINE. — Je ne veux pas quitter mes enfants.

LAMBERT. — Vous ne voulez pas! Mais de quel droit imposeriez-vous ici une volonté?

VALENTINE. — Je ne m'en irai pas... ou alors j'emmènerai mes enfants... ils m'appartiennent autant qu'à vous.

LAMBERT. — Vos prétentions sont vraiment grotesques; vous savez bien que je demanderai le divorce et que la loi me les donnera.

VALENTINE. — Je ne reconnais pas de loi au monde qui fasse qu'on ait le droit de retirer à une mère ses enfants.

LAMBERT. — Pourtant, cette loi existe, je vous assure, surtout lorsque la mère est une...

VALENTINE. — Taisez-vous! Ils vous ont coûté pour naître quelques minutes de plaisir, mais c'est moi qui ai souffert pour les mettre au monde et qui ai failli en mourir, c'est moi qui les ai nourris, qui ai passé des nuits auprès d'eux quand ils étaient malades, qui ai tremblé pour eux à chaque instant... C'est moi qui, la première ai vu dans leurs yeux leur âme s'éveiller, et c'est moi qu'ils ont connue et appelée la première. Vous voyez bien que c'est à moi qu'ils appartiennent.

LAMBERT. — Ne vous épuisez pas en paroles inutiles, le père a des droits imprescriptibles : mes enfants sont à moi, je les garde.

VALENTINE. — Mais si le père a de tels droits, il a des devoirs équivalents, je suppose. Vous êtes-vous inquiété de l'enfant que vous avez eu, dans le temps, avec une pauvre fille morte depuis à l'hôpital?

LAMBERT. — Qu'est-ce que vous allez chercher là? Ça ne vous regarde pas... d'abord, comment savez-vous?

VALENTINE. — Je le sais. Et quand les grands-parents vous ont écrit pour vous demander quelque secours, vous ne leur avez même pas répondu... il a fallu qu'ils s'adres-

sent à moi et que ce soit moi qui leur fasse parvenir, à votre insu, de quoi l'élever. Je ne me suis pas révoltée, moi, à l'idée de m'occuper de l'enfant d'une autre!

LAMBERT. — Ça n'a pas le moindre rapport.

VALENTINE. — Ah! les enfants appartiennent au père, et c'est pour ça que vous avez chassé d'ici une pauvre fille séduite par un de vos ouvriers, sans même user de votre autorité pour engager cet homme à reconnaître cet enfant.

LAMBERT. — Vous ne me parlez que de bâtards!... Et le mariage, qu'en faites-vous?

VALENTINE. — J'en fais l'institution la plus féroce, quand elle n'est pas la plus douce! Et pourtant, quoique nous ayons fait le mariage que nous avons fait, je vous aurais été fidèle, je le jure, si vous aviez été un brave et digne homme; mais ce sont vos idées bourgeoises et mesquines, vos actes en contradiction constante avec vos théories, et votre âme vulgaire et pleutre, oui, c'est tout cela qui a créé un abîme entre nous. Insensée que j'étais de croire qu'en venant vous dire la vérité, vous m'en sauriez gré et que vous auriez peut-être une lueur d'humanité! Mais vous êtes sans justice et sans pitié! Ah! j'aurais dû prévoir qu'après avoir eu pendant plus de deux ans toute l'indifférence d'un mari, vous auriez tout à coup toute la fureur d'un amant! Oui, j'aurais dû le prévoir et suivre le conseil que m'a donné un prêtre, c'est-à-dire redevenir votre femme...

LAMBERT. — Misérable!

VALENTINE. — Mais pour une telle ruse, il fallait encore trop de courage... ou plutôt, j'aurais dû partir et emmener mes enfants; je les aurais cachés et si vous aviez découvert notre retraite, vous m'auriez tuée plutôt que de me les arracher.

LAMBERT. — Vous m'insultez maintenant; vous me menacez... une dernière fois, allez-vous-en, si vous ne voulez pas que je vous fasse jeter à la porte.

VALENTINE. — Non, non, c'est inutile... n'appelez personne... je m'en vais.

LAMBERT. — C'est ça... allez le rejoindre... Où allez-vous par là?

VALENTINE, *avec une grande autorité.* — Je vais dire adieu à mes enfants.

LAMBERT. — Attendez : vous leur direz adieu ici, devant moi. (*Il sonne : la femme de chambre apparaît.*) Où sont les enfants?

AMÉLIE. — Mais, monsieur, ils sont par là... ils jouent.

LAMBERT. — Dites-leur de venir ici, tout de suite.

AMÉLIE — Bien, monsieur.

Elle sort.

VALENTINE. — Vous avez peur que je les vole?

LAMBERT — Je ne sais pas de quoi j'ai peur... dans l'état d'exaltation où vous êtes, vous êtes capable de tout.

SCÈNE V

VALENTINE, LAMBERT, MARIE et PIERRE

LAMBERT, *aux enfants.* — Dites adieu à votre mère.

VALENTINE, *les embrassant en sanglotant.* — Adieu, mes pauvres petits, adieu, adieu!

MARIE. — Comme tu nous embrasses fort, mère chérie... Tu vas donc bien loin?

VALENTINE. — Oui, mes chéris, je vais très loin... très loin.

PIERRE. — Alors, emmène-nous.

VALENTINE. — Je ne le peux pas.

MARIE. — Quand reviendras-tu?

VALENTINE. — Je ne sais pas... je ne sais pas.

LAMBERT. — Allons en voilà assez... ces scènes-là émotionnent les enfants plus qu'il est nécessaire... c'est très mauvais pour eux... il faut vous en aller...

VALENTINE, *maintenant accablée et sans force.* — Je m'en vais, je m'en vais...

Elle se dirige vers la porte, les enfants la suivent en criant, mais Lambert se met entre eux et leur mère. Tous trois la regardent disparaître.

SCÈNE VI

LAMBERT, PIERE, MARIE

LAMBERT, *aux enfants.* — Vous allez me faire le plaisir de rester ici et surtout de ne pas pleurnicher comme ça... Jouez-là sans faire de bruit.

MARIE. — Nous n'avons pas envie de jouer.

LAMBERT. — Eh bien! lisez, regardez les images, faites ce que vous voudrez... mais surtout restez tranquilles, vous m'avez compris?

Les enfants vont sans bruit chercher un grand livre que Marie ouvre sur ses genoux. Pierre s'asied à côté d'elle et tous deux semblent s'occuper à regarder les images ; Lambert se promène à grands pas dans le salon, puis s'installe à l'autre bout de la pièce, à une table. Il commence une première lettre qu'il déchire,

MARIE. — Je ne sais pas.

PIERRE. — Quand est-ce qu'elle reviendra ?

MARIE. — Je ne sais pas.

PIERRE. — Si nous allions la retrouver ?

MARIE. — Nous ne savons pas où elle est.



VALENTINE — ADIEU, MES PAUVRES PETITS, ADIEU !

puis il en écrit une autre, et quand il paraît bien absorbé dans cette besogne, les enfants s'enhardissent à parler tout bas.

PIERRE. — Où qu'elle est, maman.

PIERRE. — C'est vrai.

LAMBERT, *levant la tête.* — Chut ! Parlez plus bas !

MARIE. — Papa est méchant... c'est lui

qui fait pleurer maman, c'est lui qui l'a *renvoyée*. Je le déteste, je ne veux plus qu'il m'embrasse.

PIERRE. — Moi non plus.

MARIE. — Tu dis ça et puis tu te laisseras faire, tu es moins entêté que moi d'abord, parce que je suis une fille. Moi, je ne me laisserai pas embrasser.

PIERRE. — Oui, mais moi, quand je serai grand, j'aurai un fusil, et je défendrai maman.

MARIE. — En attendant, tu ne sais pas ce qu'on va faire?

PIERRE. — Non.

MARIE. — On n'apprendra plus ses leçons; on ne fera plus ses devoirs, on désobéira tout le temps... on sera insupportables.

PIERRE. — Oui, oui, c'est ça.

MARIE. — Il ne faut pas dire oui, oui, et ne pas le faire... Jure-le-moi.

PIERRE, *très grave*. — Je te le jure? (*Il fait le signe de la croix et crache en étendant la main; mais pris d'un scrupule:*) Est-ce qu'on sera aussi méchant avec l'abbé Bloquin?

MARIE. — Oh! non, excepté avec l'abbé Bloquin!

A ce moment on entend la cloche sonner.

LAMBERT, *regardant à sa montre*. — Tiens, pourquoi sonne-t-on? Il n'est pourtant pas midi. Il est à peine onze heures. (*Il sonne, la femme de chambre entre.*) Amélie, dites donc à François d'aller au plus vite à l'usine et de demander au contremaître pourquoi il fait sonner la cloche?

AMÉLIE. — Monsieur, voilà justement le contremaître qui vient en courant.

En effet, au même instant, Rousseau le contremaître entre par la porte vitrée qui ouvre sur le parc... il est extrêmement pâle.

LAMBERT. — Eh bien! Rousseau, qu'y a-t-il donc?

ROUSSEAU, *l'entraînant*. — Venez, monsieur... Je ne peux pas vous dire ça devant...

Il désigne les enfants.

LAMBERT. — Mais quoi?

ROUSSEAU. — Ah! monsieur... un accident épouvantable! Votre femme... venez, monsieur, venez...

LAMBERT. — Ah! il ne manquait plus que ça... Amélie, emmenez les enfants tout de suite, comme ils sont, chez leurs grand'mère... vous resterez avec eux jusqu'à ce que je vienne...

Il sort avec le contremaître.

AMÉLIE. — Allons, Pierre, Marie, venez mettre vos chapeaux, nous allons chez grand'mère...

PIERRE. — Est-ce que nous y retrouveron maman, dis?

AMÉLIE. — Mais oui, mon pauvre mignon!

Les enfants sortent avec Amélie... quelques secondes pendant lesquelles on entend aller et venir, courir, parler, dans la maison et dans le jardin.

SCÈNE VII

CHARLOTTE, MORINS, SAINT-PHOIN

CHARLOTTE, *toujours très gaie*. — Tiens! il n'y a personne... on entre ici comme dans un moulin... nous n'avons pas rencontré un seul domestique.

MORINS. — M. Lambert doit être à son usine.

CHARLOTTE. — Sans doute, mais ce qui m'étonne, c'est que Valentine ne soit pas encore descendue, elle qui est toujours prête trois heures d'avance. Je vais monter chez elle.

Elle sort.

MORINS. — Si vous sonniez, Saint-Phoin? Quelquefois en appuyant sur un bouton, il vient un domestique : c'est une des applications de l'électricité.

SAINT-PHOIN, *qui a sonné*. — Ou, il ne vient personne. Cette habitation offre tous les symptômes d'une maison d'où les maîtres sont absents.. j'en conclus que les Lambert sont partis.

CHARLOTTE, *rentrant dans le salon*. — Elle n'y est pas... je n'ai pas vu non plus les enfants, je n'ai vu personne.

SAINT-PHOIN. — C'est qu'ils sont partis. Mais qu'y avait-il de convenu?

CHARLOTTE. — Il y avait de convenu que nous devions venir prendre les Lambert à onze heures. Je l'ai dit hier à Valentine en la quittant, il est peine onze heures et quart et l'on a toujours le quart d'heure de grâce... Saint-Phoin, si vous alliez voir à l'usine si M. Lambert y est, au lieu de rester là, planté comme un terme.

SAINT-PHOIN. — J'y vais.

Il sort.

CHARLOTTE *lui crie*. — Dépêchez-vous!

SCÈNE VIII

CHARLOTTE, MORINS

CHARLOTTE. — Ce serait ennuyeux tout de même, s'ils ne nous avaient pas attendus! (*Elle va près du piano, elle regarde la musique qui est sur le pupitre.*) Robert Schumann : *Les amours du poète... L'amour d'une femme... Mon cœur, tu frémis, tu doutes...* C'est bien pour Valentine, cette musique-là... Vous ne trouvez pas?

MORINS. — Oui, Mme Lambert est très Schumann... Ah! c'est le musicien de la souffrance, de la douleur dans l'amour.

CHARLOTTE. — Vous aimez la musique?

MORINS. — Je l'adore.

CHARLOTTE. — Mais vous devez aimer la musique embêtante, vous.

MORINS. — Ce qui est embêtant pour vous peut ne pas l'être pour moi.

CHARLOTTE. — Enfin, la musique savante, très compliquée.

MORINS. — J'aime celle-là et aussi la musique très naïve, très simple et surtout très chantante... Vous êtes musicienne?

CHARLOTTE. — J'ai appris le piano comme tout le monde, mais je tapote.

MORINS. — Tapoter n'est pas jouer.

CHARLOTTE. — Moi, j'aime la musique capiteuse, vous savez, la musique qui vous donne la sensation d'un champagne très sec ou d'un vin d'Italie très doré. J'adore les tziganes.

MORINS. — Méfiez-vous.

CHARLOTTE. — Oh! il n'y a pas de danger! J'aime surtout leurs valses, et puis ça me rappelle le temps où j'étais jeune fille, quand j'allais presque tous les soirs au bal et que je dansais jusqu'au matin. C'était le bon temps.

MORINS. — En somme, vous regrettez ce temps-là?

CHARLOTTE. — Oh! oui.

MORINS. — Vous vous ennuyez à la campagne?

CHARLOTTE. — Moi, je n'aime ni la campagne, ni la montagne, ni la mer... c'est bien simple.

MORINS. — Aimez-vous le ciel?

CHARLOTTE. — Bien sûr... cette question... tout le monde aime le ciel.

MORINS. — Quand on n'aime pas la mer, on peut très bien ne pas aimer le ciel! Et alors, songez à l'existence des femmes qui n'aiment pas le ciel! Elles ne savent vraiment où aller?

CHARLOTTE. — Vous vous moquez de moi.

MORINS. — Non, je ne me moque pas de vous... Ce serait très mal.

CHARLOTTE, *riant.* — Ah! comme vous avez dit ça... Dieu! que vous êtes drôle! Mais, voilà, Saint-Phoin qui revient.

En effet. Saint-Phoin entre... il a l'air bouleversé.

SCÈNE IX

CHARLOTTE, MORINS, SAINT-PHOIN

CHARLOTTE. — Eh bien! ils sont partis? Mais qu'est-ce que vous avez?

MORINS. — Vous êtes tout tremblant.

SAINT-PHOIN. — Ah! il y a de quoi... figurez-vous... il est arrivé un malheur épouvantable. Ah! cette pauvre Mme Lambert!

CHARLOTTE. — Valentine?

SAINT-PHOIN. — Oui, figurez-vous, elle est tombée là, au bout du parc, dans le torrent, à cinquante mètres, au-dessus de l'usine... alors le courant... Ah! c'est horrible!... l'a entraînée au-dessous de la roue...

CHARLOTTE. — Sous la roue de l'usine.

SAINT-PHOIN. — Oui, oui, elle a été accrochée par ses vêtements.

CHARLOTTE. — Oh! mon Dieu! c'est affreux; mais vous l'avez vue? Elle est morte?

SAINT-PHOIN. — Je ne sais pas, je ne l'ai pas vue, mais si elle a été accrochée par la roue, vous comprenez, elle a dû être broyée...

CHARLOTTE. — Quelle mort terrible! Mais, voyons, comment a-t-elle pu tomber dans l'eau?

SAINT-PHOIN. — Son pied aura glissé, sans doute.

CHARLOTTE. — Mais comment a-t-elle pu glisser? Vous savez bien qu'on a mis un grillage à cet endroit-là, justement, à cause des enfants.

SAINT-PHOIN. — Ecoutez... moi, je n'en sais pas plus long. C'est un ouvrier qui m'a raconté ça... alors, je suis accouru vous le dire.

A ce moment, l'abbé Bloquin apparaît.

MORINS, *se précipitant vers lui.* — Vous venez de là-bas, monsieur le curé?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Oui, c'est fini, hélas! c'est bien fini... on va la ramener ici.

CHARLOTTE. — On va la ramener ici? Partons! moi, je ne veux pas voir ça... non, non, je ne veux pas la voir. Je n'ai pas le courage de rester, de me trouver en face de son mari, partons, partons!

SAINT-PHOIN. — Pourtant, il faudrait que quelqu'un restât auprès de M. Lambert, dans un pareil moment?

L'ABBÉ BLOQUIN. — Je resterai, moi, monsieur. Mais vous, madame, allez-vous-en, allez-vous-en; il vaut mieux, en effet, que vous ne soyez pas là. (*A Saint-Phoin.*) Emmenez-la, monsieur, faites-la passer de ce côté.

Il désigne le côté opposé au parc.

SAINT-PHOIN. — Oui, venez, venez... Ça vaut mieux pour vous...

Cependant l'abbé Bloquin et Morins sont restés seuls et quand Charlotte et Saint-Phoin ont disparu.

MORINS. — Pauvre femme! Elle s'est tuée!

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ne dites pas ça, monsieur... surtout, il ne faut pas dire ça.

MORINS. — A moi, vous pouvez le dire : je savais tout...

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ah! mais comment?...

MORINS. — Julien m'avait confié son amour pour Mme Lambert et ses projets... Ah! si j'avais su, comme je l'aurais dissuadé de partir!

L'ABBÉ BLOQUIN. — Quoi? Vous lui avez conseillé de partir, d'emmener avec lui cette malheureuse femme?

MORINS. — Oui.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ah! monsieur, que ce soit le remords de toute votre vie! Elle a préféré cette mort horrible à la désertion de son foyer, à la défection à ses devoirs!

MORINS. — Je sais, monsieur le curé, ce que vous lui aviez conseillé, ce que vous lui aviez ordonné même, au nom de votre religion. Je pourrais vous répondre qu'elle a mieux aimé mourir, qu'elle a préféré son corps broyé à son âme souillée.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Que voulez-vous dire? J'ai parlé selon ma conscience.

MORINS. — J'ai parlé aussi selon la mienne, je le jure! Mais à quoi bon récriminer? Ah! monsieur, nous avons été dans tout ceci deux pauvres augures et, maintenant, nous ne pouvons nous regarder sans pleurer. Je reconnais pourtant que les événements vous donnent tragiquement raison : il n'y a pas de société possible, si elle n'est fondée sur l'hypocrisie.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Vous vous trompez, monsieur, dites sur le devoir... sur la résignation...

MORINS. — Ne jouons pas sur les mots... les circonstances sont trop graves pour faire ces subtiles distinctions. Voyons, si cette malheureuse était redevenue la femme de son mari, n'était-ce pas la plus répugnante hypocrisie. Et puisque vous parlez de devoir, son premier devoir était de vivre? Vous le savez si bien que, lorsque je vous ai dit tout à l'heure : « elle s'est tuée! » vous m'avez fait taire.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Parce que l'Eglise réprouve ceux qui se sont donné volontairement la mort.


L'ABBÉ BLOQUIN — OUI, C'EST FINI !

MORINS. — Vous condamnez le suicide physique, mais vous prêchez la résignation, le sacrifice, c'est-à-dire le suicide moral.

L'ABBÉ BLOQUIN. — En face d'un tel malheur, comment pouvez-vous encore raisonner?

MORINS. — Vous, vous l'acceptez.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Je prie.

MORINS. — Eh bien! moi, je me révolte et je m'indigne : je maintiens que cette femme avait le droit et le devoir de vivre sa vie avec l'homme qu'elle avait choisi. Je n'admets pas la résignation, le renoncement, l'humilité, toutes ces vertus négatives, je n'admets pas une morale d'escla-

ves, une religion de malades qui font de l'humanité un lamentable troupeau.

L'ABBÉ BLOQUIN. — Ah! monsieur, vous savez bien qu'en dehors des sociétés et des lois, en dehors des riches et des pauvres, il y a une inégalité originelle, une injustice immanente, et si notre religion est celle des faibles et des malades, c'est parce que ceux-là sont de beaucoup les plus nombreux. Vous êtes sans doute un grand philosophe et je ne suis qu'un humble prêtre; mais toute votre philosophie s'écroule devant ce fait d'une femme qui n'a pas pu vivre séparée de ses enfants.

MORINS. — Tout comme votre morale s'écroule devant ce fait d'une femme qui n'a pas pu vivre dans le mépris d'elle-même et qui avait un besoin ardent de la Vérité!

L'ABBÉ BLOQUIN. — Mais silence, monsieur!

Et d'un geste vers le parc, il lui désigne qu'on rapporte le corps de Valentine, morte.



MODERN-THÉATRE

'our paraître le 15 Février 1913 :

HENRY BATAILLE

Le Masque * L'Enfant de l'Amour

Illustrations d'après les dessins de André CAHARD

Un volume broché : 0 fr. 95 — Relié : 1 fr. 50

Volumes déjà parus :

Paul HERVIEU

N° 1. — Les Tenailles. — Point de lendemain. — Les Paroles restent.

N° 13. — La Course du Flambeau. — La Loi de l'Homme.

N° 25. — L'Enigme. — Théroigne de Méricourt.

Emile FABRE

N° 27. — César Birotteau. — L'Argent.

Henri LAVEDAN

N° 2. — Le Marquis de Priola. — Viveurs.

Maurice DONNAY

N° 3. — Amants. — La Douloureuse.

N° 16. — Education de Prince. — L'Affranchie.

Octave MIRBEAU

N° 4. — Les Affaires sont les Affaires. — Le Portefeuille.

N° 19. — Les Mauvais Bergers. — Vieux Ménages.

Alfred CAPUS

N° 5. — La Veine. — Brignol et sa Fille.

N° 18. — La Petite Fonctionnaire. — Petites Folles.

Henry BATAILLE

N° 6. — Maman Colibri. — L'Enchantement.

N° 14. — La Femme nue. — Poliche.

Georges COURTELINE

N° 7. — Boubouroche. — L'Article 330. — Lidoire. — Les Balances. — Gros Chagrins. — Les Boulingrin. — La Conversion d'Alceste.

N° 20. — Un Client sérieux. — Le Gendarme est sans pitié. — La Voiture versée. — La Paix chez soi. — Hortense, couche-toi ! — La Peur des Coups. — Le Droit aux Etrennes. — Une Lettre chargée.

Henry BERNSTEIN

N° 8. — La Rafale. — Samson.

N° 17. — La Griffe. — Le Marché.

N° 26. — Le Détour. — Israël.

Georges de PORTO-RICHE

N° 9. — Amoureuse. — L'Infidèle.

N° 23. — Le Passé. — Bonheur manqué.

Pierre WOLFF

N° 10. — Le Ruisseau. — Le Boulet.

N° 24. — Le Béguin. — L'Age d'aimer.

R. de FLERS et G. de CAILLAVET

N° 11. — Miquette et sa mère. — Les Sentiers de la Vertu.

N° 22. — Le Roi. — L'Ange du Foyer.

Jules RENARD

N° 12. — Poil de Carotte. — Monsieur Vernot. — Le Plaisir de rompre. — Le Pain de ménage. — La Bigote.

Francis de CROISSET

N° 15. — Le Bonheur Mesdames ! — La Bonne Intention.

Romain COOLUS

N° 21. — Les Bleus de l'Amour. — Une Femme passa...

MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PRIX DU VOLUME { Broché . . . . 0 fr. 95 — Cartonné . . . 1 fr. 50

Pour paraître le 1er Février 1913 :

CIEL ROUGE

par CLAUDE FERVAL

Illustrations de Jean JAMET

Dans la même collection ont paru :

Auteur	Ouvrages
Barbey d'AUREVILLY	Les Diaboliques.
Colonel BARATIER	Epopées Africaines.
Maurice BARRÈS, de l'Académie française	Le Jardin de Bérénice. — Du Sang, de la Volupté et de la Mort.
Tristan BERNARD	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.
Jean BERTHEROY	La Danseuse de Pompéi. — Le Double Amour.
Louis BERTRAND	Pépète le bien-aimé.
Paul BOURGET, de l'Académie française	Cruelle Enigme. — André Cornélis.
Henry BORDEAUX	L'Amour qui passe. — Le Pays Natal. — L'Amour en fuite. — Le Lac Noir.
Élémir BOURGES	Sous la Hache.
René BOYLESVE	La leçon d'Amour dans un Parc. — Mademoiselle Cloque.
Adolphe BRISSON	Florise Bonheur.
Michel CORDAY	Vénus ou les deux Risques. — Les Embrasés.
Alphonse DAUDET	L'Evangéliste. — Les Rois en exil.
Léon DAUDET	Les Deux Etreintes.
Paul DÉROULÈDE	Chants du Soldat.
Lucien DESCAVES	Sous-Offs.
Henri DUVERNOIS	Crapotte.
Georges d'ESPARBÈS	La Légende de l'Aigle. — La Guerre en dentelles.
Ferdinand FABRE	L'Abbé Tigrane.
Claude FERVAL	L'Autre Amour. — Vie de Château. — Ma Figure.
Léon FRAPIÉ	L'Institutrice de Province.
E. et J. de GONCOURT	Renée Mauperin.
Gustave GUICHES	Céleste Prudhomat.
GYP	Le Cœur de Pierrette. — La Bonne Galette. — Totote. — La Fée. — Maman. — Doudou. — La Meilleure Amie.
Myriam HARRY	La Divine Chanson.
Abel HERMANT	Les Transatlantiques. — Souvenirs du Vicomte de Courpière. — Monsieur de Courpière marié. — La Carrière. — Le Sceptre. — Le Cavalier Miserey. — Chronique du Cadet de Coutras. — Les Confidences d'une Aïeule.
Paul HERVIEU, de l'Académie française	Flirt. — L'Inconnu. — L'Armature. — Peints par eux-mêmes. — Les Yeux verts et les Yeux bleus. — L'Alpe Homicide. — Le Petit Duc. — Deux Plaisanteries.
Henri LAVEDAN, de l'Académie française	Sire. — Le Nouveau Jeu. — Leurs Sœurs. — Les Jeunes. — Le Lit. — Les Marionnettes.
Jules LEMAITRE, de l'Académie française	Un Martyr sans la Foi.
Pierre LOUYS	Aphrodite. — Les Aventures du roi Pausole. — La Femme et le Pantin. — Contes Choisis. — Les Chansons de Bilitis.
Maurice MAINDRON	Blancador l'Avantageux.
Paul MARGUERITTE	L'Avril. — Amants. — La Tourmente. — L'Essor. — Pascal Géfosse. — Ma Grande. — Le Cuirassier blanc.
Octave MIRBEAU	L'Abbé Jules.
Eugène MONTFORT	La Turque.
Lucien MUHLFELD	La Carrière d'André Tourette.
Marcel PRÉVOST, de l'Académie française	L'Automne d'une Femme. — Cousine Laura. — Chonchette. — Lettres de Femmes. — Le Jardin secret. — Mademoiselle Jaufre. — Les Demi-Vierges. — La Confession d'un Amant. — L'Heureux Ménage. — Nouvelles Lettres de Femmes. — Le Mariage de Julienne. — Lettres à Françoise. — Le Domino Jaune. — Dernières Lettres de Femmes. — La Princesse d'Erminge. — Le Scorpion. — M. et Mme Moloch. — La Fausse Bourgeoise. — Pierre et Thérèse.
Michel PROVINS	Dialogues d'Amour. — Comment elles nous prennent.
Henri de RÉGNIER, de l'Académie française	Le Bon Plaisir. — Le Mariage de Minuit.
Jules RENARD	L'Ecornifleur. — Histoires Naturelles.
Jean RICHEPIN, de l'Académie française	La Glu. — Les Débuts de César Borgia.
Édouard ROD	La Vie Privée de Michel Tessier. — Les Roches blanches.
André THEURIET, de l'Académie française	La Maison des deux Barbeaux. — Péché mortel.
Pierre WEBER	L'Aventure.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 22 01 12 009 7